

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE



VOL. I

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES, MONTRÉAL, CANADA.  
JUILLET, 1887

No 7

## LE SECRET DE DANIEL

PAR JULES DE GASTYNE

### PROLOGUE

#### I

Par un après-midi de juin, un homme que plusieurs personnes avaient remarqué déjà, à cause de sa mise de son air préoccupé et du cachet exotique, si l'on peut parler ainsi, qui se dégageait de toute sa personne, longeait le trottoir du boulevard Sébastopol, du côté des numéros pairs et levait de temps à autre les yeux, comme pour s'assurer qu'il ne se trompait pas et qu'il approchait du but de sa course. L'inconnu pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans ; il portait toute sa barbe, une barbe d'un noir foncé, à travers laquelle apparaissaient déjà de nombreux fils blancs. La physionomie dénotait la souffrance morale et la fatigue, bien que les yeux brillassent par instant d'un feu fébrile. Il était facile de deviner que cet inconnu venait de l'étranger, et était depuis peu à Paris, car il paraissait déconcerté au



Un spectacle tragique frappa le domestique quand il pénétra dans le cabinet.

milieu du mouvement et de l'agitation du boulevard. Était-il Français ? Était-ce le séjour dans quelque pays lointain qui lui avait laissé ce vernis d'exotisme qui imprégnait toute sa personne ? Il eût fallu l'entendre parler pour être fixé à ce sujet. Quoi qu'il en fût, notre personnage continuait sa marche vers le haut de la grande voie commerçante, indifférent à tout ce qui l'entourait, le front plissé par une pensée fixe, obstinée, les traits tirés par une souffrance intérieure.

Il avait traversé le boulevard Saint-Denis, et venait de passer devant la façade bariolée d'affiches de l'Eldorado, quand tout à coup il tressaillit et s'arrêta. Il était parvenu devant une sorte de maison de banque et de change, dont la devanture datait au plus de quelques années, car les vivacités de la peinture qui couvrait les boiseries n'étaient pas encore éteintes. Par une porte à double battant donnant de plein pied sur

le boulevard des hommes entraient et sortaient. Sur le chapiteau, de grandes lettres sévères annonçaient au passant que l'on se trouvait devant l'établissement de la Banque des Deux-Mondes. L'inconnu eut un geste de satisfaction. Il semblait rassuré par l'examen sommaire auquel il s'était livré. Son hésitation tomba et il prit d'une main hardie la poignée de la porte. Il la poussa et entra.

Derrière le battant, se tenait un huissier haut de six pieds, la chaîne d'acier au cou, qui le toisa de haut en bas. Voyant que l'inconnu restait indécis au milieu de la grande salle sans se décider à aller vers un guichet, l'huissier s'approcha de lui.

— Monsieur désire ? demanda-t-il de cet air impertinent que savent prendre ces sortes de bipèdes envers les arrivants dont la mise n'annonce pas précisément l'opulence.

— Je désirerais parler à M. Roustau, répondit notre personnage sans avoir l'air de remarquer l'attitude de l'homme à la chaîne d'argent.

Ce dernier eut une sorte de haut-le-corps comme s'il avait été outré de la singulière prétention du visiteur.

— A M. le directeur ? demanda-t-il.

— A M. le directeur, répliqua tranquillement l'étranger.

— Je ne suis pas si M. le directeur est là ; mais ce n'est pas ici qu'il faut s'adresser.

— Voudriez vous m'indiquer où je pourrai le voir ? demanda poliment l'inconnu.

— Il faut sortir par le boulevard, prendre la porte cochère, monter un étage et sonner à la porte à droite. Là, l'huissier vous indiquera si M. Roustau peut vous recevoir.

— Merci, répondit l'homme, et il sortit.

L'étranger n'avait pas en parlant laissé percer le moindre accent. C'était évidemment un Français. Il s'engagea, comme on le lui avait recommandé, dans le couloir, monta un escalier couvert d'un tapis épais et s'arrêta devant une porte double sur laquelle était écrit le mot : DIRECTION. Il pressa un bouton d'ivoire. Une sonnerie retentit, puis la porte s'ouvrit. Un homme en habit noir, cravate blanche, se montra. Il eut à l'aspect de l'arrivant, le même sourire dédaigneux que son collègue du rez-de-chaussée.

— Vous désirez, monsieur ?

— Je voudrais parler à M. Roustau.

— M. Roustau est en affaires.

— J'attendrai.

— C'est une affaire personnelle ? Parce qu'il y a le secrétaire de M. Roustau.

— C'est une affaire personnelle, répondit sèchement l'inconnu.

Il entra tout à fait dans l'antichambre, qui était vaste, comme ornée par les tapis et les tentures. Deux ou trois personnes l'arpentaient d'un pied fébrile, avec des nuances visibles d'impatience. L'huissier indiqua un siège à l'arrivant :

— Si monsieur veut s'asseoir.

Le visiteur s'y laissa tomber machinalement au moment même où une porte du fond s'ouvrait. Il y eut un bruit de voix, un dernier échange de paroles. Puis un dos apparut dans la pénombre, et l'inconnu entrevit comme dans une vision une face pâle, glabre, qui fit étinceler ses yeux. Il se leva à demi, mais la porte s'était déjà refermée et l'homme congédié traversait l'antichambre, pendant qu'un de ceux qui attendaient se

précipitait vers le cabinet. L'huissier s'approcha de l'étranger que la vue rapide du directeur semblait avoir plongé dans une méditation profonde.

— Si monsieur veut me donner son nom ?

L'arrivant sursauta, comme s'il venait d'être tiré d'un lourd sommeil.

— Annoncez à M. Roustau, dit-il, un de ses meilleurs amis.

L'employé toisa de nouveau la mise de l'inconnu mais il répondit néanmoins :

— Bien, monsieur.

Et il s'éloigna. Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles notre personnage, absorbé sans doute par ses réflexions, ne vit rien de ce qui se passait autour de lui. La porte du cabinet directorial s'ouvrit encore deux ou trois fois, les visiteurs arrivés avant l'inconnu entrèrent, puis s'éloignèrent, et ce dernier resta seul, avec l'huissier. Deux ou trois secondes se passèrent encore, et la porte du cabinet s'ouvrit de nouveau, toute grande. Une voix mielleuse demanda :

— Où est-il donc, ce cher ami ?

L'inconnu se dressa sur sa banquette comme s'il avait été mû par un ressort.

— Le voici !

En apercevant l'étranger, le banquier devint très pâle.

— Vous ? bégaya-t-il.

Puis il reprit :

— Toi !

— Oui, moi ; tu ne me reconnais pas ?

— Si, si, entre donc, cher ami !

Et, s'effaçant, il fit passer l'inconnu devant lui. Dix minutes environ se passèrent, puis la porte du cabinet se rouvrit avec fracas. L'inconnu, échevelé, effaré, couvert de sang, se précipita dans l'antichambre. Il bouscula l'huissier qui se jetait devant lui en poussant des cris épouvantés, et il se précipita dans l'escalier qu'il gravit quatre à quatre.

## II

Un spectacle tragique frappa le domestique quand il pénétra dans le cabinet. Son maître, le directeur de la Banque des Deux-Mondes, était étendu devant la cheminée, la figure pleine de sang, la chemise arrachée, ne donnant plus signe de vie. L'huissier se pencha sur lui, mais il se releva aussitôt, en donnant des signes de la plus vive terreur.

— Il est mort, bégaya-t-il.

Et par la porte ouverte il se mit à pousser des cris terribles !

— Au secours ! à l'assassin !

On accourut de toutes parts, les employés d'en bas, les domestiques, le concierge, les clients qui attendaient ! Tous apparurent en même temps, la face pâle, ridée par l'émotion.

— Quoi ? qu'y a-t-il ?

Le domestique, étranglé par l'horreur, ne pouvait plus parler maintenant. Il contemplait les arrivants avec des yeux hagards. Les plus rapprochés lui prirent les bras et le secoururent.

— Voyons, parlez !

— Mon maître, mon pauvre maître !

Du geste, il indiquait le cabinet. On se précipita, et ceux qui étaient entrés sortirent aussitôt.

— Assassiné ! M. Roustau assassiné !

Les cris, les interpellations se croisèrent. On revint à l'huissier, abêti.

—Mais quand le crime a-t-il été commis ?

—A l'instant !

—Comment ?

—Je ne sais pas. Je n'ai rien entendu.

—Qui ?

—Un homme ?

—Où est-il, cet homme ?

Le domestique désigna du doigt l'escalier.

—Il n'est pas descendu, j'en suis sûr, fit le concierge.

—Il a dû se réfugier en haut, dit une voix.

—Il faut aller chercher le commissaire !

Le portier se précipita. On revint dans la pièce où M. Roustan était toujours étendu, plus blanc que le marbre de la cheminée, avec des traînées de sang noir aux lèvres et aux narines. Quelqu'un essaya de le soulever, mais il le laissa retomber aussitôt.

—Il est mort ! murmura-t-il.

—En voilà une audace ! en plein jour !

—C'était pour le voler sans doute.

Des yeux se promènèrent autour de la pièce.

—Rien n'a été dérangé, le voleur n'a pas eu le temps.

La pièce, peu à peu, s'était emplie de curieux. Les garçons essayaient vainement de les éloigner ; ceux-ci ne bougeaient pas, espérant ils ne savaient quoi, pris de cette curiosité bestiale qui attire la foule auprès de toutes les histoires sanglantes. Mais tout à coup un grand mouvement se produisit. Un murmure circula.

—Le commissaire !

En effet, un homme en redingote, le chapeau haut de forme sur la tête, l'écharpe autour des reins, se montra sur le seuil.

—Que tout le monde sorte ! fit-il d'une voix forte.

Et comme on ne se pressait pas, il se mit, aidé de ses agents, à bousculer les curieux.

—Pourquoi a-t-on laissé entrer tous ces gens-là ?

Il s'adressait à l'huissier, la mine sévère.

—Je n'ai pas pu, bégaya celui-ci, on a envahi la maison.

—Et l'assassin ?

—On est à sa poursuite.

—Où ?

—Dans l'escalier.

Le magistrat fit un signe à ses agents. Ceux-ci s'élançèrent aussitôt. Le commissaire revint au domestique.

—Ainsi, vous l'avez vu ?

—Oui, monsieur.

—Vous le reconnaîtrez ?

—Oh ! certainement.

—Savez-vous son nom ?

—Non.

—Comment s'est-il annoncé ?

—Comme un des meilleurs amis de M. Roustan.

—Et vous ne l'aviez jamais vu ici encore ?

—Jamais.

Le magistrat venait de pénétrer dans le cabinet, maintenant vide. D'un coup d'œil il embrassa la pièce. Il courut au coffre fort.

—Rien, n'a été dérangé, murmura-t-il. Est-ce que cet homme aurait eu le temps de voler ? demanda-t-il à l'huissier.

—Certainement, je n'ai appris le meurtre qu'en le voyant sortir.

—Il n'a pas été surpris, effrayé ?

—Personne ne s'est approché du cabinet.

—C'est singulier, murmura le magistrat, ce n'est pas le vol qui a été le mobile du crime.

Il poursuivit ses investigations en silence. Tout ce qu'il vit ne fit que le confirmer dans cette idée qu'on n'avait pas affaire à un voleur. Il donna des ordres pour qu'on transportât le cadavre sur un canapé. Un médecin, qui venait d'arriver, se livra à un examen sommaire.

—L'homme a été frappé par derrière, déclara-t-il avec une violence inouïe. On a aussi essayé de l'étrangler, car le cou porte des traces d'ecchymoses.

Le commissaire se tourna vers l'huissier.

—Avez-vous remarqué si l'assassin avait quelque chose à la main ?

—Non, monsieur, je suis même sûr du contraire.

La victime a été frappée avec quelque chose de solide, comme du fer.

Le commissaire, qui s'était baissé et qui examinait le parquet, se redressa vivement.

—Parbleu, dit-il, c'est l'angle de la cheminée. L'assassin avait pris le banquier à la cravate et en se bousculant, M. Roustan a glissé, voici les traces de la glissade.

Il montra sur le parquet, hors du tapis la marque de deux talons.

—Et voici, sur le marbre, des morceaux de cheveux collés.

—C'est juste ! fit le médecin.

—Je commence à voir clair dans le drame, s'écria le magistrat. Il est fort possible que nous ne nous trouvions pas en présence d'un assassin, mais d'un meurtrier involontaire.

—Comment expliquez-vous qu'il se soit enfui ? demanda l'homme de l'art.

—Sous le coup de l'émotion, de l'effroi. Mais nous verrons cela plus tard, le principal, maintenant, c'est de le prendre.

Un agent venait de paraître sur le seuil.

—Eh bien ? demanda-t-il.

—On ne trouve rien, monsieur.

—Rien. Il ne s'est pourtant pas évaporé. Puisqu'il n'est pas descendu, il doit être sur les toits.

Et le policier grimpa à son tour l'escalier, laissant le médecin près du cadavre.

### III

Après avoir bousculé le domestique, comme nous l'avons dit, l'assassin, nu-tête, l'œil farouche, les vêtements en désordre, la face et les mains rouges de sang, s'était jeté dans l'escalier, avec une hâte de bête forcée, mais il avait entrevu les passants qui encombraient le trottoir, au premier pas qu'il ferait dehors, on se jetterait sur lui, on l'arrêterait. Alors, il était remonté précipitamment sans savoir où il allait, ce qu'il faisait, avec un besoin de fuir, d'être loin, hors du bruit et de la foule qui le tenait aux talons. Les cris de l'huissier, accompagnés des rumeurs du monde qui s'accumulait, montaient jusqu'à lui et lui glaçaient le sang dans les veines.

—Assassin !

Il était parvenu sur le carré du cinquième étage. Il entendait comme une sourde clameur monter par l'escalier. Il jeta un regard rapide autour de lui. Toutes les portes étaient fermées. Aucune issue. Il lui semblait que déjà des pas grimpaient les marches. Il était pris, perdu. Il allait être mis en pièce par ce public féroce, qui le chargerait sans savoir pourquoi. Dans une sorte de vision, rapide comme la pensée, il entrevit sa femme, son fils, sa fille restés au loin et qui allaient se réveiller

femme et enfants d'un assassin. C'était leur nom flétri, leur avenir brisé, leur bonheur perdu. Croirait-on jamais ce qu'il raconterait pour se disculper ? Croirait-on ? Il n'avait pas de preuves. Il serait condamné comme un voleur, comme un bandit.

La rumeur augmentait. On entendait distinctement des pas au-dessous. Tout plutôt que cette honte d'être pris, emmené à travers cette foule rugissante, emprisonné, condamné. Il tourna la clef d'une serrure, au hasard, dans le fond du couloir serpentant à travers les chambrettes des domestiques. La porte s'ouvrit. Un cri de terreur partit d'un lit, puis une forme féminine, décharnée, se dressa à demi terrifiée.

—Au secours ! au secours ! cria une voix rauque.

—Ne craignez rien, murmura l'inconnu, je ne veux pas vous faire du mal.

Ses yeux cherchaient autour de lui un objet élevé, un escabeau pour atteindre la tabatière qu'il apercevait entr'ouverte au-dessus du grabat. Ne voyant rien, il grimpa sur le lit, sans se préoccuper des cris perçants de la malade, se hissa sur les poignets et sauta sur le toit. Là, il respira. Le grand air lui faisait du bien. Paris semblait couché sous lui. L'inconnu se croyait sauvé, mais il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur.

Sur le boulevard, la foule se massait. Les voitures et les omnibus s'arrêtaient. Il voyait se mouvoir une sorte de fourmillement humaine, qui grossissait de minute en minute. Il eut un tressaillement tragique. Tous les regards étaient levés en l'air. On le voyait donc ? Il se jeta instinctivement derrière une cheminée, puis il attendit. Quelques secondes se passèrent. Les clameurs montaient toujours, comme un mugissement de tempête qui s'élève. Il se tenait accroupi dans l'ombre, cramponné par les pieds et par les mains. Autour de lui, les cheminées pressées, innombrables, ressemblaient à des mâts brisés.

Paris ne lui avait jamais paru si monstrueux, si gigantesque. Toutes ces maisons que son regard embrassait étaient pleines de gens qui allaient hurler contre lui, le maudire sans le connaître. Demain, par tous les journaux, son nom honnête, respecté jusque-là, serait jeté aux déchirements de la foule. Il fit un geste farouche.

—Non, non, jamais ! jamais !

Il s'arrêta tout à coup. Une épouvante venait de l'anéantir, de le coller au toit, pour ainsi dire. Les tabatières qui l'entouraient s'étaient ouvertes toutes à la fois et des têtes apparaissaient tressaillantes.

—Là ! là !

On l'avait aperçu, on se le montrait du doigt. Il fit un bon extraordinaire et s'aidant des pieds et des mains comme les singes, il disparut à travers le fouillis des cheminées. Ceux qui le poursuivaient étaient maintenant passés tout entiers. D'un pas hésitant, ils cherchaient à s'orienter. En bas, la foule battait des mains. C'était comme une houle d'Océan qui s'entendait. Sur l'impériale des omnibus, les curieux grimpés tout debout semblaient de leurs mains vouloir diriger les poursuites.

Le fugitif eut un cri d'angoisse. Il était perdu ! Sur le toit, il avait entrevu des uniformes de sergents de ville, il y avait eu des miroitements, comme si le soleil mourant avait frappé le cuivre poli des casques de pompiers. Il sentait tout ce monde acharné après lui. Il avait tout le boulevard, tout Paris ameuté contre lui. Il s'arrêta, halestant, en sueur. Il prit son mouchoir pour s'essuyer. Son mouchoir se tacha de sang, le sang de sa victime dont sa face était encore couverte. Il poussa un

cri rauque, jeta le mouchoir, puis il s'enfuit avec une rage nouvelle, dégringolant de toit en toit, égaré, franchissant des abîmes, toujours stupéfait de se retrouver vivant après un des sauts terribles qu'il était obligé de faire.

A un moment il eut une seconde d'espoir. Ce n'était plus lui que la foule regardait. Tous les yeux étaient dirigés vers l'endroit d'où il était parti, toutes les attentions semblaient tendues de ce côté. Que se passait-il donc ?

Un épisode effrayant qui le fit frissonner, malgré la gravité de sa situation. Un épisode qui le cloua sur place, anxieux, sans souffle comme les autres. Caché aux regards par un pan de mur élevé entre deux maisons, il regarda aussi de tous ses yeux, oubliant pour un instant son propre danger. Parmi les poursuivants les plus audacieux s'était fait remarquer un gardien de la paix, sur la poitrine duquel battaient plusieurs médailles de sauvetage. Il avait été un des premiers à s'élaner, et il était resté en tête devant ses compagnons, dont il semblait le chef. D'en bas on l'applaudissait et on l'encourageait. Le brave homme, aussi dédaigneux du péril que le désespéré qu'il poursuivait, faisait, comme celui-ci, des prodiges qui arrachaient à la foule des exclamations d'admiration et presque d'effroi. Le bruit d'en bas ne faisait qu'augmenter son ardeur. Il allait, il allait presque sans réfléchir maintenant, quand tout à coup un cri lui échappa, cri d'angoisse horrible qui fut répété par les mille voix du boulevard. Le pied venait de lui manquer et il glissait sur la pente inclinée d'un toit, sans rien pour se retenir, sans que sa main affolée trouvât à sa portée quoi que ce soit pour l'arrêter.

Ses compagnons, la face ridée de terreur, n'osaient plus aller plus loin, et le regardaient glisser vers le gouffre béant, impuissants à lui porter secours. Un profond silence s'était fait aussitôt. Tout le monde était halestant. Les paroles s'étaient figées sur les lèvres de chacun. Le malheureux glissait toujours, éperdu, les yeux écarquillés par l'horreur, sentant déjà dans tous ses membres les affres de l'écrasement, la pensée vers tout ce qu'il perdait et quittait. C'était effrayant ! Le jour était assez haut encore pour éclairer tous les détails du drame pour les graver dans tous ces cerveaux dressés en l'air.

Le meurtrier ne paraissait pas moins émotionné que les autres. Les mains tendues, les yeux hors de la tête, il semblait implorer le ciel pour l'infortuné, prêt à lui porter secours, désespéré de causer la mort d'un autre homme. Un grand cri partit soudain de la foule, le gardien de la paix, les pieds en avant, était parvenu à l'extrémité du toit. On s'attendaient à le voir s'écraser sur la chaussée, et des exclamations d'horreur et d'effroi s'élevaient déjà, quand on l'aperçut se balançant dans l'espace comme un battant de cloche. Il avait dû saisir le chéneau et s'y tenir accroché. C'était un arrêt dans la chute ; mais il n'était pas sauvé, car il était évident que les forces allaient lui manquer, qu'il serait forcé de lui lâcher prise. Cependant ses compagnons se remuaient sur le toit. Les pompiers s'agitaient. Bientôt on en distingua un qui, s'étendant à plat ventre, se laissa glisser vers l'agent, une corde à la main. On le vit assujettir cette corde à un tuyau de cheminée, puis un second pompier, se couchant comme lui, le saisit par les pieds. Pendant qu'un troisième maintenait son collègue. En un clin d'œil, les six braves soldats qui étaient là formèrent une sorte de chaîne humaine, dont le premier anneau atteignit enfin le pauvre gardien de la paix.

Il était temps. Le malheureux allait lâcher prise. On entendait d'en bas, au milieu du silence anxieux qui s'était fait, toutes les voitures arrêtées, la circulation et le mouvement de Paris interrompus, toutes les fenêtres chargées de têtes qui osaient à peine respirer, le sifflement rauque qui s'échappait par instants de la poitrine du pauvre homme, le craquement sinistre de ses nerfs tendus. Des bravos s'élevèrent, semblable à un crépitement de fusillade, puis des acclamations enthousiastes. Le premier des pompiers était enfin arrivé à l'extrémité du toit. Il touchait du doigt le malheureux gardien de la paix. Leur souffie devait se confondre. On le vit accrocher autour du corps de l'infortuné la corde qu'il tenait à la main, puis celui-ci abandonnant son point d'appui se laissa glisser lentement le long du câble, jusqu'au balcon voisin. Il était sauvé. Les applaudissements redoublèrent. Les pompiers remontèrent un à un et un soupir formidable sortit de toutes les poitrines haletantes.

L'assassin respira aussi, mais en même temps, l'angoisse le reprit. La chasse allait recommencer, c'est à lui maintenant qu'on allait revenir. En effet, de tous côtés, les yeux le cherchaient déjà. Il sortit de sa cachette pour reprendre sa course. Mille regards l'aperçurent, mille cris s'élevèrent, mille doigts le désignèrent. Les toits se hérissèrent de monde. Il reprit sa course, effaré. Il franchit les cheminées, se laissa glisser de toit en toit, poursuivi par les clameurs, les huées, les menaces et les cris de mort. Mais après quelques minutes, il s'arrêta, haletant, à bout de courage, comme le cerf forcé par une meute acharnée.

Du reste, il ne pouvait aller plus loin. Une large baie, une rue, s'ouvrait maintenant entre les maisons. Impossible de la franchir, impossible de reculer en arrière. La foule, qui devinait son embarras, son émoi, la foule impitoyable, aveugle, poussait de nouveaux cris de triomphe, battait des mains; comme un instant auparavant, et comme tout à l'heure, un pompier s'avancait, une corde à la main. Il eut un sursaut éperdu. Du regard, il mesura l'abîme ouvert devant lui. Il parut vouloir s'élancer; mais avant qu'il n'eût pu mettre son projet à exécution, il se sentait fouetter par le câble lancé, comme un lasso, et immobilisé, annihilé; en un clin d'œil, il était entouré, enchaîné, avec des canons de revolvers braqués sur lui. Il ne chercha pas à résister et se laissa emmener.

Il ne retrouva sa présence d'esprit que lorsqu'il se vit en présence du commissaire. C'était dans une pièce carrée, meublée d'une table et de quelques bancs, éclairée par un papillon de gaz. Au dehors, la foule battait les murs comme les flots battent une digue. On entendait autour de la pièce une sorte de grondement sourd, revoyant de minute en minute plus menaçant; mais aucun curieux n'avait pu pénétrer. Il était seul avec le magistrat et son secrétaire. Les agents étaient restés derrière la porte qu'ils gardaient. Le commissaire l'examina quelques instants, parut effrayé de l'expression de sa physionomie.

—Comment vous appelez-vous? demanda-t-il brusquement.

Pas de réponse.

—D'où venez-vous?

Même silence.

—Pourquoi avez-vous tué cet homme?

Le meurtrier parut ne pas entendre. Le magistrat fit un geste de menace.

—Ah! vous ne voulez pas parler! Nous vous forcerons bien à délier votre langue!

L'inconnu se redressa vivement. Un éclair jaillit de ses yeux.

—Jamais! s'écria-t-il d'un ton énergique, jamais vous ne saurez qui je suis, d'où je viens, pourquoi j'ai commis ce meurtre! Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis ni un voleur, ni un criminel, c'est que l'homme qui est mort avait mérité cent fois de mourir. Je n'ai pas assassiné. J'ai fait justice! Je ne voulais pas le tuer, d'ailleurs. C'est Dieu qui l'a frappé!

L'homme avait prononcé ces mots d'un air exalté, les yeux au ciel. Le commissaire haussa les épaules.

—Oui, nous connaissons cette antienne, grommela-t-il, on nous l'a souvent chantée!

Il frappa sur un timbre. Deux agents entrèrent.

—Qu'on mène cet homme au dépôt, commanda-t-il, et qu'on le garde avec soin.

Puis, se tournant vers le meurtrier:

—Nous verrons demain si vous serez de meilleure composition. La nuit vous portera conseil.

—Pas plus demain qu'aujourd'hui, dit fermement l'inconnu, vous ne saurez qui je suis.

Le magistrat fit un geste et on l'entraîna.

FIN DU PROLOGUE.

## PREMIÈRE PARTIE.

### I

Les voyages pittoresques commencent à devenir rares en France, car les chemins de fer s'y multiplient. Dans quelques années d'ici, on ne trouvera plus cent kilomètres à faire en diligence. La région la moins favorisée encore aujourd'hui, sous le rapport des facilités de communication, est sans contredit la Sologne. C'est donc dans cette province qu'il faut aller pour retrouver nos bonnes voitures publiques, en faisant le voyage de Salbris à Aubigny.

Le trajet se fait de nuit, car c'est à deux heures du matin que la voiture part de la gare de Salbris, dans un éclaboussement de bruit, sonneries de grelots, claquement de fouets, grincement de roues, hennissement des chevaux impatients, battement des sabots sur la route dure. Chacun s'est réconforté à l'auberge ouverte jusqu'à cette heure. Le conducteur est lesté de quelques petits verres destinés à chasser la brume. Il est plein de l'entrain qui manque à ses chevaux. Il fouille à droite et à gauche, crie à tort et à travers, rit avec les voyageurs, sort sa pipe, la bourre, l'allume et en route!

On s'avance sur un chemin bordé de sapins, qui semblent faire la nuit dans la nuit même. Une odeur réconfortante de résine vous monte aux narines. S'il fait du vent, des hurlements étranges, cadencés comme une houle de mer, s'échappent de la forêt. Les têtes flexibles qui se courbent vous font songer à autant de géants qui vous salueraient au passage, et les troncs droits, élancés, sans feuilles, rangés symétriquement, ressemblent à une armée en bataille. Parfois la lune s'y glisse et répand sur le sol, hérissé de feuilles pointues comme un dos de porc-épic, une lueur d'argent, paisible et blanche.

On s'arrête à Souesmes. C'est le relai.

Mais nous sommes au bout de notre route. Une demi-

heure après, nous demandons d'arrêter et nous descendons. De la route, à travers un paysage que la Sauldre arrose, dans un bouquet de verdure, apparaît une maison carrée, très vaste, couverte d'ardoise, ayant à chaque extrémité deux pavillons semblables à deux pigeonniers qui lui donnent une vague apparence de château. C'est là que nous allons. C'est là qu'habite le héros de notre roman, Daniel de Serves, gentilhomme solonais, véritable gentleman fermier, ne connaissant les élégances parisiennes que par ouï-dire, faisant valoir ses terres lui-même, n'ayant d'autres plaisirs que ceux de la chasse, plaisirs qu'il varie en passant de la chasse aux perdrix, dans les champs de blé noir, à la poursuite du sanglier, dans les forêts de sapin.

On peut se présenter au château de bonne heure. Dans le pays, on appelle la maison de Daniel *le château*. Le maître se lève tôt. Quand le premier rayon de soleil vient flamboyer dans les vitres, il est déjà debout, tout harnaché, prêt à partir pour les champs, accompagné de ses deux chiens, qui le flanque à droite et à gauche comme deux gardes. En effet, à peine approchons-nous de la grille qui ferme la propriété du côté de la route, que des aboiements retentissent. Les deux chiens montrent leurs crocs, mais Daniel apparaît aussitôt qu'eux, les fait taire et tend sa main à l'arrivant, toujours le bienvenu chez lui, car Daniel est bon, hospitalier, confiant. Il a toutes les qualités de l'homme élevé en pleine nature, peu familiarisé avec les hypocrisies de la civilisation, l'esprit franc et ouvert, disant hardiment ce qu'il pense, mais se butant et s'entêtant facilement. Le physique de Daniel de Serves répond tout à fait au portrait que nous venons de faire de son caractère. Il a l'abord sympathique les traits réguliers, mais un peu épais, les membres lourds. Son regard dénote la tenacité. Son front est étroit, serré aux tempes. On sent que lorsqu'une idée est entrée dans ces os, comme un coin dans un cœur de chêne, il est fort malaisé de l'en déloger. Elle ferait éclater le crâne plutôt que de sortir.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs notre gentilhomme marche sur sa trentième année. Il y a bientôt quatre ans qu'il est marié. Il a épousé une jeune fermière des environs, déliée et plus distinguée que lui et avec laquelle nous ferons connaissance plus tard. Il en a eu deux enfants, un garçon et une fille, Raoul et Alice. Daniel de Serves possède une fortune modeste, mais qui paraît considérable pour le pays et lui donne une position enviable au milieu des hobereaux qui l'entourent. Il possède environ six cents mille francs de propriétés qui lui donnent plus de trente mille francs par an, car il s'occupe lui-même de leur culture et de leur mise en rapport, et dirige le travail de ses fermiers.

Daniel appartient à une vieille famille. Son père et son frère aîné s'étaient lancés dans la tourmente vendéenne. Le premier a été tué et le second, après Quiberon, s'est expatrié. Il est allé se fixer au Mexique, aux environs de Puebla. Daniel ne l'a jamais revu et reçoit rarement de ses nouvelles. Il n'a jamais quitté la Sologne, où il a vécu près de sa mère. Cette dernière est morte quelques années après son mariage. Nous avons dit que le père de Raoul et d'Alice se levait toujours avec le soleil.

Le matin où nous nous présentons à sa porte, en priant le lecteur de nous accompagner, ce sont ses deux chiens qui aperçoivent les premiers le visiteur, et c'est lui qui vient ouvrir, la main tendue. A la vue de l'homme qui a quitté la diligence, et qu'il reconnaît à travers la grille du château, il pousse une exclamation de joie.

--Roustan !

—Moi-même, mon cher ami, répond le nouveau venu.

—Et quel bon vent ? murmura Daniel.

Et il se hâta d'ouvrir.

—Je viens te voir.

—Quelle bonne idée ! Entre donc. Ma femme n'est pas levée encore. Nous allons causer en l'attendant.

S'apercevant que le nouvel arrivant a les vêtements tout poudreux du voyage.

—Mais tu es fatigué peut-être ? Je vais te conduire à ta chambre. Tu as des bagages ?

—Non, car je ne puis te donner que la matinée.

Daniel se récrie.

—La matinée !

—Impossible de faire mieux. Après déjeuner, je pars.

—Nous verrons bien.

Et le gentilhomme ayant rappelé ses chiens, qui gambadaient à droite et à gauche, se dirige avec son hôte du côté du château.

## II

Chemin faisant, le nouveau venu commence à expliquer son affaire. Il vient directement de Paris, où il habite depuis que Daniel l'a perdu de vue, car Roustan et de Serves sont deux camarades de collège. Il s'est lancé dans la finance et est devenu fort riche. En quelques années, il a quintuplé, centuplé les petits capitaux que lui avait laissés son père. La finance, il n'y a que ça. C'est là seulement encore qu'on fait encore fortune. Tout le reste est de la plaisanterie. C'est vivre en dupes éternelles que de se tenir à l'écart des affaires. C'est par millions que l'argent vous arrive. L'année précédente ses bénéfices ont frisé le million. Cette année ils le dépasseront. Daniel l'écoute attentivement, suspendu à ses lèvres, heureux du bonheur de son ami, l'enviant presque, non pour lui, mais pour les siens.

—Ainsi, murmure-t-il, te voilà millionnaire ?

—Deux fois, trois fois, je ne sais pas au juste, répond l'autre en riant. Et ce n'est que ma première étape.

Daniel pousse un soupir.

—Tu es bien heureux !

L'autre fait un mouvement brusque.

—Quoi donc ? s'écrie-t-il, serais-tu gêné ? Tu sais, entre nous, à la vie, à la mort. Tout ce que je possède est à toi.

De Serves le remercie.

—Je n'ai besoin de rien, je vis heureux ici du peu que j'ai.

L'autre ricane.

—Tu végètes.

—Je végète, si tu veux, mais cette existence me plaît néanmoins...

—Néanmoins, fait le financier, devenu très attentif à son tour.

—Néanmoins, poursuit le gentleman, je ne serais pas fâché de gagner un peu d'argent, d'augmenter mes revenus qui seront courts, quand mes deux enfants grandiront.

—Tu as deux enfants ?

—Oui, tu ne le savais pas ?

—Je ne t'en connaissais qu'un, un garçon, je crois ?

—J'ai une fille aussi maintenant.

—A laquelle il faudra une dot un jour.

—Hélas !

Les deux amis étaient arrivés au bas du perron du château, sur lequel le soleil levant tombait en plein, plaquant l'habitation de ses rayons. Roustan prit Daniel



par le collet de son paletot. Depuis un moment, il semblait réfléchir profondément.

—Écoute-moi, dit-il.

Il se posa de trois quarts, dans une attitude de Napoléon de la finance.

—Je vais te faire une proposition que je ne ferais jamais à personne, et uniquement pour t'être agréable, pour te rendre service.

—Parle, fit Daniel, alléché.

Roustan l'attira machinalement vers un banc où ils s'assirent tous les deux. La campagne était maintenant baignée de lumières. Toutes les gouttes de rosée étincelaient comme des diamants, comme une fortune répandue. Les bosquets étaient pleins de chansons et de cris. Les fleurs se dressaient, aspirant la chaleur.

—En matière de finance, commença Roustan, on n'a jamais assez de capitaux. Plus on brasse d'argent, plus on en gagne. Il me serait donc possible, dans le cas où tu le désirerais, de t'associer à ma fortune.

—Comment cela ?

—En me donnant une somme quelconque qui entrera comme cinquième, sixième, dixième, selon son importance, dans la masse de mon capital. De combien d'argent peux-tu disposer ?

—Mais je n'ai pas d'argent liquide, se récria Daniel. Toute ma fortune est en terres.

—Ça te rapporte trois environ ?

—À peu près, pour les parties que je n'exploite pas moi-même.

—Un revenu ridicule.

—Je me le suis dit bien souvent.

—L'argent vaut dix aujourd'hui, fit Roustan d'un air souverain, qui n'admettait pas de réplique. Et quand je pense que la France est pleine de propriétaires ruraux comme toi, vivant dans les mêmes conditions. Quand je songe à tout cet or qui sommeille partout sans fructifier, il me vient des pensées de révolte et de rage contre la sottise de mes contemporains. Mais renoncez donc tout cela. Imbéciles ! Faites flamber toutes ces ruines.

Il indiquait du doigt le château.

—Laissez toutes ces terres aux pauvres diables qui n'ont que cela pour vivre, et venez chez nous centupler vos capitaux !

Il s'apaisa et se tournant vers son ami.

—Vends-les, tes terres, hypothèque-les !

—Et ma femme ?

Roustan fit un geste d'ennui.

—Ah ! oui, les femmes, murmura-t-il, c'est toujours gênant dans les affaires. La tienne est-elle intelligente ?

—Très intelligente et très fine, pleine de bon sens.

—Aimant la vie tranquille, bien pot-au-feu, je vois ça d'ici. La mienne était comme ça.

—Elle est morte ? demanda de Servès.

—Il y a deux ans ; mais elle m'a laissé un fils.

Il revint à son idée.

—Il ne faut lui parler de rien. Elle ne nous comprendrait pas.

—Je le crains, murmura Daniel.

—Les femmes, je les connais, fit Roustan, c'est très terre à terre. Il faudrait trouver un moyen de faire cela en dehors d'elle. Tu me confieras, par exemple, cinq cent mille francs. Tu possèdes bien cela ?

—Je pourrais réaliser six cent mille francs.

—Il faut bien garder quelque chose pour vivre. Tu me donnerais, par exemple, cinq cent mille francs que je mettrais dans mon nouvel établissement, la Banque des

Deux-Mondes, que je crée au capital de vingt millions dont le quart versé, soit cinq millions. Tes cinq cent mille francs représenteraient, par conséquent, le dixième. L'année prochaine, j'ai deux millions de bénéfices. C'est deux cent mille francs que tu gagnes, presque le moitié de ta somme déjà. La seconde année, tu rentres dans ton argent. Ta fortune est doublée. Et remarque bien que le capital primitif ne craint rien, que tu ne risques rien. Mes immeubles le garantissent, des immeubles de rapport qui me donnent près de quinze pour cent. Tu penses bien, poursuivit le tentateur d'un ton insinuant, que je ne ferais pas des avantages semblables à tout le monde, mais un ami de collège, c'est sacré, et ça me peine de te voir mener cette existence de reclus. Tu pourras venir à Paris faire élever tes enfants comme des gens civilisés, et non comme des hiboux, dont vous me donnez l'idée ensevelis comme vous l'êtes derrière vos sapins. Ce n'est pas gai, vos forêts. Il y fait nuit, même en plein jour.

Daniel écoutait, ébloui. Dans une sorte de vision dorée, il voyait déjà sa femme, ses enfants, mis comme des princes, choyés, fêtés, dans les salons où il les présentait. Lui se tenait modestement à l'écart, se rendant compte de l'effet que produirait son épaisseur rustique. Mais il jouirait du bonheur, du triomphe de tout ce qu'il aimait sur terre. Roustan le considérait avec anxiété semblait suivre ses pensées sur son front.

—Et bien ? demanda-t-il.

Le difficile, fit le gentilhomme, sera de faire cela en cachette de ma femme.

Le banquier allait répondre, quand le bruit d'une persienne claquant sur le mur, arrêta la parole sur ses lèvres et lui fit lever les yeux. Une jeune femme, la tête auréolée de frisures blondes se montra dans un encadrement fleuri de clématites.

Ma femme, murmura Daniel.

Roustan se levait pour saluer mais la fenêtre se referma, Mme de Servès s'étant retirée aussitôt, stupéfaite de voir son mari là, causant avec un homme qu'elle ne connaissait pas.

### III

L'apparition inattendue de la châteleine avait interrompu la conversation. D'ailleurs, Daniel semblait trop absorbé pour parler. Il est évident qu'il rêvait aux promesses tentantes de son ami. Les paroles perfides déposées dans son sein comme une mauvaise herbe dans un champ fertile commençaient à croître, enchevêtraient leurs racines, menaçant d'obstruer son intelligence. Roustan, qui l'examinait avec attention était trop habile pour insister. Il fallut laisser le gentilhomme à ses réflexions.

—Montre-moi ma chambre, dit-il, que j'aie me nettoyer un peu pour que tu me présentes à Mme de Servès.

Tous les deux montèrent vers la maison. De Servès installa son ami et redescendit dans le jardin où il se promena fiévreusement en attendant. Dans le château tout était silencieux encore. Les domestiques n'avaient pas commencé à circuler à travers les pièces. De temps en temps seulement s'élevait une voix d'enfant que l'on cherchait à apaiser. Quand Roustan avait été seul, il avait jeté bas rapidement sa jaquette, son gilet, s'était plongé la tête dans la cuvette. Il paraissait radieux, enfiévré par le succès. Son petit œil rond étincelait.

—Je tiens mon bonhomme, murmura-t-il d'un air satisfait. Je n'aurai pas perdu mon temps et ma peine.



Le tout maintenant est de trouver un moyen de réaliser ; mais cela me regarde !

Roustan, comme nous l'avons dit, avait été camarade de collègue de Daniel de Serves, mais il était de deux ou trois ans plus vieux que lui, son éducation ayant été retardée par des malheurs de famille. Dès cette époque, c'était déjà un type assez étrange, se détachant de l'uniformité de ses condisciples par certaines originalités qui semblaient voulues. Il était solitaire, se mêlait rarement aux groupes, jouait peu, et on lui trouvait le regard sournois et louche. Daniel de Serves, d'humeur enjouée, éclatant de santé, bruyant, était le seul qui parvenait parfois à le dérider. Le contraste de cette nature avec la sienne semblait l'attirer. Il se rappelait tout cela pendant la toilette sommaire qu'il faisait dans la chambre de son ami. Maintenant qu'il avait trouvé sa voie, il n'avait plus les façons voilées qu'on lui avait connues au collège. Daniel avait été tout étonné de le trouver si changé, devenu presque bavard. Les deux amis s'étaient revus rarement depuis la pension.

Pendant que le gentilhomme rentrait chez lui et reprenait la vie qu'il avait quittée un instant pour le collège, Roustan jeté hors de la maison presque sans ressources, sans avoir pu même terminer ses études, partait pour Paris, où il arrivait le gousset vide, la dent affamée, l'œil brûlant. Qu'avait-il fait pendant dix ans, avant de devenir le financier sérieux pour lequel il se posait ? Il avait négligé de le dire à son ami, mais nous allons combler cette lacune.

Après avoir, pendant trois ans traîné la misère, mais une misère noire, il fit un jour une rencontre qui décida de sa destinée. C'était au tournant de la rue Montmartre et du boulevard. Depuis un moment, un garçon de son âge à peu près semblait le regarder avec attention. Roustan allait ouvrir la bouche, car il l'avait aperçu aussi, quand l'autre s'écria :

— Mais je ne me trompe pas ? C'est Roustan.

— Lui-même, répondit tristement le jeune homme qui rougit de son délabrement.

— Tu es donc à Paris ?

— Comme tu vois.

— Depuis longtemps !

— Depuis trois ans.

— Et qu'y fais-tu ?

— Dame, rien pour le moment, je cherche.

L'autre eut un sursaut d'étonnement.

— Tu n'as pas de travail ?

Non, je ne trouve rien.

— Viens *chiner* avec moi.

— Que fais-tu ?

— Je viens de fonder un *canard* financier, la *Sauterelle*.

— Toi ?

Et l'autre ajouta avec un gros rire :

— Ça te surprend, hein ? Car je ne mordais pas aux chiffres comme toi. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut. On fait ce qu'on peut. Mon père est mort et je suis resté seul avec un capital insuffisant pour me tirer d'affaire.

— Il faudrait encore savoir, dit Roustan, si je pourrais remplir l'emploi.

Son interlocuteur haussa les épaules.

— Parbleu ! ce n'est pas la mer à boire. Tu dois être assez débrouillard. As-tu du style ?

— Pas l'ombre, hélas !

— C'est ce qu'il nous faut. Le style est la mort des écrivains financiers. Il faut être sec, ne dire que ce qu'on

doit dire et ne pas se perdre dans les phrases. D'ailleurs, tu n'écriras pas tout de suite. Il faut t'initier au métier d'abord.

Le directeur de la *Sauterelle* prit Roustan sous le bras et lui expliqua ce qu'il aurait à faire. Voir les directeurs des maisons financières, leur proposer de faire leur éloge et l'éloge de leur maison à tant la ligne, et, s'ils ne voulaient pas d'éloges, les menacer de ne pas garder le silence sur leurs tripotages, un silence complice. Roustan saisissait fort bien. Son œil noir pétillait. En effet, il se fit remarquer rapidement. Il avait déjà la souplesse, il acquit rapidement l'aplomb qui lui manquait encore. Ses phrases étaient perfides comme les coups de poignard dans le dos. On commença bientôt à le craindre et à ne plus oser rien lui refuser. Il jugea alors le moment venu de se brouiller avec la *Sauterelle* et de se mettre dans ses meubles. Il fonda le *Scorpion*, feuille venimeuse dont les moindres morsures étaient mortelles. Plusieurs années se passèrent ainsi. Il vivait, il vivait grassement même, mais il ne faisait pas fortune. Ce qui lui manquait, c'était le capital initial, la somme suffisante pour le lancer tout à fait, pour lui permettre d'entreprendre quelque grande affaire. Il se maria, risqua le dot de sa femme et la perdit. Sa femme même mourut quelque temps après, lui laissant un fils de deux ans.

L'idée qui l'obsédait ne l'avait pas quitté, au contraire. Il jugeait, par la facilité avec laquelle on lui abandonnait l'argent qu'il gaspillait à droite et à gauche, des gains rapides, considérables que devaient faire les financiers qui étaient ses justiciables. Il voulait donc devenir banquier à son tour, fonder une maison, jeter les bases d'une fortune solide, assise. Il fit les plans de la banque des Deux-Mondes. Puis il lui fallait de l'argent et il chercha parmi ses relations. Alors le nom de Daniel de Serves lui sauta aux yeux. C'était le naïf qu'il lui fallait, Daniel était riche, n'était jamais sorti de son pays. Ils s'étaient quittés en bons termes. Il serait facile de l'amener à composition. Malheureusement, le gentilhomme solonais était marié. Roustan se souvenait même qu'il avait reçu autrefois une lettre de faire part, qui lui était parvenue au milieu de mille crochets et de mille détours qui donnaient une haute idée de la sagacité des employés de la poste. Néanmoins, il fallait tenter l'aventure. C'était une occasion de refaire connaissance. S'il échouait, il le verrait bien. Il partit. Nous avons vu comment il était arrivé, comment il avait été reçu et quel germe empoisonné il avait déjà déposé dans le sein de son ami.

Il avait fini de se nettoyer. Il descendit. Le soleil inondait maintenant tout le jardin d'une véritable nappes d'or. Resté indécis sur le perron, il chercha Daniel des yeux et ne tarda pas à l'apercevoir. Il courut à lui.

#### IV

Après le déjeuner, Roustan avait fait la conquête même de Mme de Serves. Il s'était montré empressé et spirituel. Il avait joué avec les enfants, avait parlé de son fils qu'il adorait, rappelé les années passées au collège avec Daniel, narré les espérances de celui-ci, vanté les douceurs de la vie de province et fait une peinture affreuse de l'existence brûlée des Parisiens. Mais il était dans la fournaise, obligé de rôtir comme les autres. Comme il enviait le calme de leurs champs, l'air embaumé de leurs sapins !

— Il faut nous rester plusieurs jours, dit Mme de Serves.

Il se récria.

—Oh ! impossible, madame. Il ne pouvait même pas disposer de la journée. Combien il le regrettait ! Mais il n'était venu là qu'en passant. Appelé aux environs par de grands intérêts, il s'était tout à coup souvenu qu'il était dans le pays de Daniel, et il avait consacré quelques heures pour venir lui serrer la main, présenter ses hommages à sa femme, qu'il n'avait pas encore l'honneur de connaître, embrasser ses enfants, s'il en avait. Et il avait eu la douce surprise d'en trouver deux charmants. Il était enchanté de son idée. Il allait rentrer à Paris comme rafraîchi, l'esprit rasséréiné ; mais c'est tout ce qu'il pouvait faire.

—Il faut nous revenir aux vacances, et amener votre fils, appuya la maîtresse de la maison.

—Oh ! oui, s'écria Gaston, nous jouerons bien ensemble !

Alice elle-même se mit à sourire et à agiter ses petites mains comme si elle avait compris ce qu'on lui disait. Roustan promit tout ce que l'on voulut. On se levait de table. Il voulait prendre le train de trois heures.

—Je te conduirai à la gare, dit Daniel.

Et il lui jeta un coup d'œil d'intelligence. En même temps, il sonnait pour donner l'ordre d'atteler. Mme de Servas et les enfants conduisirent l'ami de Daniel jusqu'au bout du parc, puis les deux hommes montèrent en voiture et disparurent sur la route poussiéreuse, dans un nuage de poussière blonde, non sans avoir envoyé de la main à la jeune femme et aux enfants restés sur le bord du chemin, de joyeux adieux et jeté dans le vent des promesses de retour prochain.

Quand les deux hommes furent seuls, la conversation reprit. Ce qui inquiétait toujours Daniel, c'était la difficulté de présenter l'affaire à sa femme et de faire consentir celle-ci. D'un autre côté, réaliser sans la prévenir, il n'y fallait pas songer. Il avait bien réfléchi et l'affaire lui paraissait plus difficile que jamais. Cependant il aurait bien décidé faire quelques bénéfices, augmenter ses revenus. Ses ressources devenaient exiguës avec ses deux enfants. Les deux amis se séparèrent sans avoir rien conclu, mais Daniel avait promis d'écrire. Il avait le plus grand désir de participer à l'opération, de confier des fonds à son ami pour les faire fructifier.

Huit jours s'étaient écoulés, et le banquier n'avait pas reçu de nouvelles de son ancien camarade ; il commençait même à désespérer de lui et songeait à s'adresser d'un autre côté quand on lui fit passer dans le petit bureau provisoire qu'il occupait aux environs de la Bourse, dans la rue des Petits-Pères, la carte de Daniel de Servas. Il eut un tressaillement de joie. Daniel à Paris. Il avait donc réussi ? Il donna l'ordre d'introduire de suite le gentilhomme.

—J'ai la somme, dit aussitôt celui-ci en montrant sa poche de côté. Cinq cents mille francs.

Roustan fit un bond.

—Cinq cent mille francs ? Comment as-tu fait ? Ta femme a donc consenti ?

—Ma femme ne sait rien.

Le financier avait peine à contenir, à dissimuler sa joie.

—Explique-moi. . .

Il indiqua un fauteuil. Daniel s'assit.

—Il s'est passé bien des événements depuis que je ne t'ai vu.

—Heureux, j'espère ?

—Malheureux. Nous avons perdu notre frère.

—Tu avais un frère ?

—Un frère qui s'était réfugié au Mexique et que je n'avais pas vu depuis plus de vingt ans. Il était beaucoup plus âgé que moi. Il est mort là-bas, me laissant toute sa fortune.

—Eh ! eh ! s'écria Roustan, ce n'est pas déjà si désagréable.

—Malheureusement cette fortune est difficile à réaliser. Le notaire m'écrit que ma présence est indispensable, qu'il faudrait rester là-bas peut-être plusieurs années pour pouvoir tirer parti des propriétés.

—Et tu vas partir ?

—Oui.

—Et ta femme, tes enfants ?

—Je les emmène, ma femme ne veut pas me quitter.

—Elle a bien raison.

—Et nous nous expatrions. Ah ! ça n'a pas été long. Une fois la décision prise. . .

—Et ton château ?

—Vendu.

—Tes terres ?

—Vendues également. Notre intention, si la fortune de mon frère est réellement aussi considérable qu'on le dit, est d'habiter Paris, quand nous reviendrons en France.

—Comme je vous comprends !

—Mon fils sera en âge à ce moment d'aller au collège. Comme cela je ne le quitterai pas, et je surveillerai moi-même son éducation. J'ai retiré de mes biens un peu plus de six cent mille francs. Je t'en apporte cinq cent mille et je garde le reste pour nos frais de voyage et notre installation là-bas.

Roustan ne se sentait plus.

—Mais Mme de Servas est à Paris ? dit-il, pour cacher sa joie. J'aurais bien voulu pouvoir lui présenter mes respects.

—Elle m'attend aux environs de la gare avec les enfants. Mais j'aimerais autant qu'elle ne te vit pas. Comme cela elle ne se doutera de rien. Je lui ai dit que j'allais placer mon argent sur l'État. Les femmes sont longues à comprendre les affaires, et j'aime autant éviter ses questions.

—Comme tu voudras, dit le financier, quoique ton argent soit aussi sûr chez moi qu'à la Banque de France.

—Je n'en doute pas.

—Je vais préparer un reçu.

Daniel avait sorti de sa redingote, la liasse de billets de banque, qu'il étalait sur la table en les comptant et que Roustan dévorait des yeux, tout en paraissant fort attentif à ce qu'il faisait.

—Entre nous, dit-il, un simple reçu suffira.

—Certainement, et ce n'est que pour ma femme et mes enfants.

—Tout le monde est mortel, dit gravement le banquier.

Il avait achevé de parafer le reçu. Il palpait à son tour les papiers soyeux, les comptait, puis il en fit un paquet qu'il jeta dans un tiroir, comme du papier sans valeur, comme s'il avait été tellement habitué à remuer les liasses de billets de mille que leur vue ne produisait plus sur lui aucun effet. Daniel de Servas était pressé. Il plia le reçu, le mit dans sa poche.

—Tu me tiendras au courant, dit-il.

—Régulièrement, de mois en mois. Tu m'enverras ton adresse aussitôt que tu seras arrivé là-bas.

—C'est bien entendu. Au revoir.

—Bon voyage, cher ami !

Roustan serra à deux mains la main de son ami ; puis, n'y tenant plus, emporté par l'émotion, il se jeta dans ses bras. Il pleurait presque. C'était sans doute de joie. Le gentilhomme lui rendit son étreinte et se retira très impressionné.

— Quel cœur ! murmurait-il, en descendant l'escalier.

## V

Daniel rejoignit à la gare sa femme et ses enfants, et le lendemain matin, ils prenaient le train qui devait les déposer à Bordeaux dans la soirée. Le voyage fut très gai. Daniel n'avait pas parlé à sa femme du placement fait chez son ami Roustan, afin de lui enlever une préoccupation et une inquiétude, car, ne connaissant pas le banquier, comme il croyait le connaître, n'ayant pas été à même d'apprécier comme lui les capacités financières du directeur de la banque des Deux-Mondes, elle aurait pu concevoir des craintes. Quant à lui, il parlait avec une confiance absolue, non seulement dans l'honnêteté de son ami, mais aussi dans son habileté. Sa sécurité était parfaite. Il croyait son argent placé aussi sûrement chez Roustan que dans les caisses de l'État ou dans les caves de la Banque de France.

C'était lui qui avait eu l'idée de partir pour le Mexique. Tourmenté par son désir d'accomplir les promesses faites à son ami, il avait saisi l'occasion aux cheveux. La lettre du notaire, sans être très explicite, lui parlait de difficultés éventuelles, des pertes énormes qu'il faudrait subir si on vendait, les terrains n'étant pas encore en pleine exploitation, il fallait au moins deux ou trois ans d'administration, de soins encore pour donner à l'héritage toute sa valeur, qui pouvait devenir considérable. L'ainé des de Serves y avait usé sa vie et épuisé sa fortune. Il mourait au moment de récolter ce qu'il avait semé. La moisson était prochaine. Il ne fallait pas la laisser faire à des étrangers. Daniel avait lu et relu cette lettre à sa femme, toujours avec l'arrière-pensée qui le dominait. Tous les deux en avaient pesé les termes. Il n'osait pas se prononcer.

— Ce serait bien malheureux, disait-il, de perdre ces richesses qu'on nous annonce. Nous avons deux enfants.

Anne de Serves ne répondait pas. Elle tremblait d'être obligée de se séparer de son mari.

— En effet, murmura-t-elle seulement ; mais comment faire ?

Ce fut au tour de Daniel de garder le silence.

— Oui, comment faire, voilà ? Envoyé quelqu'un.

— Qui ?

— Oui, qui ? ce n'est pas commode. Il faudrait un homme dans lequel on aurait une confiance absolue, puis habile, capable.

— Ce n'est pas facile à trouver.

Il y eut quelques minutes de silence.

Puis le mari insinua :

— Si je parlais ?

— Toi ? nous laisser ! J'aime mieux abandonner l'héritage, s'écria aussitôt la femme.

Daniel réfléchit encore.

— Et qui t'empêcherait de m'accompagner ?

— Tu n'y penses pas, mon ami. Un voyage, long, fatigant, coûteux. Il faut emmener la nourrice.

— Qu'importe ? Si nous le rattrapons au centuple. Est-ce une vie de nous *cassiner* ici dans ce trou de Sologne où on ne voit personne ? La modicité de nos revenus nous empêche d'aller ailleurs, nous cloue là pour ainsi

dire. Raoul va être en âge bientôt d'aller en pension. Il faudra nous séparer de lui, l'envoyer loin ; et Alice, quelle jeunesse lui est réservée au milieu des loups ! C'est surtout à eux que je pense.

— Mais au Mexique nous serons plus loin encore de la civilisation.

— Mon intention n'est pas de rester en Amérique, mais de revenir en France et de me fixer à Paris.

Mme de Serves tressaillit. Paris ! Il y a longtemps qu'elle en rêvait !

— Avec la fortune de mon frère réalisée nous le pourrions, poursuivit Daniel. A Paris, nos enfants ne nous quitteront pas, nous pourrions surveiller nous-même leur éducation. Raoul sera mis dans une pension, où il nous rentrera tous les soirs. Puis, nous verrons le monde. Nous recevrons. Alice pourra trouver un mari autre qu'un fermier. Elle n'est pas faite pour végéter toute sa vie dans une campagne. Et toi même, chère femme, tu trouveras enfin le cadre qui te convient, le succès que ta beauté mérite.

Anne sourit.

— Oh ! s'il n'y avait que moi, murmura-t-elle.

Mais Daniel se récria.

— Et pourquoi donc ? Lui d'abord serait très aise de la produire en public, de montrer à tous quel trésor il possédait.

Mme de Serves continua à sourire ; mais le programme développé par son mari était trop séduisant pour ne pas la tenter. Elle aussi ne voulait pas se séparer de ses enfants. Elle aussi avait des trésors à montrer aux autres mères, Raoul et Alice.

— Nous ferons ce que tu voudras, répondit-elle, mais pour ce voyage il nous faudra beaucoup d'argent, comment allons-nous faire ?

Daniel secoua la tête.

— Comment nous allons faire ? Puisque nous ne devons pas revenir en Sologne, à quoi bon garder des propriétés qui ne rapportent presque rien ?

— Tu veux vendre ?

— Avec ton approbation.

— Tout ce que tu feras sera bien fait.

M. de Serves se mit aussitôt en campagne. Il venait d'arriver dans le pays un ancien négociant parisien, retiré des affaires, très riche, qui cherchait à acheter un château et un domaine, comme il disait. Daniel et lui s'entendirent facilement. Après quelques séances de discussion, tout fut terminé. Un notaire bacla les actes, et huit jours après la famille de Serves pouvait se mettre en route.

— Je vais placer cinq cent mille francs, avait dit le gentilhomme à sa femme. Nous garderons le reste pour le voyage.

Nous avons vu en quelles mains l'argent avait été confié. Le voyage se passa sans incidents. La traversée n'avait pas trop fatigué la femme et les enfants. Néanmoins, avant de se remettre en route pour gagner Puebla, Daniel fit faire à la petite famille une halte de quelques jours. Le pays, quoique brûlé par le soleil, leur parut charmant. Cela les changeait du paysage tranquille et vert de Sologne. On partit la semaine suivante bien portant et dispos. La propriété du frère de Daniel était située à quelques kilomètres de Puebla. On fut obligé de louer une voiture pour s'y rendre.

Le gentilhomme avait demandé au notaire toutes les indications nécessaires. Il serait reçu par l'intendant, un ancien zouave qui s'était amouraché d'une Mexicaine et

était resté dans le pays après la campagne du Mexique. On arriva enfin, un peu impatient de voir le domaine dont on héritait. La désillusion fut amère. La maison d'habitation aurait valu à peu près dix mille francs en France ; mais les terres étaient vastes. On était convaincu qu'il s'y trouvait des mines importantes. Des recherches avaient été commencées ; mais il fallait poursuivre ces recherches, dépenser de l'argent, et si on ne réussissait pas, tout l'argent absorbé serait perdu et on ne trouverait rien ou presque rien de la propriété.

Tels sont les renseignements sommaires qui furent fournis par l'intendant. Daniel de Servas fit la grimace. Ce fameux héritage pourrait finir par leur coûter plus cher qu'il ne rapporterait, mais ce n'était pas le moment de se désespérer. Il fallait au contraire se mettre à l'œuvre courageusement et vite. C'est ce qu'il fit. Il s'agissait du bonheur, de l'avenir de sa femme et de ses enfants. Pour rentrer en France, il fallait conquérir la fortune. Il réussirait ou il succomberait à la peine. Anne, au lieu de se plaindre, l'encouragea, et l'espoir rentra dans leurs cœurs, faisant place à la crainte qui les avait un moment saisis tous les deux.

## VI

Cinq ans s'écoulèrent sans amener de résultat. A peine installé, Daniel avait écrit à Roustan pour lui donner son adresse. Il terminait sa lettre et disait avec enjouement : " Il était écrit que les reçus étaient inutiles entre vieux amis comme nous. Mon premier soin a été d'égarer celui que tu m'as donné. Je n'en suis pas plus inquiet pour cela." Il n'obtint pas de réponse. Il attribua ce silence aux préoccupations de son ami, occupé à installer sa maison, puis il se dit que le banquier attendait sans doute une bonne nouvelle pour la lui annoncer ; ensuite, il pensa que la lettre s'était peut-être égarée, que le financier avait dû changer d'adresse. Il écrivit de nouveau, même silence.

Un peu déconcerté du mutisme de son ami, Daniel n'avait pourtant pas encore de crainte réelle. Il aurait plutôt cru à la chute du monde qu'à une infamie de son ami. Cependant l'argent qu'il avait apporté avec lui filait rapidement dans les travaux qu'il avait fallu entreprendre. L'éducation de Raoul, pour lequel il avait fallu faire venir un professeur de Mexico, était coûteuse. C'était Mme de Servas qui s'était chargée d'instruire elle-même Alice. Le gentilhomme solomais vit le moment où il serait à bout de ses ressources. Il écrivit de nouveau, une lettre plus sérieuse cette fois, dans laquelle il ne parla pas du reçu égaré. Il demandait trois cent mille francs à Roustan. Il les lui fallait par le retour du courrier. La missive expédiée, il dit à sa femme :

— Ne nous inquiétons plus. Je viens d'écrire à Paris pour me faire envoyer trois cent mille francs. C'est plus qu'il ne nous faudra.

— Je me t'oune, fit Anne, que tu ne l'aies pas fait déjà, puisque tu as placé de l'argent avant notre départ.

— Cinq cent mille francs.

— C'est une petite fortune, où l'as-tu déposée ?

— Chez un banquier que je connaissais. Oh ! c'est solide, ajouta le gentilhomme comme pour se donner confiance à lui-même, et je vais recevoir mon argent par le retour du courrier, mais comme le placement était bon, il m'en coûtait de retirer cette somme, j'ai préféré attendre, emprunter ici.

— Daniel rougissait. C'était la première fois qu'il mentait. Un frisson froid lui traversa le cœur.

— Si je m'étais trompé pourtant ! Si cet homme... Il n'acheva pas sa pensée. C'était la première fois aussi qu'un soupçon franc, net, lui venait. Il arrêta là l'entretien, et il attendit, sa femme ne sut jamais au milieu de quelles angoisses. Les jours, les mois se passèrent.

Roustan ne répondait pas. Il télégraphia. Les télégrammes n'eurent pas plus de chance.

Le malheureux commençait vraiment à désespérer. Sa femme le voyant soucieux, désolé n'osait pas l'interroger. Elle lui disait qu'il lui cachait quelque chose, qu'il y avait entre eux un secret, leur premier secret depuis leur mariage. Daniel s'échappait d'angoisses. Il commençait à craindre toutes les catastrophes. Le moment vint cependant où il ne pouvait plus hésiter. Il fallait prendre une décision. Il leur restait à peine quelques billets de mille francs. Un matin, sa femme le voyant plus sombre et plus désespéré que jamais, lui dit :

— Pourquoi ne vas-tu pas à Paris ?

— Aller à Paris ? Il y a longtemps qu'il y songeait. Mais il n'osait pas le lui proposer.

— Un voyage à Paris, c'est une affaire de plusieurs mois, dit-il. Il faudrait donc t'abandonner ?

Elle eut un sourire de résignation douloureuse.

— Quand c'est nécessaire.

— Et comment vivrez-vous ici ?

— Je ferai mon possible pour t'attendre.

— Et si ?

Le malheureux s'arrêta. Il n'osa pas aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Si je revenais sans argent ? avait-il songé.

Mme de Servas avait deviné. Elle se jeta dans ses bras.

— Eh bien, dit-elle, nous vivrons comme nous pourrions. Nous nous aimons assez pour être heureux même sans fortune.

Il l'embrassa en sanglotant.

— Chère femme ! chère femme !

Elle ne lui avait pas fait de reproche, pas adressé une question. Elle le voyait trop malheureux pour renouveler sa peine, pour l'augmenter par des récriminations.

— Et nos enfants ? dit-il au milieu de ses larmes.

— Ils feront comme nous ; ils travailleront.

— C'est moi, par ma négligence, mon imprudence qui vous ai ruinés tous !

Elle continua à l'embrasser, cherchant à le consoler, à calmer ses regrets. Il partit.

Nous l'avons présenté à nos lecteurs à son arrivée à Paris. Son voyage avait été semé de péripéties. Comme il avait pris avec lui la somme strictement nécessaire, il se trouva, lorsqu'il débarqua au Havre, qu'il ne lui restait plus assez d'argent pour prendre le chemin de fer. Il dut faire la route à pied, rongé par l'inquiétude et par des tortures de tous genres. Pourtant la chance avait marqué son départ. Deux paquebots étaient en partance, et, au dernier moment celui où il devait s'embarquer n'ayant pas pu le prendre à son bord, il avait dû attendre le suivant. Or, ce premier, l'*Espérance*, celui sur lequel sa femme et ses enfants le croyaient, s'était perdu corps et biens pendant la traversée. Mais il l'ignorait et ne pouvait savoir à quel point le destin l'avait favorisé au début, sans doute pour le frapper plus cruellement plus tard.

Cinq jours après son débarquement au Havre, il arrivait à Paris dans la matinée, poudreux, harassé. Il attendait, pour envoyer des nouvelles à sa femme et à ses

enfants qu'il eut fait sa démarche. Il s'informa aussitôt de l'adresse de la banque des Deux-Mondes. C'était bien celle qu'il avait lue sur le journal, 60 bis, boulevard Sébastopol. Il s'y dirigea, après s'être fait indiquer son chemin.

Nous l'avons vu, au début du prologue, arriver à la maison de la banque, et pénétrer avec Roustan, dans le cabinet, d'où il devait sortir quelques minutes plus tard, sanglant et échevelé. Que s'était-il passé entre les deux hommes ? C'est ce que nous allons raconter dans le chapitre suivant.

## VII

Daniel de Serves entra chez le directeur de la banque des Deux-Mondes, le cœur gros de toutes les souffrances subies depuis près d'un an. L'aspect du luxe de son ami lui rendait sa détresse encore plus sensible, il regardait autour de lui d'un air égaré, glacé par la réception que lui avait faite Roustan. Ce dernier semblait gêné, mal à l'aise.

—Ma parole, s'écria-t-il d'un air bon enfant pour se donner une contenance, je ne t'aurais pas reconnu. D'où viens-tu dans cet équipage ?

—Je viens du Mexique.

—Oui, je sais que tu y étais. Mais on peut venir du Mexique sans être fait comme tu l'es.

—J'ai fait la route du Havre à pied, dit tristement Daniel.

Roustan fit un mouvement de surprise exagéré.

—A pied ? En voilà une fantaisie. Tu avais donc fait un pari ?

—Non ; mais je n'avais plus d'argent.

—Il fallait m'écrire. Tu sais bien que je suis toujours à ta disposition ; que tu as en moi un ami dévoué. Ah ! mon pauvre ami ! Mais tu dois être rompu.

Le banquier approcha un siège.

—Assieds-toi.

M. de Serves était abasourdi. Il restait debout, chancelant, les jambes brisées par la stupeur, se demandant s'il ne faisait pas un mauvais rêve.

—Mais bégaya-t-il, je t'ai écrit plusieurs fois.

—Oui, dit négligemment le banquier, j'ai reçu une lettre dans laquelle tu me demandais trois cent mille francs. Mais trois cent mille francs, c'est une somme, on ne donne pas un secours de trois cent mille francs à un ami, même à un ami intime.

Daniel eut un sursaut violent.

—Un secours ? Mais ce n'est pas un secours que je te demandais, tu le sais bien, mais une restitution.

Roustan ricana.

—Une restitution ?

La colère commençait à secouer Daniel.

—Tu ne vas pas nier, s'écria-t-il, que je t'ai confié cinq cent mille francs avant mon départ ?

Le ricanement du banquier s'accrut.

—Cinq cent mille francs ? Ah ! ça, tu deviens fou ?

—Daniel leva en l'air son poing crispé, dans un accès de douleur et de désespoir.

—Ah ! misérable ! misérable !

Il ne pouvait pas prononcer un mot de plus, la voix étranglée, étourdi comme s'il avait reçu un coup de massue sur le crâne. Le regard de Roustan devint glacé.

—Je ne supporterai pas qu'on m'injurie.

Il levait la main pour frapper sur son timbre. Daniel l'arrêta.

—Non, non, un mot encore, fit-il d'une voix supplian-

te. Il est impossible que tu ne te souviennes pas. Je suis venu t'apporter la somme chez toi, dans ton bureau, près de la Bourse. Tu te rappelles bien m'avoir vu ? Songe que cette argent c'est ma vie, c'est celle de ma femme, de mes enfants. C'est tout ce qui me reste. C'est pour recouvrer cet argent que j'ai fait ce voyage, que j'ai enduré mille tortures et mille fatigues. Tu ne peux pas être cruel à ce point. Nous avons joué ensemble autrefois. Tu n'étais pas mauvais. Tu n'as pas pu le devenir. Je ne t'ai rien fait, moi. J'avais gardé de toi un bon souvenir.

Le regard de Roustan semblait s'adoucir. Daniel eut un e leur d'espoir.

—Oui, dit le banquier, je me rappelle tout cela. Je ne demande pas mieux que de te venir en aide, de te tirer d'un mauvais pas. Combien te faut-il tout de suite ?

—Je te l'ai dit, trois cent mille francs.

Roustan secoua la tête.

—Encore ! Mais trois cent mille francs ne se prêtent pas ainsi sans garantie. Veux-tu dix mille francs ?

L'œil de Daniel s'égarait. C'en était trop.

—Je ne demande pas l'aumône, fit-il d'un ton farouche, ce que je veux, c'est mon argent !

—Ah ! ah ! grommela le banquier, voilà que ça recommence.

Et son visage redevint glacé.

—Gredin ! gronda Daniel. Renier un dépôt à un ami, parce que tu suis que j'ai égaré ton reçu.

Roustan haussa les épaules.

—A qui feras-tu croire qu'on perd un reçu de cinq cent mille francs ?

Il voulut sonner de nouveau. Cette fois le gentilhomme lui prit le poignet d'une façon si rude, qu'il poussa un cri de douleur.

—Ne crie pas, n'appelle pas, fit-il, si tu veux que personne n'entende ce que je vais te dire.

—A l'aide, bégaya le banquier.

Et il essaya de se dégager. Mais Daniel était vigoureux. Il le maintint sous lui par le col, presque agenouillé.

—Tu es un coquin, fit-il d'une voix basse, serrée entre les dents par la fureur. Tu as reçu mes lettres, toutes mes lettres. Celle où je t'apprenais comme un niais que j'avais égaré ton reçu. Mais pouvais-je me défier de toi ? Tu m'avais séduit par tes façons ; mais au lieu de venir me voir en ami, tu étais venu en voleur pour me dépouiller.

Roustan, blême, baigné de sueur, tenta de nouveau de s'échapper. Daniel le tenait comme dans un étai. Les yeux du banquier s'effrayaient. L'écume venait à ses lèvres.

—Au secours ! au voleur ! à l'assassin ! voulut-il crier.

Mais Daniel lui ferma la bouche de son poing serré.

—Je ne veux ni te tuer, ni te voler, mais te faire entendre tes vérités. Ton infamie va peut-être causer ma mort et celle des miens. Mais que t'importe, n'est-ce pas ? l'argent te reste. Et tu riras bien, quand je serai sorti d'ici, du bon tour que tu m'as joué, car je n'ai pas de recours contre toi. Garde donc tout et sois heureux si tu le peux, mais j'ai la conviction que cet argent ne te portera pas bonheur !

Il lâcha le banquier et le jeta loin de lui. Le misérable, que la terreur avait rendu sans force, qui chancelait sur ses jambes vidées de sang et de muscles, fit deux ou trois tours, projeté par l'élan, puis il alla s'abattre de son haut, comme une masse, sur l'angle de la cheminée.

Daniel, qui se dirigeait vers la porte, revint sur ses pas, épouvanté. Il aperçut son ancien ami à terre, inanimé. Il poussa une exclamation involontaire, puis il se précipita sur lui. Roustan avait la tête fendue. Il n'avait pas jeté un cri, ni fait un mouvement. Daniel sentit ses cheveux se hérissier sur son crâne.

—Dieu ! bégaya-t-il, est-ce que je l'aurais tué ?

Il essaya de le soulever. Le sang chaud inonda ses mains, sa poitrine. Le banquier ne donnait plus signe de vie. Daniel, terrifié, hors de lui, pensa aussitôt à sa femme et ses enfants, que son crime allait déshonorer. C'en était fait de son nom, de leur avenir, de leur bonheur.

Assassin, lui !

—Je suis perdu, bégaya-t-il.

Il resta quelques secondes comme pétrifié, puis son ciel s'éclaira.

—Ils ne sauront rien. On ne saura rien jamais. Je ne leur ai pas écrit. Ils me croient mort. Comme j'ai eu raison d'attendre.

Et, sous le coup de cette idée, il se précipita hors du cabinet. Nous avons vu ce qui s'était passé ensuite, comment le malheureux avait été pris, emprisonné, emmené au milieu d'une foule nombreuse qui menaçait de le mettre en pièces, croyant dans son ignorance de foule, faire un acte de justice.

## VIII

La nouvelle du *crime du boulevard Sébastopol*, comme on l'appelait, dans les journaux, l'assassinat de M. Roustan, avait plongé Paris dans la stupeur et presque dans l'effroi. Ce meurtre, commis à quatre heures de l'après-midi, dans une maison pleine de monde, sur une des voies les plus fréquentées de la capitale, dénotait chez son auteur une audace inouïe. Pour tout le monde, le mobile du crime était le vol. Tous les jours, le juge d'instruction faisait appeler l'inconnu, et tous les jours, ce dernier lui faisait les mêmes réponses.

—Vous ne sauriez rien !

—Pourquoi ?

—Parce que je ne veux rien dire.

—Parce que vous êtes un repris de justice et que vous avez peur que votre passé n'aggrave votre position.

—Je ne suis pas un repris de justice.

—Pourquoi avez-vous assassiné M. Roustan ?

—Si je vous disais le mobile qui m'a fait agir, je serais obligé de vous dire qui je suis. . . .

—Parce que vous l'avez tué pour le voler et que vous ne voulez pas l'avouer !

—Je ne suis pas un voleur.

—Vous paraissez être un homme intelligent. Vous avez reçu une certaine éducation, vous devriez comprendre que vous aggravez singulièrement votre situation.

—Qu'on fasse de moi ce que l'on voudra !

Le magistrat découragé faisait emmener le criminel. Toutes les séances se passaient de la même façon.

Nous n'essayerons pas de peindre la physionomie du palais de justice, le jour où vint enfin le procès à sensation.

L'apparition de l'inconnu produisit une bonne impression. Un silence profond s'était fait instinctivement dans cette foule houleuse et pressée, entre les murs de la cour, comme des vagues entre des rochers. Et quand la voix du président, grave, un peu émue, s'éleva, ce silence devint si grand qu'il semblait éteindre tous les bruits, tous les murmures du dehors.

—Levez-vous, dit-il à l'accusé.

Celui-ci se dressa docilement sur son banc. Il était d'une taille moyenne, bien prise. On trouva que son visage avait de la distinction. Il baissait toujours les yeux, comme si le rayonnement des regards de la foule l'avait ébloui.

—Êtes-vous décidé aujourd'hui à nous dire votre nom ?

• L'inconnu eut un tressaillement fébrile.

—Non, monsieur, répondit-il fermement.

—Réfléchissez bien aux conséquences de votre obstination ?

—C'est tout réfléchi !

—Asseyez-vous, on va vous lire l'acte d'accusation.

Il se laissa retomber sur le banc, entre les regards des municipaux qui l'entouraient. La lecture de l'acte commença. C'était un récit sec, exact du crime. Des détails cruels, mis en relief, firent passer des frissons dans l'assistance, modifiant pour un moment les dispositions du public. Après la narration de l'assassinat, suivant le compte rendu des efforts faits par le parquet pour retrouver l'identité du coupable, efforts restés stériles. Le président fit lever de nouveau l'accusé.

Le 7 juin dernier, commença-t-il, un homme est entré dans la maison de banque du boulevard Sébastopol. Il a demandé M. Roustan. Le garçon auquel il s'adressait l'a envoyé au premier étage, où se trouvait le bureau du banquier. Là, il s'est adressé à un autre huissier qui l'a introduit, au bout d'un instant, près de M. Roustan. Cet homme, c'était vous ?

—Oui, monsieur.

—Vous connaissiez M. Roustan ?

—Je le connaissais.

—En effet ; après vous avoir dit *vous*, d'abord, M. Roustan vous a ensuite *tutoyé*, quand vous lui eûtes dit : " Tu ne me reconnais pas ? "

—C'est exact.

—Vous étiez l'ami de M. Roustan ?

—Je l'étais.

—Depuis combien de temps le connaissiez-vous ?

—Je ne puis pas le dire.

—Comment l'aviez-vous connu ?

—Je ne le dirai pas.

—Étiez-vous brouillé avec lui ?

—Non, pas à ce moment.

—Vous veniez lui demander une explication, peut-être ?

—Peut-être.

—Vous avez eu une altercation ?

—Peut-être.

—Il vous devait de l'argent ?

—Je ne puis pas répondre.

—Cependant, c'est important à savoir pour votre défense.

—Je ne tiens pas à me défendre. Ce que je veux, c'est en finir au plus vite, pour éteindre le bruit qui se fait autour de moi, et pour disparaître.

—Vous avez un très grand intérêt à ne pas être reconnu ?

—Très grand.

—Vous êtes d'une bonne famille ?

—Je ne puis pas répondre.

—Comment avez-vous commis le crime ?

L'accusé garda le silence.

—De quel instrument vous êtes-vous servi ?

—Je n'avais aucun instrument.

—On a cru reconnaître à la tête une plaie faite avec un couteau.



—Je n'avais pas de couteau.

—En effet, aucune arme n'a été retrouvée. Vous avez essayé d'abord d'étrangler la victime ? La trace des doigts était visible sur le cou.

—Oui, je l'avais pris à la gorge.

—Pourquoi ?

—Nous avons eu une discussion.

—A propos de quoi ?

—Permettez-moi de ne pas répondre.

—M. Roustan était-il votre parent ?

—Non.

—A-t-il reconnu votre femme, comme on l'a raconté, et serait-ce pour venger votre honneur ?

—Tout cela est faux, ma femme est une honnête et digne femme.

—Sait-elle que vous êtes ici, accusé d'un crime capital ?

—Elle ne sait pas ce que je suis devenu.

—Il y a longtemps que vous l'avez quittée ?

—Très longtemps.

—Vous persistez à soutenir que c'est dans un mouvement de colère que vous avez tué M. Roustan ?

—Oui.

—Pourriez-vous le prouver ?

—Non, car il me faudrait entrer dans des détails que je ne puis pas révéler.

—C'est que vous seriez incapable de nous fournir des preuves ?

—Peut-être.

—On peut croire que vous aviez l'intention de voler.

—On croira ce que l'on voudra.

—Ce qui vous importe, c'est de ne pas être connu.

—Oui.

—Mais si ce que vous dites est vrai, vous pourriez peut-être être acquitté ou du moins bénéficier du *minimum* de la peine.

Daniel parut réfléchir un instant. Mais son regard était devenu défiant. Était-ce un piège qu'on lui tendait. Il secoua la tête.

—Non, non, je ne veux pas en courir les chances.

—Alors, vous ne voulez rien dire ?

—Rien.

—Je dois vous prévenir, poursuivit le président, que nous avons de nouvelles indications et que vous serez confronté tout à l'heure avec des gens qui ont cru reconnaître votre photographie.

—Ces gens se trompent.

—C'est ce que nous verrons.

Malgré son apparence calme, Daniel avait réprimé un tressaillement involontaire. Si c'était vrai ? S'il allait être reconnu ? Il raidit les muscles de sa face pour rester impassible et attendit.

—Faites avancer le témoin, commanda le président.

M. de Serves jeta machinalement les yeux vers le public. Il eut comme un éblouissement. Du milieu de la foule, du milieu de tous ces visages inconnus qui se pressaient autour de lui, venait de se détacher une tête qu'il lui semblait connaître, une tête de paysan solonais, un pays, un voisin, un homme qui l'avait vu tout petit. Une angoisse terrible l'étreignait. La sueur perlait à son front. Il lui semblait que le sol se dérobaît sous lui. Il était perdu !

—Asseyez-vous, dit le président.

Le témoin était maintenant devant la barre, intimidé, le regard clignotant. Son œil se fixa sur Daniel, et celui-ci sentit ce regard le brûler.

—Approchez, dit le président à l'homme. Comment vous appelez-vous ?

—Michel-Claude-Jean-Baptiste.

—Que faites-vous ?

—Je suis cultivateur.

—Où habitez-vous ?

—Près de Salbris, en Sologne.

—Vous prétendez avoir reconnu la photographie de l'accusé ?

—Oui, monsieur le président.

—Et l'accusé, le reconnaissez-vous ?

Le magistrat s'adressa à Daniel.

—Levez-vous !

M. de Serves se leva, livide, les veines vides de sang. Le paysan l'examina longuement.

—Je le reconnais moins que l'image, déclara-t-il.

—Enfin, le reconnaissez-vous ? fit le président avec un léger mouvement d'impatience.

—Je ne suis plus bien sûr !

—Vous avez voulu, comme les autres, dit sévèrement le magistrat, vous payer un voyage aux frais de la justice.

Le témoin protesta.

—Si je n'ose plus parler maintenant, c'est que j'ai peur de me tromper, je suis comme indécis.

—La photographie que vous avez sous les yeux représentait, selon vous, un gentilhomme du nom de Daniel de Serves.

—Oui, monsieur le président.

La lividité de l'accusé s'était accentuée encore, mais il demeura maître de lui.

—Ce que dit cet homme est faux, déclara-t-il. Je n'ai jamais été en Sologne.

Le président s'adressa au chef de la sûreté.

—A-t-on fait prendre des renseignements sur ce Daniel de Serves ?

—Oui, monsieur le président. Il a, en effet, comme dit le témoin, habité la Sologne. Il était marié et il avait deux enfants. Il est parti avec sa famille pour le Mexique, mais il a péri dernièrement dans un naufrage, à bord de l'*Espérance*, qui s'est perdue corps et biens. Nous avons reçu une lettre de sa veuve qui nous fournit ces détails.

Daniel de Serves respira. Même sa femme, même ses enfants, le croyaient mort. Un éclair de satisfaction étrange brillait dans son regard. Il était sauvé. On ne saurait jamais, jamais ! Les siens étaient mis hors de l'infamie et de la honte. Que lui importait le reste maintenant. Il serait condamné, il le savait. Il supporterait donc tout en silence, stoïquement.

—D'ailleurs, poursuivit le chef de la sûreté, ce Daniel de Serves était un honnête homme, fort estimé dans la contrée, incapable de commettre un crime. Il n'a laissé que de bons souvenirs, et il appartenait à une famille dont le nom n'avait jamais reçu une éclaboussure.

Notre héros leva les yeux au ciel. Il se félicita de sa fermeté. Comme il avait bien fait ! Il aurait donc été le premier qui eût jeté de la boue sur ce nom jusqu'alors honoré ?

Cet incident avait produit dans le public une profonde émotion, redoublé, si c'est possible, l'attention générale. Il y eut quelques minutes de silence. Le témoin resta hébété, faisant tourner plus rapidement sa coiffure entre ses larges mains.

—C'est tout ce que vous savez, demanda durement le président.



—Tout, monsieur le président. Des fois, on croit savoir. . . .

—Allez vous asseoir, ordonna le magistrat.

L'homme se retira. Cette déposition avait ranimé Daniel, lui avait rendu tout son courage.

—Que monsieur le président, dit-il, cesse de me torturer. On ne saura rien. J'ai des raisons supérieures pour laisser ignorer mon nom. Tout ce que je puis dire, c'est que je ne suis ni un malhonnête homme, ni un malfaiteur. Tout cela m'est extrêmement douloureux, les débats sont pénibles, et je souffre assez !

L'émotion gagna le malheureux, et il retomba sur son banc en éclatant en sanglots. Dans l'assistance, l'attendrissement était à son comble. Les femmes pleuraient, les hommes se mouchaient. La salle avait l'aspect d'une salle d'Ambigu au moment d'un cinquième acte très émouvant. Des rumeurs sympathiques s'élevaient et les huissiers avaient de la peine à rétablir le silence.

—C'est bien, dit le président, on vous jugera comme inconnu, puisque vous ne voulez rien dire. Vous êtes Français, au moins ?

L'accusé se leva.

—Je suis Français.

—Asseyez-vous.

Il se rassit. L'interrogatoire était terminé. L'audition des témoins commença. Il y en avait peu, et ils n'apprirent au public rien de nouveau.

Le réquisitoire fut court. L'avocat général demandait une condamnation, mais il ne s'opposait pas à l'admission des circonstances atténuantes. Il y avait dans la façon dont le meurtre avait été perpétré plusieurs circonstances mystérieuses qui pouvaient être expliquées en faveur de l'accusé. La plaidoirie de l'avocat, plaidoirie chaleureuse, convaincue, fit une profonde sensation.

Le jeune défenseur représentait son client comme un homme très malheureux, ayant commis un meurtre involontaire dont il voulait seul être puni, aimant mieux tout supporter que ne faire retomber sur les siens la honte qui s'attacherait à son crime. Ce crime, il ne pouvait le raconter, en dire les mobiles, car il serait obligé de révéler qui il est ; mais ces mobiles, si on les connaissait, c'est avec un verdict d'acquiescement que le jury reviendrait dans cette salle. Malheureusement, les preuves matérielles manquaient à son client. Il ne pourrait se justifier que si on le croyait sur parole, et on ne croit jamais un accusé sur parole !

—Mais moi, poursuivit l'avocat, j'ai reconnu la vérité à son accent. C'est un honnête homme que vous avez devant vous, un honnête homme, victime d'une fatalité plus forte que lui, un homme dont le cœur souffre, un martyr de l'honneur, car c'est pour sauver son honneur, l'honneur de son nom, qu'il n'a pas craint de risquer sa liberté, car c'est sa liberté qu'il met en jeu, en refusant de se défendre. S'il était acquitté, il se ferait connaître, mais il ne se dévoilera que s'il est reconnu innocent. Il l'a fermement juré.

L'avocat termina en adjurant les jurés de renvoyer son client indemne, de ne pas briser sa vie, il fallait lui savoir gré du grand cas qu'il faisait de l'honneur de son nom et du respect de sa famille. Ces paroles avaient augmenté encore l'intérêt du public et c'est au milieu d'une émotion indicible que le jury se retira pour délibérer.

## IX

On avait emmené Daniel hors de la salle pendant que

le jury discutait son cas. Dans cette intervalle, livré à lui-même, il s'abandonna à la plus vive douleur et aux plus amères réflexions. Au bout d'un quart d'heure, son avocat parut.

—J'ai le plus ferme espoir, dit-il, que si vous voulez parler, vous n'obtiendrez rien ou presque rien.

—Serai-je acquitté ?

—Je n'ose pas vous l'affirmer, mais je puis vous certifier le *minimum* de la peine.

—Le *minimum* est encore trop pour moi.

—Votre obstination à garder le silence, au contraire, exaspère tout le monde, et vous pourriez être condamné sérieusement. On croit que vous vous entourez de mystère pour cacher des antécédents, pour détourner la pensée du mobile qui vous avait fait agir et qui ne serait autre que le vol. En dévoilant, au contraire, qui vous êtes, si votre nom, comme j'en ai la conviction, d'après ce que vous m'avez dit, est un nom honorable, on ajoutera plus de confiance dans ce que vous direz. Réfléchissez, il en est encore temps.

—C'est tout réfléchi.

—Vous ne voulez pas parler ?

—Je ne parlerai pas.

Le défenseur fit un mouvement de dépit.

La belle confiance qu'il semblait avoir dans son client disparut. Il avait des doutes, maintenant, comme les autres.

—Faites comme vous voudrez, dit-il, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait tout ce qui m'était possible pour vous sauver.

—Oui, dit Daniel, et je vous en suis profondément reconnaissant. Peut-être plus tard, à vous, mais à vous seul, vous dirai-je tout, et vous me comprendrez.

L'avocat, ralouci par cet accent sincère, lui tendit la main.

—Dans ce cas, adieu et bon courage !

Il disparut. Daniel resta seul encore quelques minutes. Puis la porte s'ouvrit de nouveau. On fit un signe du dehors et les gendarmes se levèrent aussitôt, lui touchant l'épaule.

—Allons !

Il les imita. C'est le moment. Il allait rentrer dans la salle, revoir le public, entendre sa sentence. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il marchait comme dans un rêve, le cerveau vide, avec des battements creux dans la tête.

On traversait un couloir étroit, obscur. Au fur et à mesure que l'on avançait, on entendait le bruit du public, comme un frondement de vagues sur les galets, se rapprocher, grandir. Un des gendarmes ouvrit une porte. Une grande plaque blonde de lumière se montra. La salle était éclairée. Sous la lucarne, il y avait comme un pavage de têtes humaines, tellement le public était pressé.

Au bruit que fit la porte, toutes ces têtes se dressèrent vers l'accusé, et la lumière de tous ces regards ardents de curiosité fit pâlir pour lui l'éclairage de la salle. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, ébloui. Le jury n'était pas rentré. Le banc de la cour était vide. Éclairée comme elle l'était, la salle paraissait grandiose, surhumaine, avec ses ombres allongées, ses angles obscurs et sinistres.

Daniel eut un moment d'hallucination. Les lampes plaquaient sur les murs, au plafond, des rougeurs qui se mouvaient et dansaient, semblables à des taches de sang vivantes. Il jeta un regard rapide sur ses mains, sur sa chemise, comme s'il avait craint que le sang de Roustan

n'y reparût, puis il vit se dresser à ses côtés, comme autant de spectres, tous les gredins aux figures fauves qui s'étaient assis avant lui sur le terrible banc de chêne. Le brouhaha confus sortant du public et qui l'étourdissait ajoutait encore à l'illusion, car le bourdonnement continu qui entra dans ses oreilles lui emplissait le crâne et lui empêchait de voir et d'entendre nettement. Une minute s'écoula, puis l'huissier frappa vivement sur son pupitre.

—La cour, messieurs!

Tout le monde se leva, instantanément. Les coiffures tombèrent, les visages devinrent graves. Les juges semblaient eux-mêmes émus et solennels. Le rouge de leurs robes, s'avivant à la lumière, avait l'air de sang qui ruisselle. Les jurés entrèrent ensuite, revêtus de redingotes sombres. Les conversations s'arrêtèrent. Le président cria pourtant : silence, messieurs ! emporté par une sorte d'habitude, puis il fit un signe et le chef du jury se leva.

Le calme devint si grand qu'un frisson courut par toute la salle. On se tourna vers Daniel. Celui-ci avait toujours la tête basse et on voyait des larmes ruisseler sur ses joues. Il tressaillit imperceptiblement quand il entendit le chef des jurés dire, après avoir prononcé la formule habituelle, répondant à la question consacrée : l'accusé est-il coupable ?

—Oui, à l'unanimité.

Mais, à l'unanimité aussi, les jurés accordaient des circonstances atténuantes. Le président ouvrit son code, bredouilla précipitamment quelques articles, puis appliqua la peine, qui était vingt ans de travaux forcés.

Une explosion de murmure s'éleva. Le tumulte devint si violent que le président fut obligé de se couvrir et de faire évacuer la salle. On entraîna précipitamment le condamné. Celui-ci semblait sous le coup d'un grand soulagement. Son esprit se détendait, c'était fini. On ne saurait rien : il était hors de la foule, hors de la curiosité, du bruit. On allait le laisser en paix subir sa peine, inconnu, oublié, sans plus s'inquiéter de lui !

Le baigneur n'aurait jamais son nom. Il n'aurait que lui, la masse de chair et d'os anonyme qu'il était maintenant. Le vrai Daniel de Serves avait pour les siens, pour tous, péri dans les flots, à travers les tumultes assourdissants de la tempête. Il reposait mollement au fond de la mer sur un lit d'algues, en compagnie de tous les braves ensevelis avec lui, loin des bruits de la terre, pleuré, regretté, laissant dans le cœur des siens un souvenir attendri et doux. Il avait triomphé ! Il était fier de lui !

## X

Avant le départ de Daniel pour la France, Anne de Serves n'avait jamais quitté son mari. Loin de le refuser d'entreprendre ce voyage, elle l'y avait, au contraire, poussé, car elle le voyait souffrir, rongé d'inquiétudes et sentant que leur situation s'aggravait de jour en jour. Ce n'est que lorsque M. de Serves fut loin qu'elle mesura toute l'étendue de l'abnégation dont elle avait fait preuve ; quand elle se vit seule, presque sans ressources, entourée d'ouvriers et de domestiques dans lesquels elle ne pouvait avoir qu'une médiocre confiance, le cœur serré par la peur de voir son mari échouer, revenir sans argent, désespéré. Que feraient-ils alors ? Ils ne pourraient même plus retourner en France, et d'ailleurs, n'était-ce pas la misère qui les attendait en France comme au Mexique ? On devine quelles trames poi-

gnaient l'âme de la pauvre femme. Néanmoins, elle résolut de faire contenance. Elle prit fermement en main la direction des travaux et les fit poursuivre comme si Daniel avait été toujours là. Elle avait reçu de lui une lettre annonçant qu'il s'embarquait sur le paquebot *L'Espérance* et faisait route pour la France.

Huit jours passèrent sans nouvelles. Comme ils parurent longs et tristes ! Cependant le printemps emplissait le pays de verdure et de fleurs. Un temps radieux éclairait, le soir, la campagne lumineuse. Huit autres jours s'écoulèrent. L'anxiété commença à entrer dans le cœur de l'épouse. Raoul et Alice, voyant leur mère triste, n'osaient plus jouer et restaient le soir silencieux autour d'elle.

Dès le matin, Mme de Serves parcourait fiévreusement les journaux. On redoutait toutes les catastrophes, maintenant. Pourquoi était-il parti ? Pourquoi l'avait-elle laissée aller ? S'il allait périr loin d'eux ! Elle ne se faisait pas à l'idée de ne plus le revoir, et pourtant son esprit n'était plus plein que de pensées sinistres. Elle n'était entourée que de présages de malheur.

Un matin, on ne lui monta pas les journaux à l'heure habituelle. Elle sonna. La femme du jardinier, la Mexicaine qui avait rivé à son pays, par ses beaux yeux, comme avec des clous de diamants, le zouave dont nous avons parlé, se présenta, les yeux rouges essuyés à la hâte avec le coin de son tablier.

—Les journaux ne sont pas arrivés ? demanda Anne.

—Non, madame, ils n'arriveront pas, répondit la servante d'un air embarrassé.

—Pourquoi donc ?

—Je ne sais pas, c'est mon mari qui me l'a dit.

—Il n'y a pas de lettres ?

—Pas de lettres, non plus, non, madame.

La femme avait déjà tourné les talons et s'éloignait. Anne la rappela.

—Maria !

—Madame.

—J'ai pourtant entendu sonner ce matin, j'ai vu le courrier venir.

—C'était pour nous.

—Je l'ai vu remettre à votre mari deux journaux.

Maria devint écarlate. Elle se précipita à genoux.

—Madame, madame, ne m'obligez pas à vous dire !

Elle éclata en sanglots. Mme de Serves, effrayée, sauta à bas de son lit.

—Qu'y a-t-il donc ? Parlez, Maria, il est arrivé malheur à M. de Serves ?

—Mon mari qui m'avait si bien défendu... bégaya la domestique au milieu de ses larmes.

Anne lui secoua rudement le bras, pendant qu'elle jetait sur elle, à la hâte, les vêtements qu'elle trouvait sous sa main.

—Parlez ! Parlez donc !

—*L'Espérance* a fait naufrage.

Mme de Serves, chancela, frappée au cœur.

—Malheureuse, et c'est cela que vous vouliez me cacher !

Puis, avant que la femme fût revenue de sa stupeur. Anne avait descendu l'escalier quatre à quatre. Elle entra comme une trombe chez le concierge, s'empara des journaux restés sur la table, fit sauter les bandes et lut avec des éblouissements plein les yeux, des bourdonnements sinistres dans les oreilles, tous les détails du terrible naufrage. *L'Espérance* avait sombré en pleine mer, sans tempête, rencontré par un autre paquebot, qui

l'avait presque coupée en deux. Elle avait disparu avec une rapidité de météore. On n'avait rien pu sauver. Les passagers, pour la plupart endormis dans leurs cabines, s'étaient réveillés tout à coup au fond de la mer, sans avoir pu se rendre compte même de la façon dont ils y avaient été précipités. Quelle mort !

En un clin d'œil la maison retentit de cris et de sanglots. Anne de Serves parcourait les pièces, égarée, échevelée, comme folle, ses vêtements flottant en désordre autour d'elle. Maria et son mari la suivaient et criaient et en pleurant aussi. Raoul et Alice, encore couchés se levèrent précipitamment. Ils se jetèrent dans les bras de leur mère, qui les serra contre elle avec des transports frénétiques, couvrant leur visage de ses larmes. Ils pleuraient aussi de voir pleurer leur mère, sans savoir.

—Mes enfants, mes pauvres enfants, balbutiait la malheureuse sans pouvoir dire autre chose.

—Mais, maman, interrogea Raoul, que se passe-t-il ? Dis-nous ?

—Vous n'avez plus de père !

Les deux enfants poussèrent un même cri de douleur.

—Notre père est mort !

—D'une façon terrible, dans un accident.

Elle narra avec des mots entrecoupés, ce qu'elle avait vu. Les enfants, interdits, terrifiés, restaient sans voix. Était-ce possible ! Il y a quelques semaines, il était là, près d'eux, il riait avec eux. Et maintenant ! Leur imagination se le représentait sous les flots. Ils étouffaient de l'angoisse qu'il avait dû avoir. Tout le poids de ses souffrances pesait sur eux.

Dans la maison, un silence de mort s'était fait maintenant. Anne de Serves s'était laissé choir sur un fauteuil. Elle restait farouche, perdue dans ses pensées, sans mouvement, sans parole. Elle se rappelait les jours passés, les jours heureux. Elle voyait maintenant les heures sinistres s'abattre sur elle, accourir comme les nuages noirs qui s'amoncellent avant une tempête. Qu'allait-elle devenir, elle et ses enfants ?

Le lendemain on eut d'autres nouvelles, mais ces nouvelles ne fit qu'accroître la funeste certitude où l'on était de la mort de Daniel de Serves. Aucun passager n'avait pu s'échapper. Deux ou trois matelots seulement avaient survécu et avaient pu être recueillis par l'autre bâtiment. On n'avait pas pu établir même la liste exacte des passagers. Le nom de Daniel de Serves ne se trouvait pas dans celle qui avait été publiée, mais on disait qu'il y avait une dizaine de morts dont on ne connaissait pas l'identité. Si le gentilhomme solonais n'était pas parmi ces malheureux, il aurait écrit, donné de ses nouvelles, mais on n'avait rien reçu. On ne devait rien recevoir, nos lecteurs savent pourquoi, et Mme de Serves, Raoul et Alice allaient continuer à pleurer longtemps, toujours peut-être, le mari et le père qu'ils croyaient mort.

## XI

Quatre heures du matin sonnaient à l'horloge du fort Saint Jean, à Marseille, lorsque le pont-levis s'abaissa, et cinq voitures, débouchèrent sous la voûte du fort, traversèrent lentement le pont, puis, tournant à gauche, se dirigèrent au grand trot vers le port. À droite et à gauche, cheminaient, dans un cliquetis d'acier et de ferraille, trois brigades de gendarmerie. Quand le funèbre cortège entra en ville, les faubourgs s'éveillaient. Aux fenêtres, s'ouvrant rapidement, des têtes ensommeillées apparaissaient. Les curieux jetaient un regard dans la rue, attendaient que les voitures fussent passées, puis

fermaient vivement, non sans avoir jeté à leurs voisins ce mot dans lequel il y avait du mépris, de la pitié et une certaine terreur mystérieuse.

—Des forçats !

C'étaient, en effet, des forçats que contenaient les funèbres paniers à salade, des forçats que l'on allait embarquer pour la Nouvelle-Calédonie. Daniel en faisait partie. Après une demi-heure de repos sur le quai, l'embarquement eut lieu ; on leva l'ancre et le paquebot se dirigea vers la haute mer.

Le temps était superbe. Les vagues toutes monues miroitaient, dorées par le soleil, l'espace s'élargissait et on voyait Marseille, ses maisons, son port, puis sa forêt de mâts diminuer peu à peu, se fondre dans l'immensité. Malheureusement, les forçats ne pouvaient pas jouir de l'aspect de ce féérique panorama. Enfermés dans des cages grillées, comme des bêtes fauves, ils n'avaient sous les yeux que les parois sombres du bâtiment, huileuses, couvertes d'une couche de charbon de terre, et dans cette sorte de nuit, les regards flambants de leurs camarades vautés devant eux qui trouaient l'ombre, pareils à des yeux de loup.

Daniel s'était réfugié dans un coin, à l'écart, sans parler à personne. Du reste, ses compagnons, qui connaissaient tous son histoire, avaient pour lui une sorte de déférence. Il n'était pas des leurs. Ils le voyaient à sa tenue, à sa physionomie, à son langage, et ils s'éloignaient de lui comme d'un être supérieur à eux, dont ils avaient presque peur. Daniel ne cherchait pas d'ailleurs à combattre cette sorte d'effroi qu'il inspirait, car il voulait rester seul avec ses pensées et il était satisfait qu'on ne lui adressât pas la parole.

Le voyage se poursuivait sans incident. Sur le navire, les condamnés sont divisés en escouades. C'était lui qui devait veiller au maintien du bon ordre dans sa division, qui allait chercher les vivres pour ses hommes. Il s'était fait remarquer au bout de quelques jours par son intelligence et sa douceur. Un matin, le commandant l'ayant rencontré dans une de ses tournées, le fixa de ses yeux perçants.

—C'est vous, dit-il, qui vous nommez l'inconnu ?

—C'est moi, oui, mon commandant.

—Vous aviez des raisons pour ne pas vous faire connaître.

—Des raisons graves, oui, mon commandant.

—J'ai suivi attentivement le compte rendu de votre procès. Ce n'est pas pour le voler que vous avez tué cet homme ?

—Je ne suis pas un voleur.

—Je m'en suis bien aperçu à vos réponses et si j'avais été membre du jury, foi de commandant, je ne vous aurais pas condamné ! Il y avait dans votre affaire quelque chose qui m'avait chiffonné, je ne sais pas quoi, mais enfin, quelque chose.

—Je vous remercie, mon commandant, de l'intérêt que vous me portez.

—Il n'y a pas de quoi. Vous lui en vouliez à cet homme ?

—Permettez-moi, mon commandant, de ne pas m'expliquer.

—Oui, vous voulez garder votre secret, je comprends ça ; vous ne me connaissez pas...

—Oh ! mon commandant, ce n'est pas par défiance.

L'officier resta un instant sans parler. Il examinait Daniel. Tout à coup, il fit un mouvement brusque, comme s'il venait de prendre une résolution subite.

—Tenez, dit-il, venez dans ma cabine, nous causerons. J'ai l'habitude de me connaître en hommes et je serais bien surpris si vous ne valiez pas mieux que votre costume ne le laisse supposer.

Il marcha devant, Daniel le suivit, très intrigué. Quand ils furent arrivés dans la cabine du commandant, celui-ci présenta un siège au forçat.

—Asseyez-vous, dit-il, et comptez moi votre affaire. Je ne suis pas un juge d'instruction, moi, et je vous donne ma parole d'honneur que votre secret mourra avec moi. A première vue, malgré votre situation, j'ai conçu pour vous la plus vive sympathie. Je veux voir si je me suis trompé ou si j'ai vu juste, si vous êtes réellement digne d'intérêt.

—Sauf mon nom, fit Daniel, je vais tout vous apprendre, vous me jugerez après.

—Je vous écoute.

D'une voix chaleureuse, entraînant, coupée souvent par des sanglots, Daniel raconta sa triste histoire sans en omettre un détail. Le commandant avait peine à cacher son émotion.

—Pardieu, s'écria-t-il, je savais bien, moi, que ces clampins n'avaient vu dans votre affaire que du feu.

—Il ne faut pas leur en vouloir, mon commandant. Ils ne savaient pas.

—Ils auraient dû le deviner, que diable ! On voit bien à la mine des gens ! mais soyez tranquille, je garderai votre secret, ce qui ne m'empêchera pas de vous faire à mon bord la vie la plus douce qu'il me sera possible, et, une fois là-bas, je me charge de vous recommander au gouverneur.

—Oh ! mon commandant, comment vous remercier ? bégaya Daniel.

—Il n'y a pas de remerciements à m'adresser, je fais mon devoir, répliqua brusquement l'officier supérieur. A votre place, j'aurais fait comme vous, je vous approuve complètement, mais c'est beau, ce dévouement, et je l'admire. c'est grand, ça me remue ! Pour vous, au moins, l'honneur est encore quelque chose. Les vôtres vivront honorés, estimés, c'est superbe !

Le brave homme avait presque la larme à l'œil. Daniel, interdit, sans voix, ne savait que bégayer quelques remerciements inintelligibles. Le commandant lui tendit la main.

—Donnez-moi la main, j'aurai du plaisir à la serrer, et comptez sur moi !

M. de Serves se précipita sur la main du commandant l'embrassa et l'arrosa de larmes.

—C'est la première joie que j'éprouve bégaya-t-il, depuis...

Il ne put en dire plus long et il se retira tout affolé... A partir de ce moment, le commandant donna des ordres pour qu'on laissât Daniel libre.

## XI

Il y avait plus d'un mois que le navire emportant Daniel et ses compagnons avait quitté Marseille, quand un matin, le matelot placé en faction au sommet du grand mât jeta ce cri qui fit aussitôt monter tout le monde sur le pont :

—Terre ! terre !...

On était arrivé. Daniel, assis à l'arrière du bâtiment, avait été pris d'une grande mélancolie. Son cœur battait fort. Tout était fini ! C'est sur cette terre qui allait se montrer que se terminerait son existence. Il ne reverrait plus ni la France, ni les siens...

Le vapeur venait à peine de jeter l'ancre qu'on vit un canot se détacher du bord et arriver à force de rames. Dans ce canot était le gouverneur de l'île. Le commandant, qui s'était précipité à sa rencontre, l'invita à déjeuner à bord. Pendant le repas on s'entretint de Daniel. L'officier supérieur raconta au personnage officiel, qui connaissait du reste par les journaux les détails du procès, une partie de ce que lui avait dit le forçat et le recommanda chaudement. Le gouverneur voulut voir ce condamné extraordinaire. Au dessert, on envoya chercher de Serves.

—Le commandant, dit le gouverneur, me donne sur vous les meilleurs renseignements.

—Le commandant est trop bienveillant, murmura Daniel intimidé.

—Non, non, fit l'officier, j'ai raconté à M. le gouverneur tout ce que je pouvais lui dire sans vous compromettre et il m'a promis d'adoucir votre peine autant qu'il lui sera possible.

Le forçat, rougissant, allait répondre. Le gouverneur lui demanda brusquement :

—Que savez-vous faire ?

—Mais, bégaya Daniel, embarrassé.

—Quel métier faisiez-vous avant votre malheur ?

—Je ne faisais aucun métier.

—Vous ne travailliez pas ?

—Je cultivais.

—Vous savez jardiner, alors ?

—Un peu.

—Je vous emploierai à mon jardin, provisoirement.

—M. le gouverneur est trop bon, balbutia Daniel en s'inclinant.

Le représentant du gouvernement le fixait avec attention.

—Vous avez reçu de l'instruction ? demanda-t-il ensuite.

—Oui, monsieur le gouverneur.

—Vous savez écrire, compter, mettre l'orthographe ?

—Oui, monsieur le gouverneur.

—Vous êtes bachelier, peut-être ?

—Je suis bachelier.

Les deux personnages firent un même mouvement de surprise.

—A quelle Faculté avez vous été reçu ? demanda le gouverneur.

—Permettez-moi de ne pas répondre.

—Ah ! c'est juste, murmura le fonctionnaire un peu vexé, j'oubliais ce fameux secret.

Il ajouta d'un ton plus bienveillant, quoique un peu brusque encore :

—Néanmoins, comptez sur moi. Vous travaillerez à mon jardin en attendant. Dans quelque temps, j'ai mon secrétaire qui doit me quitter, vous le remplacerez. Vous jouirez dans cette position d'une liberté relative, et dans tous les cas, vous vivrez à l'écart des autres bandits dont le commandant vient enrichir ma collection.

Daniel, confus, remercia profondément le commandant et le gouverneur et se retira à reculons.

—C'est vrai, fit le gouverneur, quand il fut disparu, que ce gaillard-là n'est pas ordinaire.

—Pour moi, c'est un très honnête homme qui a eu un moment d'absence, dit l'officier.

—Il y en a, parmi ces gredins qui sont si habiles !

—Oh ! celui-ci est sincère, j'en répondrais.

Le gouverneur secoua la tête.

—Vous n'avez pas pu lui tirer son secret.

—Impossible ! Du reste, je n'ai pas insisté.

—Je tâcherai d'être plus heureux, murmura le gouverneur, et, si j'arrive à le connaître, j'espère bien qu'on m'en sera reconnaissant.

Le déjeuner était terminé. Le gouverneur se leva, jeta sa serviette sur la table, puis prit un cigare dans l'étui que le commandant lui tendait.

—Et à quand le débarquement ? demanda l'officier.

—Quand vous voudrez, tout est prêt pour recevoir votre cargaison. . . Elle est nombreuse ?

—Une quarantaine de têtes.

—Le dessus de votre panier. . .

—Il y en a qui ont l'air plus sauvage que vos Canaques.

—Je crois bien, mes Canaques en ont peur.

—Des assassins ?

—Il y en a cinq ou six, paraît-il, y compris celui que nous venons de voir. Pendant la traversée, ils ont été assez sages.

—Oh ! sur le navire, ils sont toujours sages. C'est quand ils touchent la terre. Nous en avons maté d'autres. Il faut espérer que nous materons encore ceux-ci.

Les deux personnages, tout en causant étaient montés sur le pont. Le mouvement commençait à y devenir extraordinaire. Chacun se préparait à quitter le navire. La vue de la terre semblait avoir mis du vif-argent dans les veines des officiers, et des matelots. Un enseigne s'approcha du commandant, la casquette à la main.

—Mon commandant a-t-il des ordres à donner pour le débarquement ?

—Vous savez ce qu'il faut faire ?

—Oui, mon commandant.

—Débarrassez-vous d'abord de vos forçats. Tout est préparé pour les recevoir.

L'officier jeta quelques ordres d'une voix brève. Le remue ménage s'accrut sur le bâtiment puis les canots quittèrent le navire, chargés de condamnés. Daniel était au milieu des autres. Sur le rivage, on fit ranger les forçats en colonne. On leur distribua des vivres et on leur donna l'ordre de se mettre en marche. Notre héros allait suivre ses compagnons, quand un gardien accourut.

—Le numéro 517 ! cria-t-il.

Daniel sortit des rangs.

—C'est vous qu'on nomme l'inconnu ?

—C'est bien moi !

—Suivez-moi !

M. de Servas accompagna l'homme pendant que le groupe grisâtre des condamnés s'éloignait vers l'intérieur des terres.

### XIII

Le gouverneur de Nouméa avait tenu la promesse faite à Daniel. Après l'avoir employé à cultiver son jardin, il lui avait donné la place de son secrétaire quand ce dernier avait regagné la France. L'infortuné gentilhomme menait donc une existence relativement libre et qui aurait été presque heureuse, si le souvenir de ceux qu'il avait laissés au Mexique n'avait empli toutes ses pensées, chassé de lui toute joie et tout repos.

Hélas ! plusieurs années s'écoulèrent sans amener aucun changement à sa situation, sans lui apporter aucunes nouvelles de ceux qu'il aimait. Dans ces quelques années, le pauvre homme avait vieilli de vingt ans. Il avait bien raison de penser que sa femme, ses enfants

eux-mêmes ne le reconnaîtraient pas. Il était tout blanc maintenant. Ses joues étaient plates et décharnées, sa peau jaunie et ridée. Ses yeux étaient creux, perdus sous les sourcils, rongés par un feu intérieur. Oh ! il pouvait apparaître inopinément devant les siens. Pas un cri de reconnaissance ne s'élèverait. L'œil même de l'épouse devait se méconnaître ! C'est sur cette certitude de n'être pas reconnu, que Daniel avait basé le plan qu'il méditait depuis longtemps, dans ses heures de solitude et ses nuits d'insomnie. Il songeait à s'évader, à gagner le Mexique, à retrouver ses siens, à vivre près d'eux, n'importe comment, en mendiant s'il le fallait, à suivre d'un œil de mari et de père tous les incidents de leur vie, à écarter d'eux toutes les embûches, tous les dangers, à être leur protecteur ignoré, mystérieux, payé par la seule vue de leurs moments heureux de tous ses chagrins et de toutes ses peines.

Mais, pour réaliser ce programme, il fallait reconquérir sa liberté, quitter cette île maudite, où le poids des chaînes se faisait sentir, sinon matériellement, du moins moralement. L'occasion ne se présentait pas. Daniel avait beau l'attendre, la guetter de ses vœux, l'épier, elle semblait le fuir ironiquement. Le ciel lui-même paraissait être contre lui. Cependant d'autres avant lui s'étaient évadés, d'autres qui le méritaient moins que lui.

Depuis qu'il était à Nouméa, Daniel de Servas avait fait connaissance avec un commerçant de la rue Solférino, vers lequel le gouverneur l'avait envoyé plusieurs fois. Ce négociant, nommé Dartige, avait pour frère un armateur du Havre qui expédiait tous les six mois, en Nouvelle-Calédonie, un chargement de marchandises destinées aux colons et à la population canaque.

Un soir, Daniel était allé, selon sa coutume, rêver loin de Nouméa, dans un endroit désert et sombre qu'il affectionnait particulièrement, quand un cri perçant lui fit dresser vivement la tête. C'était un cri de douleur et de terreur tout à la fois. On eût dit la voix d'une jeune fille. Notre ami, très étonné, se leva et courut du côté d'où l'appel était parti. La nuit n'était pas encore tout à fait venue, mais l'ombre tombait déjà, enveloppant de ténèbres les massifs d'arbres et les anfractuosités des rochers. Notre héros ne voyait rien et n'entendait plus aucun bruit. Il s'était arrêté pour écouter. Quelques secondes se passèrent, quelques secondes pleines d'angoisse.

Le gentilhomme solonais allait revenir en arrière, quand un bruit de pas rapides et sourds, comme des pas de pieds nus sur le sable, attira son attention. Il se jeta vivement de côté derrière un rocher, pour voir ce qui se passait. Un spectacle tragique frappa ses yeux. Presque devant lui, assez près pour qu'il sentit leur souffle, deux nègres, deux colosses qui se détachaient dans le crépuscule comme des statues d'Hercule en bronze, passèrent rapidement, portant par les pieds et par la tête une jeune fille qui semblait évanouie.

Daniel avait fait un mouvement pour s'élaner sur les ravisseurs, mais il réfléchit que la partie ne serait pas égale, qu'il se ferait tuer sans profit pour la victime qu'il voulait délivrer. Il laissa passer les sauvages et se mit à les suivre le plus doucement qu'il put pour ne pas attirer leur attention. Où allaient-ils et quel était leur but ? Notre héros tremblait qu'ils n'allassent se perdre dans la brousse où ils n'aurait pas pu les suivre ; mais, à sa grande satisfaction, il les vit continuer leur route le long du rivage. Pour faire moins de bruit, Daniel avait

retiré ses chaussures. Il marchait nu-pieds comme les Canaques.

La nuit était maintenant tout à fait venue. Mais la lune qui se levait éclairait le paysage, mettant des reflets d'argent sur la mer. Les deux nègres marchaient d'un pas rapide. Daniel avait peine à ne pas les perdre de vue. Leur fardeau semblait ne pas leur peser plus qu'une plume. M. de Serves se perdit en conjectures. Quelle pouvait être cette jeune fille ? Comment les sauvages s'en étaient-ils emparés ? Où la conduisaient-ils ? Dans tous les cas, la malheureuse était en danger, sinon de mort, du moins de déshonneur, et Daniel voulait la sauver.

À ce moment, il eut un instant de terreur et d'anxiété. Le groupe venait de disparaître tout à coup comme s'il avait été englouti sous terre. Daniel continua à avancer avec précaution, mais il ne tarda pas à se rendre compte de la façon dont les deux Canaques et la jeune fille qu'ils emportaient s'étaient éclipsés devant ses regards.

La langue de terre sur laquelle il se trouvait se terminait brusquement, presque à pic, un peu plus loin, s'avancant au-dessus de la mer, dont les flots venaient se briser au bas, quand la marée était haute. C'était une sorte de falaise abrupte, composée de rochers noirs, calcinés, crevassés, informes, d'où s'échappaient çà et là des touffes d'arbustes rabougris. Au-dessous, une plaine de sable unie, en ce moment à découvert et dont les rayons de la lune faisaient scintiller les paillettes de quartz.

Notre héros, qui s'était penché sur le bord de l'abîme, ne voyait et n'entendait plus rien. Il était évident que les sauvages avaient gagné une retraite connue d'eux seuls. Au bas de la falaise, des grottes semblaient s'ouvrir, donnant de plein-pied sur la nappe de sable. Les rochers irréguliers, frappés par la lumière, mettaient sur le sol jaune des ombres fantastiques qui auraient troublé un homme moins courageux que Daniel, mais celui-ci n'avait qu'une peur, c'était de ne plus retrouver les Canaques et la jeune fille qu'ils avaient enlevée, et d'arriver trop tard.

Le gentilhomme cherchait un moyen d'atteindre le rivage, car il était persuadé que là seulement il reverrait les ravisseurs et leur victime. Le groupe avait dû se dissimuler dans une des cachettes dont on devinait l'ouverture béante. Mais la descente n'était pas facile, d'autant plus qu'il fallait se glisser sans bruit, et que la moindre pierre en tombant pouvait attirer l'attention des sauvages. M. de Serves restait fort perplexe. Chaque minute qui s'écoulait diminuait d'autant l'efficacité de son intervention. Il ne savait plus trop ce qu'il allait faire, s'il n'allait pas se résigner à s'éloigner, quand un bruit étrange attira son attention. On eût dit le bruit d'une querelle. Des mots rauques, gutturaux, des vociférations et des menaces, dans une langue inconnue. C'étaient les Canaques qui se disputaient. Ils voulaient tous les deux sans doute la proie dont ils venaient de s'emparer.

Daniel avait fait un mouvement de joie. Cela retardait d'autant l'accomplissement du forfait que les misérables méditaient. Il s'aperçut bientôt qu'il ne s'était pas trompé. Les deux Canaques étaient sortis vivement du pied des rochers et apparurent sur la bande de sable pâle, en pleine lumière, éclairés par la lune en ce moment sans nuages. Ils se disputaient, ils se menaçaient, et Daniel vit luire entre leurs mains noires deux larges couteaux dont l'acier clair étincela. Puis ils se jetèrent l'un sur l'autre en poussant des cris effrayants. Un combat terri-

ble commença. Les deux colosses, haletants, corps à corps, faisaient voler autour d'eux un nuage de cailloux et de poussière. On entendait les efforts de leurs muscles. Daniel les regarda d'abord, interdit, épouvanté, puis il comprit qu'il devait profiter de ce moment pour sauver la jeune fille. Il franchit le bord de l'abîme et se laissa glisser au hasard, sans savoir où il tomberait, au risque de se briser en bas sur les roches ou de se déchirer en descendant, aux branches d'arbres et aux angles des pierres. Mais sa vie était-elle si précieuse maintenant pour qu'il hésitât à la risquer pour sauver quelqu'un ?

## XIV

Daniel de Serves arriva au pied de la falaise sans encombre et sans avoir été entendu par les sauvages. Il vit l'entrée de la grotte et s'y glissa. La jeune fille était étendue à terre, toujours évanouie, pâle comme la mort. Notre héros fit un mouvement de surprise. Il lui avait semblé reconnaître ce visage. Il allait s'assurer qu'il ne se trompait pas quand un cri terrible fendit l'air et le cloua au sol d'épouvante. Un des Canaques venait de tomber éborgné.

Daniel se jeta vivement dans l'ombre, se doutant bien que le vainqueur allait revenir à la jeune fille. Une idée lui était venue. La grotte avait deux ouvertures. Pendant que le sauvage rentrait d'un côté, Daniel se glissait dehors par l'autre. Puis il gagna vivement l'endroit où le combat avait eu lieu. Le Canaque était tombé dans un ruisseau de sang. Il était mort déjà. Dans sa main crispée, il tenait un large poignard, semblable à celui dont il avait été frappé. Notre héros s'en empara et revint vite vers la caverne.

—A nous deux, maintenant ! murmura-t-il.

Quand il pénétra de nouveau dans le souterrain, il vit la jeune fille debout, se défendant avec acharnement croyant échapper aux étreintes du Canaque. Celui-ci l'œil fauve, l'écume à la bouche, la main toute sanglante la poursuivait. Il venait de l'atteindre, et de sa rude main noire il allait la courber, sous lui, sur le sol, quand il poussa un rugissement rauque. Ses doigts se détendirent et il tomba en arrière. C'était Daniel qui venait de lui enfoncer son arme entre les épaules.

La jeune fille interdite regardait autour d'elle sans comprendre, pendant que le sauvage se tordait sur le sable, rendant le sang par la bouche à grands flots terrifiés, emplissant la cabane de hurlements sauvages tentant vainement de se relever et menaçant encore. M. de Serves se montra.

—Venez, mademoiselle, dit-il

Un même cri s'échappa de ses lèvres et de celles de la jeune fille.

—Mademoiselle Berthe, murmura Daniel.

—Vous, monsieur !

M. de Serves venait de reconnaître dans la jeune fille qu'il avait sauvée, la fille de ce négociant de Nouméa dont nous avons parlé, M. Dartige, avec lequel il était en rapport. Mlle Dartige avait vu souvent notre héros chez son père. Ils ne s'étaient pas encore parlé, mais chaque fois qu'elle avait rencontré le forçat, celui-ci l'avait saluée avec un air respectueux et douloureux tout à la fois qui l'avait frappée, et il n'était plus pour elle un inconnu ou même un indifférent, car souvent on avait parlé à la maison de Daniel et de son apparence honnête. On ne voulait pas croire qu'il fût aussi criminel que sa condamnation pouvait le faire supposer. On



pensait, et on ne se trompait pas, qu'il avait été conduit au crime par une sorte de fatalité plus forte que lui. Aussi avait-on pour lui une sorte de sympathie occulte, sympathie que justifiaient d'ailleurs les prévenances que le gouverneur semblait avoir pour Daniel. Pour Berthe, ce dernier n'était pas un forçat. C'était plutôt un homme malheureux. Elle prit sans crainte et sans répugnance la main qu'il lui tendait.

—C'est vous, monsieur, murmura-t-elle, qui m'avez sauvé l'honneur et la vie.

—Fuyons ! s'écria Daniel qui voulait se dérober aux effusions de sa reconnaissance. Nous ne sommes pas en sûreté ici. D'autres Canaques pourraient se montrer.

—Oui, oui, fuyons ! dit Berthe. Comme mon pauvre père doit être inquiet ! Comme il vous remerciera !

—Ne parlons pas de remerciements, fit vivement notre ami, je n'ai fait que mon devoir.

—Sans vous j'étais perdue, car je n'aurais pas survécu à mon déshonneur.

—Comme je bénis la Providence, murmura notre héros, de m'avoir conduit là !

—Mais comment avez-vous fait ?

—Vous voyez, j'ai poignardé votre ravisseur.

—Mais l'autre ?

—Son camarade lui-même nous en avait débarrassés.

Ils étaient sortis de la grotte et étaient parvenus sur la bande de sable. Une masse noir apparaissait à quelques pas.

—Le voilà, dit Daniel.

La jeune fille se retira avec un petit cri de frayeur.

—Ils se sont disputés, battus, sans doute, pour savoir qui vous posséderait.

—Mais vous, demanda Berthe, vous les avez donc suivis ?

—En les voyant emporter une jeune fille dans leurs bras, je me suis mis à leur poursuite dans l'espoir de leur faire lâcher prise. Mais m'apercevant que je n'étais pas assez fort pour lutter seul contre eux deux, j'ai attendu le moment favorable, et, grâce à Dieu, ce moment est arrivé.

—Je n'aurais pas assez de toute ma vie pour vous en témoigner ma reconnaissance.

—Ne parlons pas de reconnaissance. Vous ne me devez rien. Mais vous, mademoiselle, comment se fait-il ?

—Que je sois tombée entre leurs mains !

—Oui.

—J'étais allée me promener autour de Nouméa avec ma gouvernante, et le ciel était si beau, le temps si favorable que nous sommes allées un peu loin. Oh ! c'est bien ma faute. La pauvre vieille voulait toujours retourner en arrière. Elle avait peur de malheurs que je croyais imaginaires et dont je riais. Et, pour la taquiner, je marchais plus vite encore. Elle avait peine à me suivre.

Pouvais-je supposer que les sauvages s'avanceraient si près de la ville, comme elle me le disait ? Nous nous étions cependant arrêtées, épuisées toutes les deux, Mme Braud, c'est le nom de ma gouvernante, était furieuse, et moi, je riais de ses fureurs. La nuit allait venir. Quo dirait mon père ? Mme Braud trépignait.

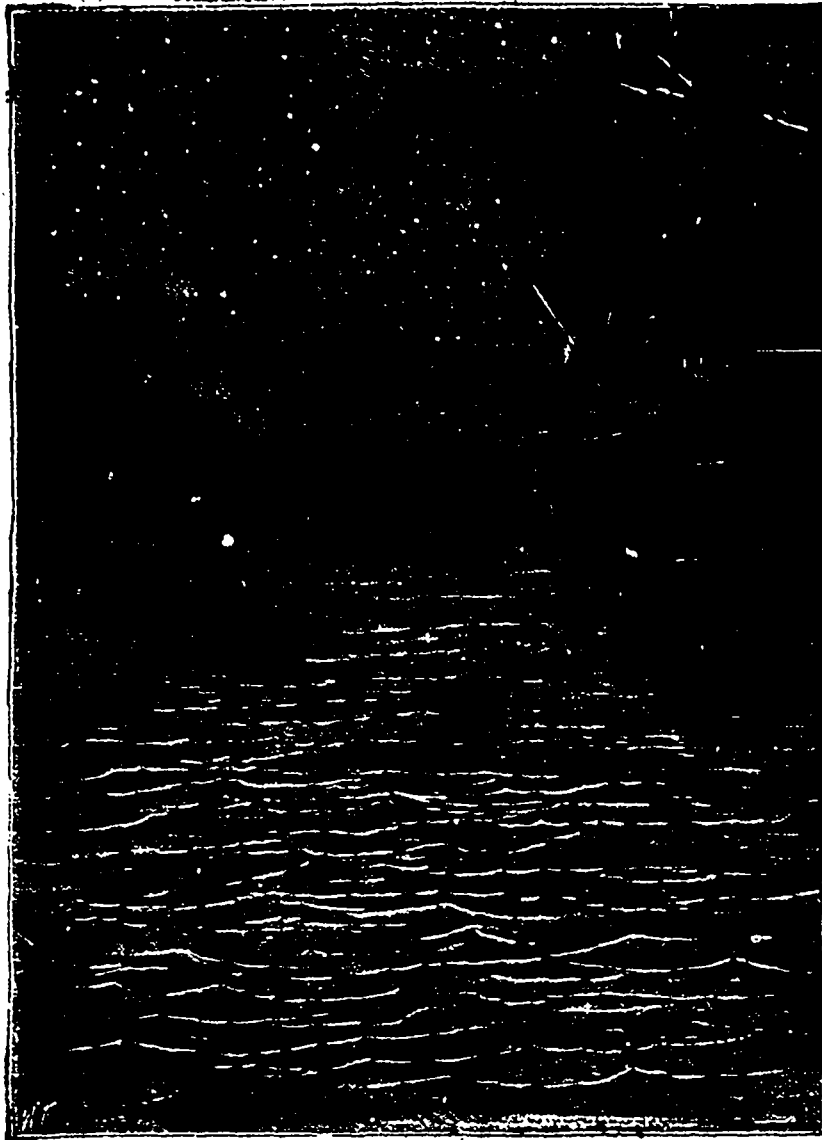
—Je vous assure, mademoiselle, que ce n'est pas raisonnable. M. Dartige vous grondera. Allons, partons.

Je me jetais à ses genoux d'un air ironique, la suppliant.

—Encore cinq minutes, un quart d'heure, ma bonne madame Braud. La mer est si belle !

Et je me levais et je courais, jusqu'au bord de l'eau, trempant mes pieds dans l'écume que la vague laissait. Cependant, je jugeais aussi que l'heure du retour était arrivée, et j'allais accéder aux prières de ma gouvernante quand tout à coup je vis celle-ci pâlir, es-

sayer de crier, toute pâmée, et tomber à la renverse, comme une masse. Je n'avais rien vu ni entendu d'extraordinaire. Je croyais qu'elle venait d'être prise d'un mal soudain, et je me précipitai pour lui porter secours, quand je poussai un cri aussi et restai toute livide, clouée à ma place par la terreur. Je venais de voir s'approchant à pas de loup, sans bruit, avec des précautions cauteleuses de fauves voulant surprendre une proie, deux Canaques énormes, qui me parurent gigantesques et formidables comme des géants. Je voulais crier ; mais la voix s'étrangla dans ma gorge.



Le canot allait vivement, grossissant à vue d'œil.



J'essayais de fuir, mes jambes se dérobaient sous moi et j'étais tombée à genoux, anéantie.

Ce qui se passa ensuite est resté dans mon esprit à l'état de rêve ou de cauchemar. Je me rappelle encore avoir vu ces hommes près de moi, puis je me sentis saisir, enlever, porter, mais j'étais incapable de faire un mouvement, de pousser un cri. Il m'est resté pourtant la sensation d'une marche rapide. L'air me fouettait le visage, et je me souviens que cet air me faisait du bien ; mais je n'avais pas conscience d'autre chose. Il y avait aussi l'idée de mon père qui me torturerait, mais tout cela était confus en moi et ne dura qu'un moment. Peu après je perdis tout à fait connaissance et ne revins à moi que lorsque je me sentis immobile sur le sable. Mon premier mouvement fut de regarder autour de moi, puis d'appeler Mme Braud, mais j'étais seule dans un endroit inconnu. Je ne savais ce que j'allais faire. J'avais peur ; mais ma première idée avait été de me précipiter, de fuir, quand un cri effrayant me fit retomber à ma place transie de terreur. Je me rappelai tout, et je crus que c'était Mme Braud que l'on égorgeait.

—C'était le Canaque que son compagnon venait de frapper.

—Au même instant, poursuivit Berthe, j'aperçus à l'entrée de la caverne une grande ombre noire. C'était un de mes ravisseurs. Avant que j'eusse pu même faire un mouvement, il se jeta sur moi. Son œil flamboyait. Sa poitrine avait des sifflements rauques. Il me semblait qu'il avait du sang sur lui et qu'une écume rouge sortait de sa bouche. Je me rejetai en arrière, affolée, croyant ma dernière heure venue. Vous savez ce qui s'est passé ensuite. Au moment où je me croyais perdue, vous m'êtes apparu comme un ange sauveur.

Et la jeune fille tourna vers Daniel un regard mouillé de reconnaissance. Tout en causant, Mlle Dartige et son sauveur avaient marché. Le gentilhomme soutenait le mieux qu'il pouvait la jeune fille, que toutes ces émotions avaient brisée. Il devait être fort tard. Le calme était profond autour d'eux ; on n'entendait que le murmure assourdi de la mer. La lune brillait dans un ciel sans nuages et les étoiles scintillaient dans l'azur. Il y avait dans l'air des caresses de brise.

—Nous étions donc bien loin de Nouméa ? demanda Berthe.

—Très loin, répondit Daniel, car j'ai couru près de deux heures à la suite des Canaques ; mais nous n'avons plus rien à craindre maintenant, et nous pouvons nous reposer.

Et effet, les lumières de la ville et du port apparaissaient à quelques milles.

## XV

Cependant l'effarement était grand à Nouméa. La nouvelle de la disparition de Mlle Dartige s'y était répandue avec la rapidité de la foudre. On avait vu revenir, la nuit tombée déjà depuis longtemps, Mme Braud, éperdue, blanche d'épouvante, criant et sanglotant. On l'interrogeait. Elle ne pouvait pas répondre. Elle ne savait rien. On ne pouvait tirer d'elle que des renseignements incompréhensibles. Elle avait vu des sauvages. Elle s'était évanouie, et quand elle s'était éveillée, elle s'était trouvée toute seule. Mlle Berthe avait disparu. Elle l'avait cherchée, appelée. Elle n'avait reçu aucune réponse. La nuit venait. Elle avait peur. Elle s'était enfuie au hasard. Elle ne savait même pas où c'était.

Elle n'était jamais allée si loin. M. Dartige, tout en larmes, la tête perdue, s'était rendu aussitôt chez le gouverneur. On avait mis la police sur pied, envoyé des soldats dans toutes les directions.

Mais, dans le palais même, le désarroi était à son comble. A l'heure réglementaire, Daniel de Servès n'était pas rentré. L'évasion d'un forçat est toujours un fait grave pour celui qui en a la surveillance ; aussi le fonctionnaire, qui avait bien des négligences, bien des faiblesses à se reprocher à l'égard de notre héros, était-il lui-même tout désorienté. Il s'en voulait de son bon cœur. Il était puni de s'être relâché de sa sévérité envers un homme indigne. La fuite de Daniel pouvait amener sa destitution. Il lui était pénible surtout de croire à l'ingratitude de celui qu'il avait tant obligé. Aussi d'abord n'avait-il pas voulu admettre que M. de Servès se fût échappé. Il était arrivé malheur au gentilhomme. Peut-être avait-il été, comme Mlle Dartige, enlevé ou massacré par les Canaques. Cependant, la nuit s'avavançait et on n'avait aucune nouvelle des deux disparus. Déjà des cancons commençaient à circuler.

Dans tous les cas il y avait dans ces deux disparitions une coïncidence pour le moins étrange. Pendant cette nuit-là, on ne dormit pas à Nouméa. Toute la ville était sur pied. Dans la campagne des troupes circulaient avec des flambeaux. Des bruits sinistres couraient. Les Canaques étaient aux portes. On les avait vus rôder en troupes innombrables jusque sous les murs de la ville. Tout le monde tremblait. On parlait de villas ravagées, d'habitants massacrés. Le gouverneur avait fait chauffer un vapeur pour faire des rondes autour de l'île. L'infanterie de marine avait pris les armes, à tout hasard.

Le jour commençait déjà à poindre, quand un grand bruit se fit dans la ville. Le gouverneur, qui n'avait pas fermé l'œil, se précipita sur son balcon. Il ne tarda pas à voir une troupe de gens barrer presque la rue de Sol fério. En même temps une estafette accourait à bride abattue le prévenir. Daniel était rentré. Il avait été retrouvé avec Mlle Dartige, qu'il avait arrachée aux mains des sauvages.

Le fonctionnaire se précipita hors de palais. La nouvelle était vraie. Une foule émue entourait la maison du négociant. Tout le monde s'écarta pour laisser passer le gouverneur. Celui-ci trouva Dartige en larmes, ne pouvant se lasser d'embrasser sa fille. Daniel de Servès était près d'eux, semblant ravi du bonheur qu'il avait rendu au pauvre père.

—Ah ! tu en fais de belles, toi, lui dit-il d'un ton où il y avait plus de bienveillance que de rudesse.

Le forçat se retourna et demeura tout confus en apercevant son maître.

—Monsieur le gouverneur, balbutia-t-il...

—On te croyait évadé. Et il y a un côté à ta recherche.

—Je n'aurais pas voulu causer cette peine à mon bienfaiteur, murmura le pauvre homme.

Ici, Berthe s'arrachant des bras de son père, intervenait.

—C'est à lui, monsieur le gouverneur, dit-elle, que j'ai dû de pouvoir encore embrasser mon père.

—Que vous est-il donc arrivé ? Racontez-moi ça.

Daniel fit le récit des faits que l'on connaît. M. Dartige ne se lassait pas de le remercier et de le féliciter.

—Oui, tu as fait là, dit le gouverneur, preuve d'une grande habileté et d'un grand courage.

—O ! si je pouvais, s'écria le négociant, le récompenser.

ser par ce qu'il y a de plus précieux ici-bas, par la liberté ! Si mes prières pouvaient être entendues !

—N'allez pas vous aviser de le faire évader ! s'écria en riant le gouverneur.

—Oh ! non, se récria Dartige ; mais si mon témoignage pouvait lui être utile. On n'est pas un bien grand criminel quand on a du cœur.

—Nous verrons cela, répondit le fonctionnaire, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre bourru. On lui tiendra certainement compte de cette belle action, et je me charge de l'écrire moi-même au garde des sceaux.

—Oh ! monsieur, *bégaya* Daniel, incapable de prononcer une parole de plus.

Il s'était prosterné et embrassait les mains du personnage officiel. Cependant une autre troupe de marins revenait. Elle avait poussé jusqu'à la pointe où le combat des Canaques avait eu lieu. Leur récit vint confirmer celui de Daniel et de Berthe.

On s'extasiait sur leur haute taille, sur la vigueur qu'ils devaient avoir. Dartige ne savait comment témoigner sa reconnaissance au sauveur de sa fille.

—Demandez-moi ce que vous voudrez, dit-il à Daniel, tout ce que je possède est à vous !

Notre héros secoua la tête.

—Je n'ai besoin de rien et je n'ai fait que mon devoir. Vous ne pourriez me rendre la seule chose qui me tienne encore au cœur et que j'ai perdue pour toujours.

—Quoi donc ?

—L'honneur.

Il s'éloigna sur ce mot, et le négociant le revit à peine et ne put jamais rien lui faire accepter. Cependant Dartige n'oubliait pas ce qu'il devait à Daniel. Il n'oubliait pas que c'était grâce à lui qu'il avait encore sa fille près de lui. Un jour, il l'appela comme il passait et le fit entrer chez lui.

—Il est impossible, lui dit-il, que vous soyez coupable, que vous ayez mérité votre condamnation. Je me suis informé de vous. J'ai fait prendre des renseignements en France par mon frère. Il m'a envoyé tous les détails de votre procès, qui a fait là-bas beaucoup de bruit. On n'a jamais su qui vous étiez et on ne le sait pas encore.

—On ne le saura jamais, dit Daniel.

—Je ne vous le demande pas ; vous avez vos raisons de garder votre secret ; mais vous ne devez pas être seul au monde. Vous avez des parents, des enfants peut-être que vous voudriez revoir ?

Notre héros avait tressailli.

—C'est sans doute pour ne pas les déshonorer que vous avez caché votre nom, votre origine. Voulez-vous retourner près d'eux ?

Daniel fit un mouvement brusque et regarda le négociant. Celui-ci ne haïssa pas les yeux. Il n'y avait chez lui aucune arrière-pensée.

—Le salut de ma fille vaut bien que je risque quelque chose pour vous. Voulez-vous fuir ?

Le gentilhomme pâlit horriblement.

—Fuir ?

—Oui, je puis vous en fournir les moyens. Le bâtiment de mon frère arrive à la fin du mois. Si vous le voulez, il vous prendra à bord au moment de partir et vous déposera à Sydney.

—Et que ferai-je ensuite ?

—Vous pourrez rejoindre les vôtres.

Une grande joie brilla dans l'œil de Daniel, mais elle s'éteignit aussitôt. Il hocha tristement la tête.

—Je vous remercie beaucoup ; mais ce que vous me proposez là est impossible.

—Pourquoi donc ?

—Tout me contraint à rester ici et à faire mon temps de baigne.

—Songez que vous avez encore plus de huit ans à faire, et qu'en huit ans...

—Oui, je le sais, les miens peuvent mourir, je puis mourir moi-même sans les avoir revus. J'aurais voulu seulement les apercevoir de loin, sans qu'ils sussent ce que je suis devenu, car je mourrais de honte, s'ils l'apprenaient jamais.

Des larmes jaillirent de ses yeux.

—Mais je n'aurais pas le courage de me tenir loin d'eux si je me voyais libre, il vaut mieux que je reste ici, oublié.

Dartige n'insista pas ; mais il n'abandonna pas son projet.

## XVI

Cependant cette idée de fuite que Dartige avait déposée comme un germe dans l'esprit de Daniel ne tarda pas à s'y développer et à y faire de profonds ravages. Fuir ? Il y a longtemps que M. de Servas avait abandonné cette idée qui l'avait hanté dans les premiers jours de son arrivée ; car il avait vite reconnu l'impossibilité d'une évasion et il n'y avait plus songé. Maintenant le désir de partir, d'être libre, le reprenait avec plus de violence. La proposition inattendue du négociant de la rue de Solférino lui avait, pour ainsi dire, ouvert une porte sur l'espérance. Et maintenant il ne pouvait plus s'occuper d'autre chose. Il y rêvait la nuit. Le jour son regard se portait sur la mer, et il lui semblait que son corps, suivant sa pensée, s'éloignait dans cet espace, dans cette immensité béante. Tous les bâtiments qui levaient l'ancre dans le port et qu'il voyait disparaître ensuite à l'horizon, s'amincissant comme des points noirs, sur les flots verts piquetés d'écume argentée, lui paraissaient en s'en allant emporter un lambeau de son espoir. Et il réfléchissait à ce qu'il ferait s'il était libre. Il lui serait facile de gagner le Mexique. Il n'avait pas besoin de rentrer en France, où il serait trop en danger. Il n'avait en France maintenant aucun amour, aucun intérêt. Il pouvait se cacher dans Puebla, la nuit, puis, le jour, venir rôder autour de l'habitation où il avait laissé tout ce qui lui était cher sur terre. Il saurait, du moins ce que ses pauvres enfants étaient devenus. Peut-être étaient-ils misérables. Il les aiderait, les protégerait comme un génie inconnu. Tout cela dépendait de lui. On le lui offrait. Ce rêve de bonheur, auquel il n'avait auparavant jamais osé songer, devenait réalisable. Un mot et il partait.

Un matin, Daniel était sur le port, quand tout à coup un grand mouvement se fit autour de lui. On signalait une voile à l'horizon. Un vieux matelot s'écria :

—Pas besoin de chercher, c'est *l'Ile-Nou*, j'en mettrais mes avirons au feu.

Notre héros tressaillit. *L'Ile-Nou*, c'était le nom du navire du frère de Dartige, du bâtiment qui devait l'emporter, s'il consentait. Un instant après, il vit le négociant arriver, armé d'une longue-vue. C'était bien *l'Ile-Nou* que l'on apercevait.

M. de Servas s'enfuit précipitamment, comme pour échapper à la tentation. Quelques instants après, le bâtiment faisait son entrée dans le port. Chaque fois qu'il apercevait *l'Ile-Nou*, Daniel sentait son cœur battre avec violence. Dartige l'avait rencontré, lui avait re-

nouvelé son offre. Le vaisseau devait rester un mois à l'ancre. Il avait le temps encore de se décider. Ce mois fut terrible.

Daniel tentait vainement de se soustraire à la vision de liberté qui l'obsédait. Il redoutait de se diriger du côté du port, où la vue de l'*Ile-Nou* renouvelait tous ses désirs et tous ses regrets ; mais il y était attiré comme par une force invincible. Il passait des heures entières sur le quai, regardant l'ombre lumineuse qui tombait sur la mer. Puis, d'un mouvement brusque, il essayait de s'arracher à ces visions, à ces cauchemars ; puis il rentrait à pas rapides dans la ville.

L'*Ile-Nou* n'avait plus que quelques jours à rester à Nouméa. La fin du terrible combat qui se livrait dans l'esprit de notre héros approchait. Daniel se sentait faiblir. Il évitait de passer devant la maison de Dartige. Il fuyait même la vue de la mer. Si le bâtiment avait dû rester plus longtemps en rade, il en serait devenu malade. Néanmoins, la résolution qu'il avait prise était inébranlable, il ne trahirait pas son bienfaiteur, le gouverneur.

Il était dans ces dispositions d'esprit, lorsqu'un soir, comme il rentrait dans la maisonnette qu'il habitait près du palais du gouverneur, il vit devant la demeure officielle une grande foule donnant des signes d'agitation et d'épouvante. Il s'approcha vivement, s'informa.

—Le gouverneur est mort !

Il eut un moment d'angoisse terrible, des larmes vinrent à ses yeux.

—Mort ! le gouverneur ! Quelques heures auparavant, il l'avait vu en bonne santé, il en avait reçu des ordres pour le lendemain.

Malheureusement, il n'y avait pas de doute à avoir. La nouvelle était vraie. On donnait des détails. Le gouverneur avait été pris, après son dîner, d'une syncope. Le valet de chambre s'était précipité pour le recevoir dans ses bras, mais il n'avait pas eu le temps même de le porter sur son lit. Il avait expiré en route. Daniel était sérieusement affligé. Il aimait le gouverneur. Puis cette catastrophe allait sans doute changer son genre de vie. Qui sait s'il plairait au successeur du fonctionnaire ? Il s'était frayé un passage pour pénétrer dans le palais. Il voulait voir son maître une dernière fois. Toutes les pièces étaient pleines de monde. Les domestiques, affolés, les yeux humides, avaient de la peine à empêcher l'envahissement. Le gouverneur était très aimé dans la ville. Il était célibataire, sans parents autour de lui. Daniel, que les soldats de planton et les valets connaissaient, qui avait son bureau dans le palais même, put pénétrer dans la chambre à coucher. Son bienfaiteur était sur son lit, tout habillé dans le costume qu'il lui avait vu dans la journée. Il semblait dormir et Daniel ne pouvait pas croire qu'il fût mort. Cependant, la figure livide, les yeux fermés, ne laissaient pas d'illusion. Il éclata en sanglots et s'agenouilla au pied du lit.

Quand il se releva, il semblait avoir pris une grande résolution. Il considéra un instant le cadavre, lui embrassa les mains, puis il sortit et se dirigea vers la rue de Solférino. Le magasin de Dartige était ouvert encore. Le frère du négociant était là, avec sa fille, puis des voisins. On causait sans doute du triste événement qui mettait la ville en émoi. Daniel, qui était toujours le bienvenu chez le négociant, fut reçu les bras ouverts. On lui offrit un siège, on lui demanda des détails. Il dit ce qu'il savait, il vint du palais, il avait vu le gouverneur mort. On s'étonnait sur la rapidité de cette mort. Le gouverneur n'était pas malade.

—Il y a quelques jours, dit Daniel, il se félicitait de n'avoir jamais été mieux portant que depuis son séjour à Nouméa,

—Et sait-on quel est le mal qui l'a emporté ?

—Le médecin qui l'a examiné parle d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

—Il était gros ? demanda quelqu'un.

—D'une grosseur moyenne.

Le reste de la soirée se passa en considérations philosophiques sur la brièveté de la vie. Quand on se sépara, Daniel prit Dartige à part.

—J'aurais besoin de vous parler, lui dit-il.

Le négociant fit entrer notre héros dans une petite pièce attenante au magasin.

—Il y a du nouveau ? demanda-t-il en souriant.

—Rien ne me retient plus maintenant, dit Daniel. Le gouverneur est mort.

—Vous êtes décidé à partir ?

—Oui.

—Mon frère lèvera l'ancre dans huit jours ; tenez-vous prêt.

—Je serai prêt.

—Je vais le prévenir, et il vous indiquera la marche à suivre.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main et Daniel rentra chez lui tout tressaillant, le cœur partagé entre la douleur, la joie, la crainte et l'espérance. La douleur d'avoir perdu son bienfaiteur, la joie de ne plus être retenu, la crainte d'échouer et l'espoir de revoir les siens. C'était trop d'émotion à la fois. Il tomba épuisé sur son lit, et passa le reste de la nuit à se tourner et à se retourner sans pouvoir fermer l'œil, le cerveau fumant.

## XVII

Huit jours après, à l'endroit même où Daniel de Serves avait délivré des Canaques la fille de Dartige, ce dernier donnait une vigoureuse poignée de main à notre héros.

—Allez, lui dit-il, et que Dieu vous conduise !

—Que ne vous devrai-je pas, répondit Daniel, l'œil brillant de reconnaissance, pour ce que vous faites pour moi.

—C'est peu payer le salut de mon enfant, répondit le négociant.

Puis, ayant regardé du côté de la mer, il ajouta :

—Voici le moment arrivé, il faut bien une heure pour gagner le navire à la mage.

Daniel suivit la direction de son regard et il vit l'*Ile-Nou* qui venait de mouiller à deux ou trois milles du rivage. Le bâtiment était maintenant immobile, attendant.

—Adieu ! dit Dartige et bon courage ! Mon frère doit envoyer au-devant de vous.

Les deux hommes se serrèrent encore la main, puis obéissant l'un et l'autre à un accès d'attendrissement ils s'embrassèrent. Le négociant s'éloigna ensuite vivement, des larmes dans les yeux. Daniel resta seul. Une grande émotion l'empoigna, faisant frémir tout son corps. Le moment solennel était venu. Il allait être libre, pouvoir rejoindre les siens ou périr.

L'entreprise, en effet, malgré la complicité de Dartige et de son frère, n'était pas sans péril. Une grande surveillance est organisée sur les côtes, surtout au moment des départs des navires de passage. Des rondes ont lieu

jour et nuit et un bâtiment reste constamment sous vapeur, prêt à prendre la mer au premier signal. Et ce n'est pas des hommes seulement que Daniel avait à se garer. La baie est pleine de requins qui s'avancent quelquefois jusqu'au bord pour happer quelque charogne. Un requin pouvait l'arrêter dans sa route, mettre fin d'un coup de dent à sa misérable existence, mais lui qui appelait la mort à grands cris autrefois la redoutait maintenant, car la mort était pour lui une séparation sans espoir de tout ce qu'il aimait. Il était environ dix heures du soir. Le ciel était nuageux sans lune.

Daniel se déshabilla, fit un paquet de ses effets, qu'il attacha sur son dos, puis il entra dans l'eau. Il marchait doucement, silencieusement, craignant de remuer la vague, les yeux fixés sur le bâtiment en rade dont les lumières brillaient devant lui comme les étoiles de l'espérance. Bientôt, il eut de l'eau jusqu'au ventre, puis jusqu'aux aisselles. Alors il se laissa aller et se mit à nager.

Notre héros était un nageur vigoureux et habile. Il pouvait aller loin sans se fatiguer. De temps en temps, du reste, pour reprendre haleine, il se tournait sur le dos, se laissant porter par la vague. Le navire à chaque brassée paraissait grandir, devenait plus distinct. Il lui semblait qu'il s'approchait de lui. Il commençait à en saisir les détails, la mâture, le pont, la coque. Les rayons du fanal venaient presque jusqu'à lui, l'enveloppaient de leur lumière.

Sur le vaisseau, l'anxiété était vive. Le frère de Dartige, debout à l'avant, fouillait la mer avec sa longue-vue. A côté de lui, un officier et six marins se tenaient tout prêts à sauter dans le canot, attendant ses ordres. Tout à coup, au milieu d'une éclaircie, l'armateur entrevit sur la mer un point noir gros à peine comme un oiseau. Il ne lui en fallait pas plus. Il se tourna vers son officier.

— Allez, messieurs !

Ceux-ci se laissèrent glisser des flancs du navire dans le canot, puis le canot se détacha doucement, se dirigeant vers la terre, vers notre héros. Celui-ci avait vu ou deviné tout cela ; mais en même temps il avait entendu derrière lui un bruit léger, comme une aile qui aurait rasé l'eau. Il se retourna vivement, puis il sentit tout son sang se glacer dans ses veines. C'était le canot de ronde qui faisait sa tournée. Avec la direction qu'il avait prise, Daniel estimait qu'il devait passer à peine à quelque brasses de lui. Le canot allait vivement, grossissant à vue d'œil.



J'ai assassiné et je sors du bain.

Notre héros distinguait maintenant les deux hommes qui le montaient. Il avait cessé de nager et se tenait immobile sur l'eau. L'autre canot avait aussi aperçu sans doute la barque surveillante, car il avait disparu tout à coup. Il s'était sans doute caché derrière la coque du bâtiment.

Daniel retenait son souffle. Le bateau, léger comme une hirondelle semblait voler sur l'eau. Il était à quelques brasses à peine. Il allait raser notre héros. Et il était impossible qu'on ne l'aperçût pas. De Serves plongea. Il resta sous l'eau le plus longtemps qu'il put, puis il remonta à la surface. Sa résolution était prise. S'il sortait près du canot, s'il était vu, il entra dans les flots, et cette fois pour toujours. Il aimait mieux mourir en effet que d'être repris, ramené à l'île Nou, traité en vrai forçat, sans espoir de délivrance cette

fois.

Quand il reparut au-dessus de l'eau, il poussa un soupir de soulagement. Le peu de temps qu'il était resté sous l'onde avait suffi pour tout changer à la surface. Le canot de ronde était déjà loin, disparaissant derrière une pointe de rocher qui s'avancait à droite dans la mer, et de l'autre côté, du côté de Daniel, le canot détaché du bâtiment, après avoir tourné la coque du navire, arrivait à force de rames vers notre héros.

Daniel se dressa sur l'eau pour se montrer, agitant les

main, mais au même moment un cri rauque de douleur s'échappa de sa poitrine. Il n'eut que le temps de jeter un appel de détresse, puis il disparut comme s'il avait été emporté par une force invincible. L'officier qui conduisait le canot, et qui depuis un moment fouillait la mer du regard devant lui, avait tout vu. Il avait vu reparaître Daniel, il avait entendu son appel, ou son signal, puis entendu son cri et avait été stupéfait de sa disparition. Quel danger nouveau venait de se montrer ? Mais le cri de Daniel était un cri de douleur. Il avait donc été blessé ? Le marin sentit ses cheveux se hérissier sur son crâne.

—Le malheureux ! bégaya-t-il.

Il avait compris. C'était un requin. Avec la rapidité de l'éclair, il jeta dans le canot sa casquette, sa lorgnette tout ce qui le gênait, sortit de sa gaine le poignard qu'il portait à sa ceinture, puis il se précipita dans les flots, laissant ses compagnons tout ahuris, avant que ceux-ci aient pu comprendre l'action périlleuse et folle de leur officier et s'y opposer. Ils approchèrent le canot de l'endroit où les deux hommes avaient disparu, puis ils cessèrent de ramer et attendirent, prêts à porter secours au moindre appel, à se porter où l'on aurait besoin d'eux et frissonnants, mouillés de sueur froide, la sueur de l'angoisse.

### XVIII

Pendant une mortelle minute, on ne vit rien, on n'entendit rien. La mer s'était refermée sur les deux engloutis, et sa surface, redevenue plaine, semblait vouloir garder le secret de ce qui se passait dans ses flancs. Les matelots, penchés sur le bord du canot, muets, sans souffle, s'équarquillaient les yeux pour voir, tendaient les oreilles pour écouter. Aucun d'eux, du reste ne se rendait compte de ce qui s'était passé. A quelques centaines de mètres, le bâtiment immobile aussi, paraissait deviner le drame qui se passait. Un profond silence l'enveloppait et il ne s'échappait de ses flancs que le grondement régulier et sourd de la chaudière, restée sous vapeur.

Tout à coup, au moment où l'on commençait à désespérer, la surface de l'eau bouillonna, s'agita. On distingua un point noir, une masse confuse, puis des bras émergeant. D'un coup de rame, le canot approcha. Un des matelots, se penchant, saisit au hasard ce qui paraissait. Il sentit des cheveux, des vêtements.

—C'est vous, mon lieutenant ? demanda-t-il, la voix étranglée.

—C'est moi, répondit l'officier, qui était remonté à la surface de l'eau.

Puis il ajouta :

—Attention, je le tiens !

Les matelots s'empressèrent de hisser dans la barque Daniel, évanoui. On se pencha pour l'examiner. Il était tout rouge de sang.

—Mais il est blessé ? s'écria un des hommes.

Un autre, qui regardait l'officier, dit à son tour :

—Mais vous aussi, mon lieutenant, vous êtes blessé ?

—Oh ! moi, ce n'est rien, répliqua l'officier, qui agita son bras.

Le sang envahit la main et goutta au bout de ses doigts.

—Mais que s'est-il donc passé ? demanda un matelot.

—Il avait été saisi par un requin.

Une exclamation d'épouvante suivit ces paroles.

Un requin !

—Un petit heureusement, répondit simplement le lieutenant. J'ai pu lui arracher sa proie.

Cependant deux matelots s'étaient remis à ramer, pendant qu'un autre, penché sur Daniel, lui donnait les premiers soins.

—Il n'est pas mort ? demanda le sauveur.

—Non, mon lieutenant.

—C'est tout ce qu'il faut.

Quelques minutes après, on était sur le bâtiment. Tout le monde, le frère de Dartige en tête, s'était précipité. On se racontait, avec des exclamations d'effroi, ce qui s'était passé.

On félicitait le lieutenant de son courage et de son bonheur, mais celui-ci se déroba vite aux compliments et rentra dans sa cabine pour panser son bras, qui saignait toujours. Daniel avait étendu sur le pont, au grand air. Le chirurgien l'avait déshabillé, avait examiné la plaie. Il n'y avait que la chair enlevée, une entaille formidable à la cuisse.

—Ce ne sera rien avait prononcé l'homme d'art. Quinze jours de repos et il n'y paraîtra plus. Mais c'est un beau coup de dent.

Notre héros avait ouvert les yeux. Il semblait regarder autour de lui d'un air égaré, se demandant où il était.

Ne craignez rien, dit le frère de Dartige, pour le raser, vous êtes sauvé !

Un mot sortit des lèvres du blessé.

—L'Ile Nou...

—Vous y êtes. Vous voilà à bord de l'Ile Nou, et nous allons partir.

Le capitaine, en effet, venait de commander les manœuvres nécessaires. Le ronflement de la machine s'accrut. On entendit des grincements de chaîne. Le bâtiment oscilla un instant, puis il se mit en marche. Comment se trouvait-il là ? Il ne se l'expliquait pas. Qui l'avait arraché à la mâchoire du requin ? Il allait s'informer, quand un homme s'approchant du groupe, s'adressa au chirurgien. C'était l'officier dont le bras était enveloppé de bandelettes.

—Eh ! bien, demanda-t-il, comment va-t-il ?

—Aussi bien que possible, il a repris connaissance.

—Et la blessure ?

—La blessure ne sera rien.

—Il ne perdra pas la jambe ?

—Je puis l'assurer.

Il y eut quelques minutes de silence. Daniel avait entendu cela, comme on entend dans les rêves, à l'état de murmure lointain.

—C'est égal, reprit le chirurgien au bout d'un moment, il vous doit une belle chandelle.

Notre héros tressaillit. Il ouvrit les yeux pour voir celui à qui l'on parlait. Il aperçut le lieutenant. C'était un homme jeune encore, portant des favoris blonds, l'aspect froid, l'œil clair. C'était son sauveur. C'était lui qui, au péril de ses jours, l'avait arraché à une mort affreuse ; c'était à cet homme, à cet inconnu, qu'il devait peut-être de revoir les siens.

—Il faut le porter sur son lit, dit le chirurgien.

Daniel se sentit enlever, emporter, puis perdit de nouveau connaissance. Quant il revint à lui, il était couché dans son hamac. Le bâtiment marchait à toute vapeur. Il reconnut près de lui le frère de Dartige, puis l'officier, qui l'avait sauvé. Il se redressa sur son séant.

—C'est vous, monsieur, dit-il au lieutenant, qui m'avez sauvé ? Ce n'est pas un rêve que j'ai fait. Je l'ai en-

tendu dire autour de moi, quand je ne pouvais pas parler encore.

—C'est lui, en effet, répondit l'armateur, et un rude sauvetage. Il en porte encore les marques.

Et il indiqua le bras du marin, enveloppé.

—Vous êtes blessé! s'écria Daniel ému, et blessé à cause de moi?

—Une égratignure insignifiante.

—C'est un requin?

—Oui, il ne voulait pas vous lâcher. J'ai dû lui enfoncer mon poignard dans la gorge, et il m'a donné un coup de dent au passage.

—Je n'oublierai jamais, dit Daniel d'une voix profonde, que vous avez risqué votre vie pour moi, et je regrette de ne pouvoir vous en témoigner toute ma reconnaissance.

L'officier s'était levé, gêné.

—Vous ne me devez rien, monsieur, M. Dartige nous avait dit de vous déposer à Sydney, il fallait qu'on vous y déposât. Nous vous y déposerons, un peu détérioré, c'est vrai, mais c'est indépendant de notre volonté.

Et, faisant demi-tour, il quitta la cabine pour se dérober aux remerciements et aux effusions de notre héros.

### XIX

Deux mois après, un homme, presque tout blanc déjà boitant légèrement, sortait un matin de l'hospice de Sydney. C'était Daniel, Daniel guéri, Daniel libre. Avant de le quitter, le frère de Dartige avait remis à notre héros, de la part du négociant, un portefeuille contenant quelques billets de mille francs, et comme il voulait refuser, il lui avait dit :

—C'est à titre de prêt, vous pouvez bien accepter ce service de la part d'un homme à qui vous avez rendu sa fille unique. D'ailleurs que pouvez-vous faire sans argent? Retomber entre les mains de la justice avant même d'avoir pu gagner l'endroit où vous voulez vous réfugier.

Ce dernier argument avait eu raison des scrupules de M. de Serves. Il avait accepté. Aussitôt qu'il fut hors de l'hospice, il chercha donc un bâtiment se dirigeant vers le Mexique. Il y prit place, et, après un mois et demi de traversée environ, il débarqua à Acapulco. C'était là qu'il s'était embarqué, il y avait près de dix ans, pour ce voyage en France qui lui avait été si funeste. Avec quel serrement de cœur, quelle émotion, il revoit ces lieux. Il foule cette terre qui est presque celle des siens! Il a hâte de partir, et il a peur d'arriver. S'il n'allait plus retrouver les siens...

Il quitte Acapulco, achète un mulet et s'achemine, au pas lent de cette monture, vers l'endroit où il a laissé ceux qui lui sont si chers. Après plusieurs jours de marche, il arrive un soir, au village qui se trouve près de sa propriété. Il le traverse au trot, pris d'une sorte de fièvre maintenant. Il a hâte d'arriver avant les ténèbres. Il veut voir avant de s'endormir.

Un bouquet d'arbres lui masque encore la maison, mais il presse sa monture, et derrière la masse de feuillage, une bâtisse apparaît tout à coup, toute neuve, haute et grande comme un château. Il s'arrête tout tremblant. Il ne reconnaît plus sa maisonnette. Il ne reconnaît plus sa propriété. Sur les terres incultes, de vastes bâtiments en fer à cheval se sont élevés. Les terres semblent avoir été remuées comme par un tremblement de terre. Elles montrent à nu leurs entrailles rougeâtres, couleur

d'ocre. Des cheminées d'usine fument, des bruits de toutes sortes s'élèvent. Il y a ça et là comme un fourmillement d'hommes, d'ouvriers. C'est le mouvement, la vie, la richesse.

Daniel n'en peut croire ses yeux. Il ne peut pas s'imaginer que douze ans ont suffi pour apporter de tels changements, pour peupler ainsi ce coin désert. Son émotion devient plus poignante. Ce n'est pas sa femme, ce ne sont pas enfants qui ont pu, sans ressources, faire exécuter tous ces travaux. Ils ne sont plus là, la propriété a été vendue sans doute, a changé de mains.

Sous le coup d'une terrible angoisse, Daniel saute à bas de sa monture. Un Mexicain se montre sur la route, à quelques pas. Il court à lui.

—A qui donc, demande-t-il, d'une voix étranglée, appartient ce beau domaine?

L'homme le regarde, étonné qu'il lui fasse cette question.

—Au senor Carvalos.

—Au senor Carvalos répète notre héros qui se sent défaillir.

—Oui, répond le Mexicain, surpris de son émotion.

Puis, le voyant chanceler, il s'approche pour le soutenir.

—Mais qu'avez-vous?

—Rien, rien, répond Daniel, qui essaye de rester ferme. C'est la chaleur la fatigue.

—Vous venez de loin?

—D'Acapulco.

—Et vous ne connaissez pas le pays?

—Je n'y suis pas venu depuis dix ans.

—Et ça a changé, n'est-ce pas?

—Oui, bien changé et je ne m'y reconnais plus. Il y a dix ans, cette propriété appartenait à un Français.

—M. de Serves, fit le Mexicain, je l'ai connu.

Daniel était tout tressaillant, il allait savoir! Mais il venait de constater un fait qui lui fit plaisir, il était méconnaissable, son interlocuteur ne l'avait même pas regardé, n'avait pas eu un soupçon.

—Et qu'est-il devenu, demanda-t-il d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent, ce M. de Serves?

—Ah! le pauvre homme n'a pas eu de chance. Il a péri en mer pendant un voyage en France.

Daniel devenait plus tremblant.

—Et ses enfants? ajouta-t-il d'une voix à peine perceptible.

—Oh! ses enfants, répondit le Mexicain, ceux-là peuvent dire qu'ils sont nés sous une riche étoile.

—Comment cela?

—Au moment où ils étaient dans la plus profonde misère, où ils n'avaient plus qu'à faire le saut, voilà que leurs ouvriers tombent sur une mine de diamants.

—Une mine de diamants! s'écria Daniel.

Le Mexicain allongea la main, montrant les monticules de terre rouge qui avaient frappé notre héros.

—La voici. Elle est en pleine exploitation.

—Alors, fit M. de Serves, qui ne pouvait plus contenir les sentiments qui l'agitaient, ils sont riches?

—Vingt fois, trente fois millionnaires, on ne sait pas!

Daniel s'appuya, chancelant, au dos de son mulet.

—Mais vous me disiez, tout à l'heure, poursuivit-il, que tout cela appartenait au senor Carvalos?

—Oui, c'est lui qui a acheté le château, la mine, toute la propriété, pour des sommes considérables.

—Ils n'habitent donc plus ici, les fils de M. de Serves.

—Ils sont rentrés en France.



—Il y a longtemps?

—Près de trois ans.

—Et ici ?

—Ils ne possèdent plus rien, ils ont tout vendu.

—Je ne les reverrai plus, murmura tout bas Daniel, qui défaillait. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé ! Mais ils sont riches, ils sont heureux !

—Un mot encore, bégaya notre héros.

—Parlez, monsieur.

—Vous ne m'avez parlé que des enfants. Et Mme de Servès, qu'est-elle devenue !

—Oh ! la pauvre femme n'a pas eu plus de bonheur que son mari. Deux ans après le naufrage de celui-ci, on la portait en terre.

Daniel, qui avait fait jusque-là de violents efforts pour se contenir, n'y tint plus. Il poussa un cri, écarta les bras et tomba à la renverse au pied de son mulet. Le Mexicain, ahuri, se précipita à son secours.

## XX

Quand Daniel de Servès revint à lui, il était tout à fait nuit. Il était étendu sur le talus de la route et le Mexicain lui frottait les tempes. Il regarda devant lui. Le château, la mine, tout avait disparu, enveloppé par l'ombre naissante. C'était comme une vision aussitôt évanouie. Daniel cherchait dans sa mémoire, se tâtait pour voir s'il ne dormait pas encore, s'il n'avait pas rêvé. En quelques minutes, il avait appris des choses si fabuleuses ! La mort de sa femme, surtout, l'anéantissait. C'était fini. Il ne la verrait plus. Ils étaient séparés pour toujours. Elle était morte de douleur, sans doute, de privations, d'inquiétudes de tous genres. Elle avait dû quitter la terre, désespérée, avec ce crève-cœur immense qui avait dû doubler l'amertume de ses derniers moments, de laisser ses enfants malheureux ! Le Mexicain avait vu Daniel ouvrir les yeux.

—Eh bien ? demanda-t-il.

—Ça va mieux, je vous remercie ! répondit notre héros.

—Vous n'allez pas passer la nuit là. Pouvez-vous vous lever, marcher un peu ?

Daniel essaya de se mettre debout.

—Je vais vous accompagner jusqu'au village où je vais. Puis, si vous avez affaire par ici, vous reviendrez demain, en plein jour. Une bonne nuit dans les draps vous remettra.

En même temps l'inconnu, qui avait été chercher le mulet qui paissait à quelques pas, aida Daniel à se remettre sur sa monture. Notre héros se laissait faire, hébété. Les nouvelles qu'il venait d'apprendre lui avaient coupé bras et jambes.

Tout entier à de sombres réflexions, Daniel oubliait de stimuler son mulet, et celui-ci, accablé par la fatigue de plusieurs journées de marche, dormait en marchant, les pieds butant dans les cailloux. Enfin les premières maisons du village apparurent. L'homme indiqua à notre héros une auberge située à main droite.

—Entrez là, lui dit-il, vous y serez bien !

Daniel remercia son obligeant conducteur et frappa à la porte. Quand on lui eut ouvert il demanda une place pour son mulet et un lit pour lui.

—Vous ne dînez donc pas ? interrogea l'aubergiste.

—Non, merci, je suis souffrant.

Et notre héros, pour éviter les questions, se hâta de gagner sa chambre. Là, sans témoins, il donna un libre

cours à sa douleur. Il s'était jeté sur son lit et sanglotait, pleurant la compagne qu'il ne devait plus revoir. Il lui semblait que son cœur venait de crever, tant ce coup inattendu lui avait semblé douloureux. De temps en temps on l'aurait entendu s'écrier, au milieu de ses larmes :

—Chère femme ! chère femme !

Combien de temps pleura-t-il ainsi ? Il ne s'en rendit pas compte, mais la fatigue finit par l'emporter sur le chagrin et il s'endormit, brisé, anéanti. Le lendemain, quand il se réveilla, il regarda autour de lui d'un air étonné. Il ne se souvenait plus. A travers la fenêtre, tout éclatante de soleil, il aperçut la campagne, dans laquelle se dressaient les palmiers aux feuilles fières, hérissée de cactus et de dattiers, toute bariolée de fleurs éclatantes.

Il se rappela. Il était au Mexique, dans sa seconde patrie. Toutes les tortures de la veille lui revinrent d'un coup à la mémoire comme une vague que le vent jette sur le rocher. Il sauta à bas de son lit, ouvrit la fenêtre. En face de lui, presque au pied de l'auberge, il aperçut un carré de terre, planté de croix, hérissé de pierres droites bariolées d'inscriptions, planté d'ifs, et de cyprès. C'était là que devait reposer sa femme. Il s'habilla à la hâte et descendit. Le cimetière était petit, car le village contenait à peine cinq ou six cents habitants. D'ailleurs, dès les premiers pas qu'il fit après avoir passé la grille, un monument, se détachant dans son ampleur et sa richesse sur la banalité des autres, un monument qu'il avait pris d'en haut pour une chapelle, frappa ses yeux. Un pressentiment lui dit que c'était là. Il ne s'était pas trompé. L'inscription lui apprit que sous ce marbre reposait Anne-Elisabeth de Servès.

Il tomba à genoux, les yeux mouillés et pria. Autour de la tombe il y avait un parterre soigneusement entretenu. Cette vue fit du bien à Daniel. Ses enfants n'avaient pas oublié leur mère. Il resta longtemps à la même place, abîmé dans sa douleur. Le soleil montant frappait de ses rayons brûlants son crâne dépouillé. Il ne sentait rien.

Il serait demeuré là toute la journée peut-être, mais une main se posa sur son épaule. Il releva la tête, tout surpris. Devant lui était un homme de soixante ans au moins qui tenait des fleurs à la main.

—Vous avez donc connu Mme de Servès ? demanda cet homme d'un air étonné.

Daniel se leva.

—Oui, fit-il.

Et il dévisagea son interlocuteur. Il lui parut que cette tête, bien qu'il la trouvât vieillie, ne lui était pas tout à fait inconnue.

—Et vous ? demanda-il.

—Moi, je suis un ancien serviteur de la famille. Les enfants de Mme de Servès, avant de partir pour la France, m'ont recommandé de ne pas laisser flétrir les fleurs sur la tombe de leur mère, et, comme vous pouvez le voir, je n'ai pas failli à ce devoir.

Daniel écoutait cette voix, regardait ce visage et ces yeux. Puis tout à coup, succombant à son émotion, il tendit la main au vieillard.

—Jacques ! bégaya-t-il.

Le vieux serviteur eut un sursaut brusque. Les pots qu'il tenait dans ses bras s'échappèrent et roulèrent à terre. Le son de cette voix l'avait frappé aussi. Il écarquilla les yeux d'un air de stupeur et presque d'épouvante.



—Vous me connaissez ? balbutia-t-il.

—Et toi, Jacques, me reconnais-tu ? s'écria Daniel, ne pouvant plus se contenir tellement il était heureux de retrouver une âme sûre, une âme fidèle, à qui il pourrait parler des siens, dans le sein de laquelle il pourrait verser toutes ses confidences et toutes ses douleurs.

Jacques restait abasourdi, sans répondre. Il regardait l'inconnu. Il n'osait pas se prononcer. Il voulait parler et l'émotion l'étranglait.

—Je suis ton ancien maître, dit notre héros, Daniel de Serves.

Jacques fit un bond en arrière.

—M. de Serves !

—N'aie pas peur, fit amèrement Daniel, je ne viens pas pour te faire du mal.

—Mais Daniel de Serves est mort, s'écria Jacques.

—Oui, tout le monde le croit mort, mais il vit, il vit, puisque le voilà.

Jacques maintenant semblait reconnaître le gentilhomme. Plus il l'examinait, plus ses traits le frappaient.

—Oui, oui, bégaya-t-il, je vous reconnais maintenant. Comme vos enfants vont être heureux !

—Mes enfants ne sauront jamais que je suis vivant ! fit Daniel d'une voix sourde, il ne faut pas qu'ils l'apprennent, jamais, jamais !

—Et pourquoi donc ? demanda Jacques.

—Leur bonheur en dépend. Pour la société, je suis un misérable, déshonoré, maudit.

Jacques fit un geste effaré.

—D'où venez-vous donc, qu'avez-vous donc fait ?

—J'ai assassiné et je sors du bagne !

Et, prenant par la main son ancien serviteur abasourdi, Daniel de Serves l'entraîna hors du cimetière.

—Viens, lui dit-il, j'ai confiance en toi. Je vais tout te raconter !

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Depuis quelques temps, le nombre de familles qui quittent Paris l'été augmente tous les ans. Tout le monde sent le besoin de prendre l'air, de se distraire un peu, d'aller respirer la brise salée, et pourtant, c'est l'été surtout que Paris est beau, c'est l'été que les vrais Parisiens adorent leur ville, quand tous ses monuments flambaient dans le soleil. Autour du bois de Boulogne, dans ces avenues ombreuses qui semblent les allées prolongées du bois et qui se peuplent de jour en jour, pas n'est besoin d'aller au loin chercher le bon air et la fraîcheur.

C'est dans cet endroit charmant, véritable éden parisien, que Charles de Serves, après avoir quitté le Mexique, ainsi que nous le savons, était venu se fixer avec Claire, sa sœur. Il avait acheté un hôtel que l'on venait d'achever de construire et dont la grille aux lances dorées n'était séparée du bois que par la route à très peu de distance d'une des entrées. Derrière le bâtiment s'étendait un vaste jardin, planté de grands arbres échappés au déboisement du parc de Neuilly. Ils vivaient là tous les deux, enfouis dans la verdure, avec des fleurs grimpautes aux fenêtres, une serre pleine de toutes les plantes du Mexique, qui devait leur rappeler, au milieu de leurs joies, ce pays où ils avaient eu tant d'heures

malheureuses, où ils avaient laissé les ossements de leur mère et appris la disparition mystérieuse de leur père.

Claire venait d'avoir dix-huit ans. C'était une grande et belle jeune fille, aux yeux doux, un peu triste, d'une taille au-dessus de la moyenne, élancée et gracieuse. Elle avait dans la physionomie tout le charme de sa mère, charme qu'avaient encore alangui ses malheurs. Sa beauté était une de ces beautés tranquilles, qui ont la grâce des fleurs aux couleurs voilées. Rien en elle de banal, d'en dehors. Pas de coquetterie, pas de vanité. La fortune qui leur était venue n'avait point changé ses goûts simples. Elle savait à peine si elle était riche. Elle ne méprisait personne. Elle était bonne pour tout le monde, et ses domestiques l'adoraient. Elle ne s'était jamais imaginé qu'un peu d'or la mettait au-dessus du reste des humains. Elle pensait que la richesse lui permettrait seulement de faire plus de bien, d'étendre plus loin ses bienfaits. Son humeur paisible perçait dans tous ses mouvements. On l'entendait à peine dans l'hôtel.

Charles n'avait point le caractère timide et calme de sa sœur. Dès son arrivée à Paris, son nom, sa fortune lui avaient ouvert les portes des cercles et des boudoirs à la mode. Il s'était lancé aussitôt dans ce qu'on appelle la haute vie. Parmi ses nouveaux amis, parmi ceux qui avaient contribué à le jeter dans le tourbillon figurait au premier rang André Roustan, le fils du banquier Roustan, tué par Daniel de Serves dans les circonstances que l'on connaît. Les jeunes gens étaient bien loin de se douter qu'il y avait entre eux une tache de sang qui aurait dû les séparer pour toujours, le crime qui avait mis fin à l'existence du financier du boulevard Sébastopol n'ayant jamais été élucidé.

André Roustan, grand garçon sec, aux traits anguleux au nez busqué et dur, à l'œil éteint déjà, les gestes raides presque automatiques, donnait le ton à la mode. On disait que la fortune considérable que lui avait laissé son père était fortement ébréchée, mais sa manière de vivre démentait ces faux bruits. En effet, au lieu de restreindre ses dépenses, il les augmentait chaque année. Ses écuries possédaient les plus beaux chevaux de selle et d'attelage qu'on vit galoper dans les allées du bois. Il jouait très gros jeu et toujours comptant. Tout récemment il avait acheté une part d'argent de change, qu'il avait payée à caisse ouverte. Il est vrai que l'argent lui avait été fourni par Charles de Serves, qu'il avait pris comme associé.

Les deux nouveaux amis ne se quittaient pas. André venait souvent à l'hôtel de l'avenue de Madrid chercher son ami en passant et il avait eu occasion, à plusieurs reprises, de présenter ses hommages à Claire et avait paru fort touché de sa beauté. Il n'avait pas produit le même effet sur la jeune fille. Quand Charles l'avait interrogée sur son ami elle s'était mise à rire.

—Il est très drôle, avait-elle répondu. On croirait qu'il est en bois.

Charles n'avait pas insisté. D'ailleurs il n'avait aucune raison de faire épouser Claire par Roustan. Il ne voulait en rien influencer sur le choix de sa sœur, bien qu'il eût été aise au fond de resserrer par une alliance les liens qui l'attachaient déjà à son ami.

Telle était la situation de nos personnages au moment où nous prions le lecteur de nous accompagner devant l'hôtel de l'avenue de Madrid. Il y avait plusieurs années déjà que Charles et Claire étaient fixés à Paris et vivaient de la façon que nous venons d'indiquer. Malgré son goût pour le plaisir, Charles qui respectait et aimait

sa sœur, gardait soigneusement les apparences. Il déjeunait et dînait presque toujours avec elle s'il soupaît avec d'autres, et très souvent il la conduisait au théâtre.

Ce jour-là, précisément, le frère et la sœur ont fait le projet d'aller au Vaudeville. Nous sommes en octobre. Tous les théâtres viennent de lancer leurs nouveautés. Le Paris élégant rentre de tous les points de l'horizon, sauf les chasseurs, qui s'attardent encore. Le coupé à deux chevaux piaffe déjà au bas du perron. Claire descend les marches au bras de son frère enfouie dans un nuage de dentelles rouges. Les tons clairs de sa toilette semblent illuminer l'ombre. Elle s'appuie au bras de son frère, nonchalante et flexible. Le valet de pied s'est précipité pour déployer le marchepied. Elle monte lestement, pendant que Charles donne ses ordres au cocher. Le jeune homme entre aussi dans la voiture, et les chevaux tournent sur la cour sablée, le pas relevé, pendant que la tête qui s'agite fait entendre une sonnerie de gourmettes. Au moment de franchir la grille, le cocher arrête l'équipage d'un coup de rêne brutal.

—Gare donc ! crie-t-il.

Et il fait un détour pour ne pas écraser un vieillard, qui se tenait, là, les yeux collés à la grille, comme s'il n'avait ni vu ni entendu les chevaux. Charles et Claire se sont penchés instinctivement, le premier hausse les épaules d'un air maussade.

—Toujours ce mendiant !

Claire aussi a reconnu le vieillard. Elle le voit rôder autour de la maison depuis quelques jours. Elle s'est aperçue qu'il la regardait d'un air singulier, comme s'il y avait une tendresse dans son œil. Elle en a été frappée la première fois, et depuis elle n'a pu le voir sans ressentir une impression singulière. Elle est toute tressaillante.

—Ce n'est pas un mendiant, dit-elle. Je lui ai offert l'aumône, il l'a refusée. Mais il est toujours là. Chaque fois que je parais dans le jardin, il me regarde. On dirait qu'il m'admire, qu'il reste en extase devant moi.

—Quelque rôdeur qui cherche un coup à faire, murmura Charles.

.....  
Et la voiture part, enlevée par les chevaux. Le vieillard s'est retourné et l'a suivie jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans l'ombre. Une larme est venue à ses paupières, larme d'amour, d'attendrissement et presque d'orgueil.

—Ils sont beaux, ils sont riches, ils sont heureux, murmura-t-il ; puis il s'éloigna à son tour du côté opposé.

## II

Le vieillard marchait lentement, d'un pas accablé. Il eût été impossible de dire son âge véritable. Il avait une de ces figures découragées, comme on en voit dans les hospices, sur lesquelles la douleur a creusé plus de rides que les années. La face était terreuse, hâlée, sillonnée, faisant ressortir d'avantage la blancheur de la barbe qui l'encadrait. Il était impossible à ceux qui auraient vu l'homme jeune de le reconnaître, car on voyait que les traits avaient été déformés et comme laminés par la fatigue et les malheurs. L'œil seul vivait, avait une expression sympathique et douce. Le costume du personnage achevait de le désigner pour un de ces vaincus de la vie qu'on voit se traîner en si grand nombre dans les rues de Paris.

L'homme suivit un instant l'avenue de Madrid, puis il

tourna à gauche et, avisant la boutique éclairée d'un marchand de vin d'humble apparence, il y entra. La première salle était occupée par une dizaine de cochers et de palefreniers des environs. Cette domesticité était bruyante, s'en donnait à cœur joie, heureuse de se trouver enfin loin de l'œil du maître. Le vieillard passa vivement, non sans recevoir quelques coups de coude, pour gagner la salle du fond, à travers les vitres de laquelle il apercevait de la lumière et où il espérait être plus tranquille. Il poussa la porte. Il aperçut quatre hommes attablés dans un coin, paraissant causer avec animation, à voix très basse, et qui firent un geste d'impatience et de mauvaise humeur en l'apercevant. Il entra néanmoins. Un des quatre hommes, celui qui semblait être le chef, fit d'une voix assez haute pour qu'il l'entendit :

—*Motus* maintenant. C'est compris !

Un des consommateurs haussa les épaules.

—Bah ! un vieux pochard.

Notre homme alla se placer sur un banc à côté. Il frappa sur la table, demanda du fromage et du vin, puis il se mit à observer ses voisins, qui méritaient bien de fixer l'attention, et qui plaisantaient maintenant à haute voix sans paraître s'inquiéter de sa présence.

Le premier des quatre individus, celui qui avait parlé, et qui se tenait au milieu des autres, les coudes sur la table, était un homme de trente à quarante ans environ, à la physionomie bestiale. Il avait une figure de mulâtre. Il était vêtu d'une mauvaise veste jaunâtre. Sur sa tête titubait un chapeau à haute forme gris, manquant d'équilibre, les flancs en accordéon et qui semblait avoir été arraché d'une hotte de chiffonnier, tellement il était avachi et sale.

Deux des acolytes du mulâtre portaient une blouse gouapeuse déteinte, tombant sur les épaules. Deux physionomies insignifiantes, l'air très jeune, sans barbe, le teint pâle, presque livide, les yeux éteints, fermés à demi sous le poids des libations. Le quatrième personnage avait l'air d'un croque mort passé sous un laminoir, tellement il était mince, efflanqué, sanglé dans une redingote de drap pisseux boutonnée jusqu'au menton.

Les trois individus ne quittaient pas de l'œil le mulâtre, dont ils semblaient boire les paroles, pleins d'admiration et de respect pour sa force, qui devait être formidable. Notre ami mangeait lentement. Son attention ne pouvait se détacher de ces hommes, sans qu'il sût pourquoi. Quelques mots, entendus à droite et à gauche, lui avait fait deviner quelle était leur profession. Il avait devant lui de ces dangereux rôdeurs qui sont le fléau de la banlieue parisienne, qui dévalisent la nuit les maisons abandonnées, quand ils ne s'introduisent pas, le revolver au poing, dans les appartements encore occupés, qui vivent de rapines et de vols et ne bougent pas devant l'assassinat, quand ils sont surpris.

Il avait fini son maigre repas et se disposait à quitter ce dangereux voisinage, quand l'apparition d'un nouveau personnage le fit retomber immobile à sa place. Il avait reconnu dans l'arrivant un des garçons qu'il avait vu rôder dans les écuries de l'hôtel de Servas. Qu'est-ce que cet homme pouvait avoir de commun avec ces bandits ? Il voulut le savoir, et il resta, mais, pour ne pas attirer l'attention, il se coucha sur la table et feignit de s'endormir. À l'aspect du domestique, qui paraissait avoir vingt ans à peine, qui était nu-tête, en gilet de tricot, un grand mouvement s'était fait parmi les grendins.

—Ah ! enfin, avait murmuré le mulâtre.

—Ce brave Frise-à-Plat ! avait fait le coquin en redingote.

Tous s'étaient retournés et avaient tendu la main au survivant. On s'écarta pour lui faire une place au milieu de la société.

—Tu fais bien d'arriver, mon cher, dit l'homme au teint olive.

—Je n'ai pas pu venir plus tôt.

—Et ça va bien là-bas ?

Avant de répondre le jeune homme promena les yeux autour de lui pour s'assurer qu'aucune oreille suspecte ne pouvait pas l'entendre. Il aperçut le vieillard, le montra.

—Pas de crainte à avoir ! Il eut les libations de la journée.

En effet, notre homme paraissait dormir déjà profondément. On voyait son dos se soulever régulièrement, et un ronflement sonore s'échappait de son gosier. Néanmoins le domestique se rapprocha encore, pour être plus à portée de ses auditeurs.

—Vous pouvez faire le coup ce soir, si vous voulez, murmura-t-il.

Un frémissement courut par le corps des quatre hommes.

—Ce soir ? s'écria le mulâtre.

—Oui. N'êtes-vous pas prêts ?

—Nous le sommes toujours.

—Vous avez les *rossignols* ?

Un des hommes en blouse frappa sur sa poche.

—Jamais, poursuivit le domestique, vous ne retrouverez peut-être une pareille occasion. Il y a en ce moment beaucoup d'argent à la maison, je le sais. Mon maître vient de sortir avec sa sœur. Ils vont au théâtre. Ils rentreront assez tard. Une heure après, ils dormiront comme des sonneurs. Vous avez le plan de la maison, des clefs qui marchent bien. En vous y prenant adroitement, vous pourrez dévaliser le secrétaire sans réveiller personne.

—Et s'ils s'avisent de se réveiller, fit le mulâtre, avec un éclair fauve dans le regard, j'ai le moyen de les rendormir pour longtemps !

Et il montra ses deux poings.

—Je ne dis pas, poursuivit le domestique, mais il vaudrait mieux arriver à notre but autrement. Je ne suis pas pour l'effusion du sang.

—Moi non plus, fit l'homme à la redingote.

—Oh ! moi dit un des blousards d'un air indifférent.

—On fait ce qu'on peut, murmura l'homme au teint olive.

—Le secrétaire est dans le cabinet au premier étage, reprit le *larbin* ; mes maîtres couchent au deuxième. On peut bien les dévaliser sans les réveiller.

—Assurément, fit le gremlin à redingote. Et, si on veut me laisser faire, je m'en charge.

—Et le portier ? interrogea le mulâtre.

—Sitôt son monde rentré, il ronfle comme un sourd. D'ailleurs, vous ne passez pas près de sa loge. Vous entrez par derrière, par le jardin.

—Oui, c'est convenu.

—Done, aucun danger, si vous êtes habiles.

—Nous travaillerons cette nuit, dit le mulâtre, prenant une décision. A quelle heure ?

—Vers deux heures. S'il y avait du nouveau, s'il survenait quelque accroc, vous connaissez le signal ?

—Une bougie à la fenêtre.

—C'est entendu.

—Et maintenant, parlons d'autre chose. Tu prendras bien un verre ?

—Tout de même

—Ça nous donnera du cœur au ventre

Le chef se tourna vers ses acolytes.

—Vous êtes bien décidés, tous ? C'est pour ce soir ?

—Va pour ce soir !

Le mulâtre, auquel l'approche d'une bonne affaire semblait avoir donné de l'entrain, frappa sur la table à coups redoublés. Un garçon entrebâilla la porte

Une fiole de cognac, et du raide !

A ce moment, le vieillard enlormi se redressa en se frottant les yeux. Il n'avait pas perdu un mot de la conversation. Ses jambes dansaient sous lui. Il se levait pour s'éloigner, quand la main formidable du mulâtre s'appesantit sur son épaule et le cloua, effaré, à sa place.

—Minute, mon brave !

### III

Le vieillard, qui était retombé plus mort que vif sur son banc, jeta sur son agresseur des regards épouvantés. Il bégayait.

—Quoi ? Que me voulez-vous ?

—Tu as tout entendu, tonna le mulâtre. Je vois ça dans ta face de cafard. Voilà dix minutes que tu fais semblant de dormir. Et tu te lèves maintenant pour aller donner l'éveil.

Le vieillard grelottait.

—Moi ? balbutia-t-il. Je ne comprends pas

Les autres coquins s'étaient levés à demi. De leurs yeux luisants, ils fixaient l'homme à la barbe blanche. Une grande terreur envahissait ce dernier. S'il allait être retenu ? S'il lui était impossible de sortir, de les faire prévenir ? Il tâcha de conserver un peu de sang-froid.

—Je vous assure que vous vous trompez. Je ne vous connais pas. Je ne sais pas ce que voulez me dire

Et il chercha de nouveau à se lever, à passer. Mais

les cinq coquins se mirent devant lui

—Tu vois bien, gronda le mulâtre, que tu appartiens à la rousse. C'est pour nous dénoncer que tu veux sortir. Mais si tu fais un pas, un mouvement, si tu essayes de pousser un cri, je t'étrangle sur place !

Et le gremlin au teint cuivré avait ouvert ses mains dont les muscles criaient. Un murmure menaçant des autres coquins avait accompagné ces paroles. Le vieillard sentait la peur glacer ses os, non pour lui mais pour ceux dont il ne pourrait peut-être pas empêcher la mort. A ce moment, la porte s'ouvrit et le garçon entra avec son cognac. Notre ami se débattit. Un cri sortit de sa gorge.

—A l'aide ! au secours !

Le garçon allongea le cou pour regarder

—Pose ta fiole là et tourne-nous les talons ! dit le mulâtre d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Nous avons avec monsieur des explications qui ne regardent personne.

Le domestique, qui connaissait sans doute ses clients, mit la bouteille sur la table et s'éloigna sans autre observation.

—Ferme la porte, cria le moricaud, qu'on ne nous dérange pas.

On entendit un grincement dans la serrure de la porte vitrée. Un profond silence régnait dans l'établissement. Le vieillard se sentit perdu.

—Tu vois, dit le mulâtre, que nous sommes ici chez nous, et que tu n'as qu'à filer doux si tu tiens à ta peau.

—Que voulez-vous donc de moi ? demanda le malheureux. Et de quel droit me retenez vous ici ?

Le mulâtre ricana.

—Du droit du plus fort, d'abord, puis du droit que nous avons de nous défendre. D'ailleurs assez causé ! Je n'ai pas d'explication à te donner. Ou tu es de la rousse ou tu n'en es pas. Si tu en es, dis-le tout de suite. Nous verras ce que nous aurons à faire. Si tu n'en es pas, tu as un moyen bien simple de nous le prouver, et nous ne te ferons pas de mal. Voyons, en es-tu ?

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—La rousse, c'est la police, faut il te l'apprendre ? T'a-t-on envoyé ici pour nous moucharder ? Qui es-tu ? Que fais-tu ?

—Je suis un pauvre homme inoffensif. J'étais entré ici pour manger un morceau.

—Et tu es mal tombé ? Ça arrive quelquefois. Maintenant, il faut te tirer de là le mieux possible. Mais si tu n'es pas de la rousse, pourquoi t'es-tu couché sur la table ? Pourquoi as-tu fait semblant de dormir pour écouter ce que nous disions ?

—Je n'ai pas fait semblant, je dormais.

Le mulâtre, d'un geste violent, lui mit sous le nez son poing noir et dur comme un boulet.

—Tu mens, gredin, tu mens !

Le vieillard fit un mouvement en arrière, l'air égaré.

—Nous jouons notre tête cette nuit, reprit l'homme cuivré, et nous ne voulons pas la jouer avec des cartes biseautées. Tu en sais trop long maintenant. Tu n'as plus qu'un moyen de te sauver, c'est de venir avec nous de te faire notre complice.

L'homme à la barbe blanche eut un sursaut terrifié.

—Moi ?

—Toi. As-tu peur d'être compromis en notre société ? Si nous sommes pris, tu le seras avec nous. Si nous échappons, tu te sauveras aussi.

Le vieillard ferma à demi les yeux, la figure blanche d'horreur.

—J'aime mieux mourir, murmura-t-il.

—A ton aise ! Fais donc ta prière, si tu sais prier. Tu ne passeras pas ce seuil vivant, et je te préviens que le moindre mot, le moindre geste fait pour attirer l'attention ne fera qu'avancer l'heure de ton châtement.

Les autres coquins approuvèrent du geste, puis ils retournèrent à leur place, sans plus s'occuper du vieux. Vers minuit le domestique les quitta, après avoir renouvelé ses recommandations, à haute voix maintenant, sans se gêner, comme si l'auditeur involontaire de leur complot n'existait déjà plus pour les bandits.

Notre ami était resté écrasé à sa place, sans mouvement. Ce n'est pas la peur de mourir qui le tenait. Il pensait aux dangers qu'ils allaient courir tous les deux, ceux sur lesquels il semblait veiller. Comment faire pour les sauver ? Il aurait, sans hésiter, donné tout son sang pour eux, mais sa mort n'éloignait pas d'eux le danger qui les menaçait. Plus l'heure s'avancait, plus les chances devenaient aléatoires.

Dehors une solitude sinistre. Dans l'établissement une indifférence complète. Il n'y avait plus de lumière maintenant que dans la salle où ils étaient. Il avaient entendu retomber les volets, grincer les serrures des portes. Il se trouvait pris là comme dans un piège.

Il était évident que le patron ne valait pas mieux que les coquins qui le détenaient prisonnier. Il tenait sans

doute à sa clientèle de rôdeurs et d'assassins. Le malheureux ne devait espérer de lui aucun aide, aucune assistance. D'ailleurs ses persécuteurs ne paraissait pas pressés de sortir. Ils allaient attendre là sans doute le moment d'agir, l'heure fixée, l'heure... A cette pensée, les battements de son cœur s'arrêtaient, des larmes, emplissaient ses yeux. Oh ! donner sa vie, mais la donner pour eux !

Tout à coup son œil s'éclaira. Une joie immense l'avait envahi. Il avait trouvé ! Il empêcherait au moins qu'il leur fût fait du mal. Il se leva et s'adressant au mulâtre :

—Écoutez, dit-il, j'ai réfléchi. Je ne veux pas que vous me preniez pour ce que je ne suis pas. Je serai des vôtres !

Des acclamations bruyantes s'élevèrent.

—Bravo ! à la bonne heure ! Vive le vieux !

On lui tendit un verre à demi plein d'eau-de-vie.

—A la santé des zigs et à la mort des pantès ! cria l'homme cuivré.

Il répéta avec un entrain forcé :

—A la mort des pantès !

Puis il trempa ses lèvres dans le verre et retomba d'un coup sur le banc. Il défaillait. C'était à la mort de ceux qu'il voulait sauver qu'il venait de boire ! L'homme à la redingote remarqua son attitude et, se penchant à l'oreille du mulâtre :

—Il ne me semble pas très catholique, le vieux. S'il venait à nous livrer, après ?...

L'hercule lui jeta un coup d'œil significatif.

—Sois tranquille. Je prendrai mes mesures !

L'homme en noir comprit et se remit à boire rassuré.

#### IV

Tandis que se tramait le complot auquel nous venons d'assister, Charles et Claire assistaient tranquillement au Vaudeville à une reprise du *Procès Vauradieux*. Pendant le trajet, le frère avait beaucoup parlé à sa sœur de Roustan, des opérations magnifiques qu'ils faisaient en commun, de l'intelligence financière de son ami, de ses qualités, de sa fortune. C'était un parti superbe, et la femme qu'il choisirait deviendrait certainement une des plus enviées et des plus fêtées de Paris.

Claire l'avait laissé parler sans répondre. Elle ne contestait pas les qualités de M. Roustan et s'en préoccupait peu, et Charles, prenant son silence pour une approbation, avait continué. Enfin, il conclut en disant qu'il verrait avec grand plaisir Claire faire meilleur accueil au jeune financier. Celui-ci l'aimait depuis longtemps. Il le lui avait dit, mais il n'avait pas encore osé le lui avouer à elle, parce que la froideur qu'elle paraissait lui témoigner l'avait toujours décontenancé. Il la conjurait de se montrer plus aimable. Il tenait beaucoup à ne pas se fâcher avec lui. D'un autre côté, elle commençait à être en âge de se marier. Il fallait qu'elle songeât à s'établir. La jeune fille sourit.

—Je t'embarrasse donc ? dit-elle.

Charles protesta vivement.

—A quoi vas-tu songer là !

—Tu tiens tant à me marier ! Tu y mets une telle chaleur !

—C'est pour ton bien.

—Je n'en doute pas.

—Tu n'as pas de raison de haïr M. Roustan ?

—Je n'en ai pas non plus de l'aimer.

—Il te déplaît ?

—Ce serait trop dire. Il m'est indifférent. Charles eut un geste contrarié, mais il n'insista pas. La voiture débouchait dans la rue Royale. Après quelques minutes de silence, le jeune homme, que la pensée de son ami poursuivait, reprit :

—Il est probable que nous le verrons ce soir au Vaudeville.

—Qui ? demanda Claire, qui pensait déjà à autre chose.

—M. Roustan.

—Ah ! fit-elle simplement.

—Si tu savais comme il t'aime, poursuivit Charles. Le pauvre garçon en devient vraiment malheureux.

—Que puis-je y faire ?

—Laisse-lui au moins quelque espoir.

Elle fit d'un ton ferme :

—Je n'épouserai jamais M. Roustan.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne l'aimerai jamais.

Charles eut un mouvement de dépit.

—C'est bien, je ne t'en parlerai plus.

—Tu me feras plaisir.

Puis la jeune fille, remarquant la figure désolée de son frère, se jeta dans ses bras.

—Ne m'en veuille pas, Charles, je t'en prie. C'est malgré moi que je te fais de la peine. Demande-moi tous les sacrifices. Je suis prête à les faire pour toi, pour t'épargner un souci, un chagrin. Mais celui-ci serait au-dessus de mes forces. Je n'aime pas M. Roustan. Je ne l'aimerai jamais, je le sens. Et je serais malheureuse, toute la vie malheureuse.

Elle avait pris à deux mains la tête de son frère. Elle l'embrassait éperdument, le caressait, suppliante, des larmes dans les yeux. Charles se dégagea doucement.

—Tu en aimes donc un autre ?

Elle inclina la tête.

—Oui.

—Et qui donc ?

—M. de Fresnière.

—Je ne m'en serais jamais douté.

—Ah ! c'est que nous nous cachions bien.

—Il y a donc longtemps ?

—Presque depuis que nous sommes à Paris. Tu ne t'en es jamais aperçu ?

—Jamais. C'est à peine si on le voit.

—C'est convenu ainsi entre nous. Il ne se prononcera que lorsqu'il aura une grande position. Il est avocat. Il a beaucoup de talent.

—On le dit, en effet.

—L'année prochaine, il espère être nommé député, puis il deviendra ministre. N'est-ce pas un avenir aussi beau que celui que pourrait m'offrir M. Roustan.

—Je ne dis pas non.

La voiture ne marchait plus, arrêtée par les encombrements du boulevard.

Claire se pendit de nouveau au cou de son frère.

—Puis, je l'aime, vois-tu ! si tu savais comme je l'aime !

—Et moi qui ignorais, fit piteusement Charles.

—Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas ? Tu me pardonnes de te l'avoir caché, j'avais peur. Je craignais je ne sais quoi.

—Que vais-je répondre à Roustan ? dit le jeune homme. Tu ne pouvais pas m'avertir plus tôt. J'aurais tout de suite enlevé tout espoir à André. Je ne l'aurais pas laissé nourrir cet amour.

—M. Roustan pensera à une autre. Je n'ai jamais cru qu'elle était bien sérieuse la cour qu'il me faisait.

—Tu as eu tort.

—Il sera aussi au vaudeville, M. de Fresnières.

—Il sait donc que nous y allons ?

—Il le sait.

—Comment cela ?

—C'est moi qui le lui ai dit.

—Tu lui écrias donc ?

—Nous avons un moyen de communiquer.

—Fiez-vous donc aux petites filles ! murmura le frère tout penaud.

La voiture se dégageait lentement, reprenait sa marche à travers la large voie, étoilée de lanternes multicolores. Charles de Serves était abasourdi. Cet aveu auquel il était si loin de s'attendre, dérangeait tous ses plans, le laissait tout désemparé. Il s'était plus avancé auprès de son ami qu'il ne l'avait avoué à sa sœur. Qu'allait-il lui dire maintenant ? Si l'amour de Roustan pour Claire était réellement aussi violent que le jeune homme le lui avait laissé voir, il prévoyait plus d'une complication. D'un autre côté, il ne pouvait trop se montrer sévère. De quel droit aurait-il contraint sa sœur à un mariage qui lui répugnait ? Elle était maîtresse de son cœur, et puisqu'elle avait fait un choix... M. de Fresnières était de tous points un parti convenable. Si le prétendant n'avait pas la fortune d'André Roustan, son talent déjà connu, coté, lui assurait un brillant avenir. Charles adorait Claire et n'aurait pas voulu pour rien au monde faire son malheur.

Tels sont les pensées qui l'agitaient. Mais il était néanmoins vivement contrarié de la découverte qu'il venait de faire.

On était sur le point d'être arrivé. Encore l'encombrement de la place de l'Opéra à traverser, et le coupé stopperait devant le Vaudeville. Claire, de ses mains douces, attira son frère à elle.

—Tu me boudes ?

—Non, je réfléchis.

—A quoi ?

—A ce que je vais répondre à M. Roustan.

—Tu lui diras que je ne veux pas me marier. Cela lui fera moins de peine.

—Il ne me croira pas.

—Veux-tu que je le lui dise, moi ?

—Non, non, ce soin me regarde.

La voiture venait de s'arrêter. Charles se précipita pour descendre le premier. Mais déjà la portière était ouverte. D'un coup de coude brusque, il éloigna l'homme qui était venu se jeter dans ses jambes, puis il offrit le bras à sa sœur. La jeune fille descendit. Ils traversèrent lentement le trottoir, déjà encombré, sur lequel une nappe de lumière tombait. Au moment de monter le perron, elle se pencha à son oreille et lui dit d'un air câlin :

—Tu ne lui feras pas trop mauvaise figure.

—A qui ?

—A M. de Fresnières.

—Je n'ai pas de motif. C'est un charmant garçon, et je l'estime beaucoup.

Elle le remercia d'un coup d'œil expressif, mais elle murmura tout bas :

—Tu es bon, Charles, et je t'aime bien ?

Il fit en riant :

—Un peu moins que M. de Fresnières ?

—Pas moins, mais autant.

Ils entrèrent.

## V

Georges de Frenières avait vingt-huit ans. Comme l'avait dit Claire à son frère, le jeune homme était avocat et avait eu des débuts très brillants. Il passait pour un des jeunes orateurs qui donnaient le plus d'espérances. Il ne possédait pas une très grande fortune, mais il était homme à se tailler lui-même une haute place, à s'enrichir par son talent et son travail. Il n'avait connu que sa mère, qui était morte depuis plusieurs années, et n'avait que des parents très éloignés qui habitaient la province et qu'il ne voyait guère. La solitude où il vivait lui avait fait sentir davantage le besoin d'une affection sérieuse et, dès que sa bonne étoile l'eût mis en présence de Claire de Serves, il s'était pris pour elle d'un amour violent, absolu. Il ne vivait plus que pour elle. Toutes ses pensées lui étaient acquises. La difficulté avec laquelle il la voyait redoublait encore son ardeur.

En effet, timide et délicat comme il l'était, il avait été effrayé quand il avait appris la situation de fortune de celle sur laquelle il avait jeté les yeux. Il s'était mis au travail avec un redoublement de courage pour tâcher de se rapprocher d'elle le plus possible. Il craignait qu'on ne l'accusât de spéculer sur sa dot, et c'est au frère plutôt qu'à la sœur qu'il avait tout d'abord fait la cour, ne voulant pas laisser voir ses sentiments, mais l'amour peut-il se cacher aux yeux de la jeune fille, même la plus innocente ? Claire n'avait pas tardé à s'apercevoir que lorsque Georges parlait à son frère, c'était surtout elle qu'il regardait, c'était à elle qu'il songeait, et souvent il avait eu en causant avec Charles des distractions dont elle avait souri à la dérobée.

Georges de Frenières, sans être un bellâtre, avait une figure très agréable, l'œil grand ouvert, loyal et franc, la bouche fine et spirituelle. Mais ce qui donnait de l'éclat à cette physionomie, surtout pour Claire, c'était la passion qui s'y lisait, qui l'illuminait.

C'était dans le jardin de l'hôtel de l'avenue de Madrid. Charles avait invité plusieurs amis à déjeuner. Après le repas, on était sorti se promener, fumer un cigare. Ces messieurs avaient été visiter une salle de tir que M. de Serves avait fait construire à l'extrémité du parc. Georges était resté un peu en arrière pour offrir son bras à Claire, retenue dans la salle à manger pour des ordres à donner. Ils marchaient lentement dans les allées dont le sable criait sous leurs pas, sans se parler trop émus tous les deux. De temps à autre, la jeune fille se penchait sous prétexte d'admirer une fleur, mais en réalité pour cacher sa rougeur, pour dissimuler les battements de son cœur qui la suffoquaient. Déjà des détonations retentissaient, la faisant tressaillir malgré elle. Les coups de feu lui faisaient peur.

— Je ne comprends pas, dit-elle, que les hommes aiment ainsi manier des armes dangereuses. Je ne comprends pas qu'on se batte en duel, qu'on risque sa vie.

— Quand c'est pour celle qu'on aime ! soupira Georges. Elle le regarda.

— Ainsi, vous vous battiez aussi, vous, monsieur de Frenières, que je prenais pour un homme sérieux ?

Il fit avec une chaleur qui croissait à chaque mot :

— Je donnerais cent fois ma vie, je verserais tout mon sang goutte à goutte.

Le bras de la jeune fille commençait à trembler dans le sien. Elle leva de nouveau les yeux, et leurs regards se rencontrèrent.

— Pour celle que j'aime, acheva le jeune avocat, pour vous !

Elle retira son bras. Un jet de sang lui monta au visage et l'empourpra. Et elle s'éloignait. Le jeune homme se précipita sur ses traces.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle, s'écria-t-il, si je vous ai offensée, pardonnez-moi ! jamais amour plus saint, plus pur. . .

Elle se retourna en souriant, et son sourire divin acheva de le griser.

— Je n'ai rien à vous pardonner, dit-elle.

Il eut un geste de joie surhumaine.

— Vous me laissez l'espoir ? Vous me permettez de vous aimer ?

Elle répondit en baissant les yeux :

— Il faut parler à mon frère.

Il avait repris son bras, l'avait rapproché de lui.

— Ecoutez-moi, murmura-t-il. Nous sommes jeunes encore, tous les deux. Vous, vous êtes très riche. Moi, ma position n'est pas faite. Je craindrais, en me prononçant déjà, qu'on ne m'accusât de spéculer sur votre dot. J'avais la ferme intention de ne jamais vous parler de rien, d'aimer en silence, jusqu'au jour où je pourrais demander ouvertement votre main à votre frère. Mais mon amour a été plus fort que ma résolution. Je n'ai pas pu continuer à le cacher, à le garder pour moi, pour moi seul.

Elle sourit.

— Mais vous ne l'avez jamais gardé pour vous seul.

— Comment cela ?

— Parions que je sais le jour et même l'heure où vous avez commencé à m'aimer.

Il fixa sur elle des yeux effarés.

— Je n'en ai jamais parlé à personne. Jamais votre nom. . .

— Si votre bouche n'a pas parlé, vos regards vous ont trahi.

— En quoi ?

— J'ai tout deviné dès le premier jour. C'est à partir de la soirée où nous avons valsé ensemble chez Mme Lambertier.

Il balbutia stupéfait :

— C'est vrai.

— Vous voyez bien !

— Et vous avez continué à me voir, à ne pas me tenir rigueur ? Mon amour ne vous était donc pas trop odieux ?

— Pour éviter de répondre, elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Plus un mot ! Voici ces messieurs !

En effet, les jeunes gens sortaient du tir. Mais, pour Georges, ce silence était un aveu. Elle ne le repoussait pas. Elle ne le chassait pas. Elle l'aimait peut-être. Il sortit de l'hôtel inondé de la joie la plus intense qu'il eut jamais ressentie encore.

A partir de ce moment il y eut entre les jeunes gens une sorte de liaison discrète. Il se comprenaient sans se parler. Leurs cœurs battaient ensemble. Elle avait accepté ses raisons dictées par une extrême délicatesse, et il était convenu qu'elle attendrait qu'il ne se déclarerait que plus tard. Ils étaient parfaitement heureux. Un regard, un serrement de main emplissait leur cœur de joie pour toute une semaine. C'est sur cette réserve qu'ils vivaient. Leur amour était tellement discret que le frère ne s'en était pas aperçu encore, comme nous l'avons vu précédemment ; aussi fut-il très surpris de l'aveu de sa sœur.



Les choses en étaient là quand la rencontre des deux rivaux au théâtre du Vaudeville et la réponse que devait faire Charles de Serves aux ouvertures de Roustan, d'après la conversation qu'il avait eue en voiture avec sa sœur, allait faire éclater violemment le feu qui couvait.

Nous avons déjà tracé le portrait physique d'André Roustan. Son caractère était sec comme sa physionomie, son ton tranchant, son orgueil exagéré. Il n'admettait pas que quelqu'un osât lui résister. Né riche, très riche, il avait vu depuis son enfance chacun plier devant lui, et il croyait fermement que tous les hommes devaient être trop heureux de lui céder, de faire ses caprices. Roustan était dur, volontaire, entêté, violent.

A la pensée qu'il avait à lui faire connaître une réponse défavorable, Charles de Serves était tout intimidé et tout tremblant. Il souhaitait tout bas qu'il ne vint pas et que le moment des explications se trouvât ainsi reculé. Malheureusement ce vœu ne se réalisa pas. Le premier visage que le frère et la sœur aperçurent en haut de l'escalier conduisant aux premières loges fut celui de Roustan, dont l'œil semblait plus étincelant, plus menaçant encore que de coutume.

Charles allait se demander ce qui motivait déjà la fureur de son ami, quand il aperçut au fond du couloir Georges de Fresnières, qui allait et venait avec l'effarement d'un fauve en cage. Le jeune homme eut un mouvement instinctif comme pour retourner en arrière, entraîner sa sœur. Mais il était trop tard. André les avait aperçus et s'avancait, le chapeau à la main, courbé en deux, le front rasséréné et mettait dans son regard et le sourire dont il accompagna son salut toute l'amabilité dont il était capable.

## VI

Georges de Fresnières aussi avait aperçu Claire et son frère. Lui aussi, il allait s'avancer pour les saluer, mais s'étant vu devancer par Roustan, il était resté à l'écart. Il ne voulait pas laisser deviner son amour à cet homme dans lequel il flairait un rival, et que, pour cela même il ne pouvait pas voir, et qui lui était odieux. Il résolut d'attendre, pour aller présenter ses hommages, que son ennemi se fût éloigné. Un regard de la jeune fille, adressé à la dérobée, le récompensa de son sacrifice.

Ils étaient arrivés tous les trois devant la porte de la loge que l'ouvreuse leur ouvrait. Claire entra, puis le frère, et André s'éloigna. De l'endroit où il était, Georges avait vu le visage de Claire rester morne, ennuyé, pendant que Roustan parlait. Il en avait conçu une joie immense. Elle ne l'aimait pas, elle le subissait. Le rideau n'était pas encore levé. Il allait frapper à la porte de la loge. Charles vint ouvrir. Il avait la mine légèrement maussade. Néanmoins, il tendit la main à Georges. Avant que celui-ci eut ouvert la bouche, Claire lui dit :

— Il est inutile de nous cacher, maintenant, mon frère sait tout.

Il balbutia :

— Comment, vous avez dit ?

Elle fit en riant.

— Tout. Charles voulait m'en faire épouser un autre. Il fallait bien me défendre.

— Oh ! je voulais, fit le frère, c'est-à-dire qu'un autre m'avait demandé ta main, et comme j'ignorais que vous aviez déjà pris, mademoiselle, des engagements à la sourdine, j'avais accepté d'appuyer sa candidature, mais il ne plaît pas, nous ne vous en parlerons plus.

— Cet autre, dit Georges, n'est-ce pas M. Roustan ? Claire inclina la tête.

— Je l'avais deviné, murmura M. de Fresnières.

Puis, s'adressant à Charles :

— J'ai mille pardons à vous demander, monsieur, fit-il, de ne pas m'être adressé à vous tout d'abord, mais on n'est pas maître de son cœur. Chez moi, le cœur a parlé avant que la bouche y fût autorisée. Je ne voulais pas, par un scrupule que vous comprendrez, me déclarer avant que ma situation fût assez grande pour ne pas autoriser le monde à croire que j'avais visé la dot de Mlle de Serves. Comme ces sentiments sont loin de mon cœur, comme j'épouserais mademoiselle sans fortune, mais pour elle-même, pour le bonheur de m'unir à elle, je ne voulais pas m'exposer à être mal jugé. Depuis deux ans déjà ma position s'est fort améliorée. Sans être riche je puis fonder sur l'avenir de brillantes espérances, et c'est donc officiellement que je vous demande aujourd'hui la main de Mlle de Serves, si toutefois ma prière est agréée d'elle.

Les yeux de la jeune fille se levèrent sur lui et l'envelopperent d'amour. Ils contenaient sa réponse.

— Je n'ai pour moi, monsieur, aucune objection à faire. Je ne veux que le bonheur de ma sœur.

L'orchestre attaquait l'ouverture. Georges se leva, serra avec amour la petite main que Claire lui tendait, remercia chaleureusement le frère et s'éloigna le ciel dans le cœur. Au moment où il allait refermer la porte, la jeune fille lui cria :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas, monsieur de Fresnières ?

— Je serais heureux, mademoiselle, répondit-il, de passer ma vie à vos pieds.

Sur ce mot il partit. Le rideau se levait. Dès que l'acte fut terminé, Charles de Serves quitta la loge. Il avait hâte d'avoir une explication avec Roustan et de sortir enfin d'une situation qui devenait très fautive. Il trouva André à l'entrée du couloir.

Le jeune financier, malgré son flegme tout britannique, semblait plus ému qu'il n'aurait voulu le laisser paraître. Il était évident qu'il redoutait une déception. Il avait suivi d'en bas, de son fauteuil d'orchestre, la scène qui s'était passée dans la loge entre M. de Fresnières, Charles et Claire. Il avait lu sur le visage de cette dernière toutes ses impressions. Elle aimait l'avocat, c'était patent, c'était visible. Cela sautait aux yeux, pour ainsi dire. Aussi le jeune homme fut-il à peine surpris quand son ami, l'ayant pris sous le bras, lui dit à brûle pourpoint :

— Aucun espoir !

Il tressaillit néanmoins, comme s'il avait reçu un coup imprévu, et son œil s'éclaira de lueurs méchantes.

— Elle ne m'aime pas ? Elle aime M. de Fresnières, demanda-t-il.

— Oui.

— Il y eut un silence.

— Ah ! j'étais loin de me douter de cela, fit ensuite Charles, comme pour atténuer le chagrin de son ami. Les bras m'en sont tombés quand Claire me l'a appris. C'est en chemin qu'elle me l'a dit. Je la pressais en ta faveur, quand elle m'a tout avoué, pour couper court à mes sollicitations.

André Roustan ne répondit pas.

— Hein ! ces petites filles ! dit de nouveau le frère.

Au bout d'un moment son interlocuteur dit :

— Elle n'est pas encore majeure, Mlle de Serves ?



—Pas encore.

—Tu es son frère, son tuteur, son protecteur. Tu peux t'opposer à ce mariage.

—Pourquoi m'y opposerais-je ?

—Ce n'est pas un parti pour elle, M. de Fresnières. Un petit avocat sans cause, sans fortune.

—On dit qu'il a du talent.

Roustan ricana.

—Un talent de mur mitoyen.

—Que veux-tu que j'y fasse ? Il l'aime. Elle l'aime. Cela dure depuis longtemps, paraît-il. Tout ce que je dirais et rien, ce serait la même chose. Si je fais des difficultés, elle attendra sa majorité et se mariera sans me demander mon avis. Cela ne fera que nous mettre mal ensemble, et Claire est la seule parente que j'aie. C'est elle qui se marie après tout. Elle est assez riche pour deux, et je l'aime trop pour lui faire de la peine.

—C'est-à-dire, fit André avec une mordante ironie, que tu es passé à l'ennemi. L'éloquence de M. de Fresnières t'a gagné.

—Je suis désolé de ce qui arrive, répondit Charles, mais je n'y puis rien. J'aurais été très heureux pour ma part de resserrer les liens d'amitié qui nous unissent déjà mais je ne puis pas contraindre ma sœur à renoncer à une union qui paraît lui tenir fort à cœur.

—Un monsieur qui se permet de faire en cachette la cour à une jeune fille, s'écria violemment André, à profiter de son expérience pour la suborner.

—M. de Fresnières m'a donné ses raisons, et je les ai comprises.

—Si cela m'était arrivé moi, je l'aurais jeté hors de la loge avec un soufflet, poursuivit Roustan.

—Le dépit t'égare, André, dit doucement de Servès. Je sais aussi bien que toi quel est mon devoir.

—Soit, mais ce mariage n'est pas encore fait !

Et le financier, qui sentait la colère le gagner de plus en plus, tourna les talons et s'éloigna sur cette menace. Charles revint à la loge, très ennuyé. Qu'avait voulu dire le prétendant évincé ? N'allait-il pas chercher querelle à son rival ? Il ne voulait pas faire part à Claire de ses inquiétudes, mais le reste de la représentation s'acheva pour lui sans qu'il vit les acteurs ou les entendit. Il était perdu dans des réflexions qui étaient moins que gaies. Son amitié avec Roustan était finie, et ce dernier n'était pas homme à pardonner l'injure qui lui avait été faite. Quelle vengeance allait-il en tirer ? Charles tremblait pour Georges, pour sa sœur. Ils avaient tout à redouter de Roustan.

A côté de lui, Claire, les yeux noyés dans l'extase, ne suivait pas la pièce davantage, mais ses pensées étaient d'un autre ordre. Elle se voyait déjà Mme de Fresnières. Elle se promenait, pendue au bras de son mari, les yeux à ses yeux, sous le ciel tendu d'azur du haut duquel les étoiles leur souriaient. Et le rideau tombait déjà le gaz se baissait, laissant dans une demi-obscurité la salle dans laquelle les spectateurs, debout ressemblaient à des ombres, qu'elle était encore là, immobile sur sa chaise, perdue dans une ivresse intraduisible. Elle revint juste à elle pour recevoir un dernier salut de Georges de Fresnières, envoyé discrètement de loin. Charles lui présenta son manteau, qu'elle endossa machinalement.

Ils sortirent, montèrent en voiture, et un quart d'heure après, leur cocher les déposait au bas du perron de leur hôtel, dans la cour qu'éclairait un bec de gaz, laissé allumé par le concierge. C'était la seule lumière de toute l'avenue, plongée depuis longtemps dans les ténèbres et

le silence. En venant, ils n'avaient pas rencontré un promeneur, ni une voiture. Quand ils furent rentrés, la lumière s'éteignit, le concierge referma la grille, rentra dans sa loge, pendant que le cocher détélaît ses chevaux. Pendant quelques instants on vit une lueur errer comme un feu follet, puis tout redevint sombre. L'hôtel tout entier était endormi. Une heure venait de sonner.

## VII

Il était deux heures du matin, quand le mulâtre et ses compagnons, tenant le vieillard au milieu d'eux, sortirent par une petite porte dérobée de l'établissement où nous les avons vus. Avant de se hasarder dehors, ils avaient regardé à droite et à gauche avec précaution, humé l'air, prêté l'oreille. Toute cette partie de Paris, enfermée de bonne heure, dormait. On marchait lentement, en étouffant le bruit de ses pas, sans parler, si ce n'est à voix très basse. Au tournant des rues, le mulâtre se précipitait devant la petite troupe, fouillait la nuit de ses yeux perçants, et, quand il n'avait rien vu de suspect, il faisait un signe, et tout le monde traversait vivement. Il n'y eut aucun alerte et on arriva sans encombre à l'hôtel de Servès.

L'homme bronzé regarda aussitôt aux fenêtres des communs. Aucune lumière n'apparaissait.

—L'affaire est dans le sac ! dit-il en se tournant vers ses amis. A l'œuvre !

Vivement il dépêcha deux hommes, à droite et à gauche, pour surveiller l'avenue. Il garda avec lui l'homme à la redingote.

—Nous, fit-il, nous allons escalader le mur. Tu as les clés ?

—Je les ai.

Tout cela fut dit à voix basse, très rapidement.

Le vieillard regardait faire les préparatifs comme un condamné à mort qui voit dresser son échafaud. Une sueur froide l'inondait. Ses jambes tremblaient comme une branche agitée par un vent violent. Qu'allait-on faire de lui ? Si on le tuait tout de suite, sans lui permettre...

Il restait l'œil ouvert, l'oreille tendue. Au moindre bruit il appellerait, crierait, quitte à payer de sa vie son imprudence. Mais personne ne se montrait. Aucun pas ne s'entendait. On était trop loin de la maison pour que sa voix pût parvenir jusqu'aux habitants et les éveiller. Au-dessus du mur, des têtes d'arbres se balançaient avec des cris de branches comme des plaintes. Le mulâtre se tourna vers le vieux.

—Allons !

Et il lui montra le mur.

—Quoi ? bégaya-t-il à demi-mort.

—Grimpe !

Il hésitait. L'homme cuivré le saisit par le bras et l'éleva en l'air.

—Pas d'enfantillage ou je t'étrangle sur l'heure.

L'homme à la redingote était déjà à cheval sur la crête du mur.

—Tends-lui la main, Papier-Mâché, commanda-t-il.

Et en même temps il enlevait l'inconnu comme il eût fait d'une plume. Il ajouta :

—Saute avec lui, ne le laisse pas seul.

—Compris, répondit le gredin.

En un clin d'œil notre ami fut hissé sur le mur. Il n'avait pas eu le temps de se reconnaître que le mulâtre était à côté de lui. Il sauta à terre et le prit dans ses

bras, puis, avant de le déposer sur le sol, il lui dit à l'oreille :

—Maintenant, songe que si tu nous trahis, tu seras perdu comme nous. On n'escalade pas les clôtures sans mauvaises intentions. Ainsi donc tiens-toi calme si tu tiens à ne pas être pris comme un voleur nocturne et un assassin.

Le vieillard réprima un mouvement d'horreur. Assassin involontaire encore, et là ! dans cette maison !

—N'ayez pas peur, bégaya-t-il néanmoins avec un claquement des dents qu'il ne pouvait pas arrêter, je suis un zig.

Mais une sorte de terreur superstitieuse le frappait. Il ferma les yeux, anéanti. Si c'était le sang répandu qui se dressait devant lui ? Il n'avait donc pas encore assez expié ? Cependant, les deux coquins s'étaient mis en marche, le traînant avec eux. Le jardin était vaste. Les pieds enfonçaient dans une terre grasse, fraîchement préparée.

Par moments il y avait des alertes, quand un froissement de branche ressemblait au bruit d'une personne marchant avec précaution, quand un arbuste sombre surgissait tout à coup, semblable à une ombre qui se dresse. Le mulâtre et son compagnon étaient émus maintenant. Par instants ils tressaillaient malgré eux. Papier-Mâché se pencha à l'oreille de son ami, tout tremblant. Un effroi lui était venu.

—S'il y avait des chiens, murmura-t-il.

—Il n'y en a pas, répondit l'homme cuivré. Je m'en suis assuré.

Le vieillard ne savait plus ce qu'il faisait, où il allait, la tête perdue. Il se voyait engagé dans une aventure terrible, inouïe, dont il ne sortirait pas. Il souhaitait de mourir, mais il pensait aussitôt que sa mort ne les sauverait pas ; puis mourir là, en criminel. Il pria, avec ferveur, mentalement, s'en remettant au ciel, incapable de concevoir ou de faire quelque chose. A mi-chemin, une ombre se dressa devant les hommes, qui faillirent

pousser un cri d'effroi. Mais l'autre se fit connaître aussitôt.

—N'ayez pas peur, c'est moi !

C'était le domestique.

—Tout va bien ? demanda le mulâtre.

—Tout va bien. Ils sont rentrés tous les deux depuis plus d'une heure. Tout le monde dort dans la maison, je m'en suis assuré.

—Il n'y aura pas besoin de jouer du couteau ?

—Je ne le crois pas.

—Tant mieux, fit le gremlin. Ce sera de la besogne de moins. Tu vas nous guider ?

— Je vous ai attendu pour cela.

Allons !

On continua à avancer. Ils étaient arrivés au pied de la maison. Personne ne les avait entendus. Le domestique se détacha pour aller explorer les alentours.

— Il revint au bout d'une minute, satisfait.

—Passez-moi les clés !

L'homme à la redingote les lui remit. Il ouvrit sans bruit la porte d'entrée, et il allait s'introduire dans l'habitation, quand il revint, effaré, vers ses complices après avoir refermé la porte.

—Mademoiselle.

Eh bien, quoi ?

Elle est là, en bas.

Seule ?

Oui.

Elle l'a vu ?

Non.

Le mulâtre tira un poignard de son sein.

Laisse moi passer. Le tout pour le tout !

Il allait s'engager dans le couloir, quand un cri de détresse effrayant perça le silence, retentit à travers les murs et fit reculer le coquin, épouvanté.

## VIII

Il y eut un moment de stupeur parmi les gredins. Tous s'étaient reculés, terrifiés. Puis le mulâtre se rendit compte de ce qui s'était passé. Il vit le vieillard tombé presque sans connaissance sur le perron. C'était lui qui avait crié. Il fit un geste de fureur.



Sauvo qui peut ! Tous disparurent à travers le jardin.

— Ah ! coquin !

Puis il saisit le malheureux à la cravate, fit sonner la tête sur les marches de pierre, et quand il le crut mort, il cria à ses amis :

— Sauve qui peut !

Tous disparurent à travers le jardin. Il était temps. Dans la maison des lumières s'étaient allumées. Des fenêtres s'ouvraient. Charles de Serves avait été un des premiers à sauter à bas de son lit. Il courut à la chambre de Claire. La jeune fille dormait profondément et n'avait rien entendu.

Ce que le domestique avait vu, ce qui l'avait effrayé, c'était un portrait en pied de sa jeune maîtresse, qu'on avait apporté dans la journée, et dont la robe, d'un blanc éclatant, se détachait au milieu des ténèbres de la première pièce. Le coquin déjà pris de frissons, l'esprit plein de chimères, effrayé, était revenu vivement en arrière, sans se rendre compte de la nature du danger. Des étages supérieurs, les domestiques dégringolaient l'escalier de service, des flambeaux à la main. Charles entendit bientôt des cris, des jurons.

— Mais que se passe-t-il ? demanda sa sœur encore à demi endormie.

— Rien, ne t'effraye pas. Je vais voir.

Il sortit précipitamment et dégringola l'escalier quatre à quatre. Claire, peu rassurée, se levait et s'habillait. Elle entendait de sa chambre des bruits de voix, des allées et venues effarées. Qu'est-ce que ça voulait dire.

Elle voulut le savoir et se prépara à descendre. Quand Charles de Serves était arrivé en bas, les domestiques, très pâles, entouraient un vieillard qui semblait mort et dont la barbe et les cheveux blancs dégouttaient de sang.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

A sa vue, les domestiques s'étaient reculés respectueusement. L'un d'eux prit la parole.

— Nous ne savons pas, monsieur. Nous avons entendu un cri.

— Je l'ai entendu aussi.

— Alors nous nous sommes levés en sursaut. Mais nous n'avons rien vu.

— Moi, dit une autre voix, il m'a semblé apercevoir des ombres traverser le jardin.

— Mais cet homme, demanda Charles, comment se trouve-t-il là ?

— Il faisait partie de la bande, sans doute. Il sera tombé, se sera blessé, et c'est lui qui aura crié.

Le maître se pencha pour l'examiner de plus près, pendant qu'un domestique tenait un flambeau.

— Mais j'ai déjà vu cette figure, s'écria-t-il.

— Nous aussi. Voilà plusieurs jours que l'homme rôde autour de l'hôtel. Il attendait un moment propice pour faire son coup.

— Il est mort ?

Un valet se pencha, mit la main sur la poitrine du vieux.

— Non, monsieur. Son cœur bat encore.

— Il faut le porter dans une pièce, lui donner des soins et envoyer chercher un médecin.

Les domestiques se regardèrent.

— Ah ! le coquin n'en vaut guère la peine ! murmura l'un d'eux.

— Peu importe, dit Charles. S'il survit, il nous aidera peut-être à faire prendre ses complices, car ils devaient être plusieurs.

— Ils étaient au moins quatre, monsieur, déclara l'homme qui croyait avoir aperçu des ombres.

— Ne faudrait-il pas aussi, dit quelqu'un, prévenir la justice ?

— Il sera temps quand le jour sera levé.

Deux des valets s'étaient baissés pour prendre le blessé par les pieds et par la tête pour le transporter dans la maison.

— Nous, firent deux autres, nous allons faire une battue dans le jardin. Nous en trouverons peut-être d'autres cachés et nous verrons par où ils sont passés.

Un premier s'était détaché pour courir chez un médecin. C'est à ce moment que Claire, un flambeau à la main, apparut dans le vestibule, la figure pâle. Charles se tourna vers elle.

— Que viens-tu faire ici ?

— Je me mourais d'inquiétude là-haut.

Ses yeux tombèrent sur le vieillard que l'on portait. Elle aperçut du sang.

— Ah ! mon Dieu !

Charles s'était mis devant les porteurs et essayait de l'éloigner.

— Remonte dans ta chambre. Ne crains rien.

Mais elle n'écoutait pas, toute livide.

— Quel est donc cet homme ? Un accident ?

— Dites un crime, mademoiselle, fit une des servantes. Elle poussa un cri d'effroi.

— Un crime ?

— Des rôdeurs qui s'étaient introduits... Et c'en est un qu'on vient de prendre.

— Mais on l'a tué ?

— Blessé seulement.

Claire fit un pas en avant, malgré son frère. Les hommes étaient parvenus en haut du perron. La figure du vieillard apparaissait en pleine lumière. Claire poussa un nouveau cri.

— Cet homme ?

— C'est le mendiant d'hier soir, dit Charles. Que t'avais-je dit ?

La jeune fille s'avança vivement, et, poussée par un sentiment qu'elle ne s'expliquait pas, elle s'écria aussitôt :

— Cet homme n'est pas un criminel !

Charles ricana.

— C'est sans doute pour nous apporter de l'argent qu'il a escaladé notre jardin ?

Claire fit avec une conviction croissante :

— Cet homme n'avait pas la figure d'un voleur. et quand il pourra parler.

Charles riposta tranquillement, l'air ironique.

— Attendons qu'il parle ! Et s'il peut nous donner de bonnes raisons.

— Il vivra, n'est-ce pas ! s'écria la jeune fille avec angoisse.

— Je l'espère répondit le frère d'un ton gouailleur. N'y a-t-il pas un Dieu pour les coquins ?

Claire fit un mouvement de douleur.

— Je t'en prie, Charles, ne parle pas ainsi ! !

Le jeune homme haussa les épaules, pris de pitié pour cette sensiblerie de fillette. Parbleu ! en effet, la culpabilité du blessé ne faisait pas un doute. Depuis plusieurs jours déjà, cet homme rôdait autour de l'hôtel, mijotait son crime. Puis, jugeant le moment propice, il avait amené ses complices, leur avait donné les indications qu'il avait recueillies, mais le coup avait manqué. par suite d'il ne savait pas quel accident.

Cependant les domestiques avaient porté le vieillard dans une petite pièce, une sorte de desserte précédant la cuisine. On avait monté un lit à la hâte, sur un cana-

pé. C'était Claire qui avait donné ces ordres, malgré les haussements d'épaules des servantes et des valets, qui trouvaient qu'on se donnait beaucoup trop de mal, qu'on prenait trop de précautions pour un coquin qui ne voulait pas la corde qui aurait dû le pendre.

La jeune fille n'y prenait pas garde. Ses yeux ne quittaient pas l'inconnu. Maintenant qu'il était couché, installé, elle se penchait sur lui, guettant un mouvement qui lui indiquait qu'il revenait à lui, qu'il reprenait connaissance. Elle trouvait que sa figure n'avait rien perdu de son aspect honnête et bon. Les yeux fermés les traits calmes, il semblait dormir. Oh ! non, il n'avait rien là de la physionomie convulsée par la terreur qui dénote les criminels. Elle ressentait à le contempler un charme doux dont elle ne comprenait pas la cause. C'était elle qui le soignait, lavait son visage, taponnait ses tampes d'un linge imbibé de vinaigre.

Charles, l'air moqueur, la laissait faire. A quoi bon la contrarier ? Il y a dans toute femme un peu de la sœur de charité. Elle avait voulu remplir ce rôle. Il n'était pas homme à s'y opposer. D'ailleurs, il préférait qu'on sauvât le vieux pour pouvoir l'interroger, tâcher d'apprendre quelque chose. L'hôtel, maintenant, était plongé dans le silence.

Sur ces entrefaites, les deux domestiques envoyés à la découverte dans le jardin revinrent. Ils n'avaient trouvé personne, mais ils avaient vu les traces de l'escalade, aperçu les pas tout frais sur les plates-bandes. Les gredins étaient au moins quatre. Ils devaient connaître toutes les habitudes de la maison. Ils avaient bien pris la précaution d'entrer par l'endroit le plus sombre, le plus éloigné de la loge, pour ne pas éveiller l'attention. Charles regarda sa sœur.

— Eh bien, ton honnête homme ? Es-tu convaincue maintenant ?

Elle répondit vivement, avec la même foi :

— Cet homme n'est pas un assassin !

Au même instant, le blessé ouvrit les yeux, fit sur sa couche un mouvement effaré.

— Assassin, moi, et ici.

Puis il retomba, épuisé, le corps secoué par un frisson épouvanté.

## IX

André Roustan était sorti du Vaudeville, après la scène que nous savons, dans un état de rage impossible à décrire. Il tenait au mariage avec la sœur de Charles de Serves pour plus d'une raison. D'abord il l'aimait, ce qui peut paraître assez extraordinaire avec le caractère que nous lui connaissons, ensuite il comptait, et c'était là encore ce qui le touchait le plus, il comptait sur sa dot qui devait être considérable, pour remettre à flots ses affaires, qui étaient, malgré ses apparences de luxe, dans une triste situation.

André sortit du Vaudeville à pas rapide, ne voulant ni voir, ni être vu, et il se précipita sur le boulevard, où il put, dans le grand air, donner un libre cours à son exaspération. Il allait et venait du coin de la rue Scribe à la rue Meyerbeer, à grandes enjambées fiévreuses, sans faire attention aux passants qu'il bousculait, l'esprit perdu. S'il n'avait écouté que son premier mouvement de fureur, il eût couru à la rencontre de Georges de Fresnières, pour le souffleter, le tuer, l'anéantir.

Il n'était pas possible que son mariage ne se fit pas, qu'il n'épousât pas Claire. La rupture de cette union

convoitée, attendue, était la ruine pour lui, plus que la ruine, la mort. Qu'allait-il faire pour réunir les liens brisés ? Un duel avec son rival ne le menait à rien. Même, s'il était vainqueur, Claire ne voudrait jamais épouser l'homme qui aurait blessé ou tué celui qu'elle aimait. Il fallait trouver autre chose... Il y pensa longtemps, tout en longeant les trottoirs avec agitation. Puis il se frappa le front, s'arrêta brusquement et fit signe à un fiacre qui passait à vide.

— Rue Pierre Charron, 47. Une course.

La voiture partit au galop. Le long du chemin, un peu calmé par la bise qui fouettait son cerveau en feu, il mûrit son plan. Il en combina tous les détails, et il avait sans doute trouvé bien des espérances de réussite, car il avait l'air très satisfait quand il mit pied à terre devant la maison indiquée. Il sortit de sa poche une pièce de cinq francs, qu'il tendit au cocher. Celui-ci jeta vivement les couvertures pour fouiller à sa poche et rendre la monnaie. Le client fit un geste dédaigneux.

— C'est inutile, gardez !

L'automédon eut un petit frisson de plaisir, puis, pour passer son émotion, il fouetta sa bête à tour de bras et disparut. André tira le cordon de la sonnette. En passant devant la loge, il demanda :

— Madame est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur.

Il grimpa lestement l'escalier, un escalier large, éclairé par des statues formant candélabre, couvert d'un tapis épais et égayé de quelques plantes grasses dans de vastes pots de majolique. Arrivé au premier étage, il tira une petite clef de sa poche, ouvrit la porte et déposa son chapeau. Il était chez lui. Au bruit, une servante, la femme de chambre, était accourue. Elle resta en arrêt, surprise.

— Monsieur !

Il demanda :

— Ta maîtresse est là ?

— Oui, monsieur, dans le salon.

Et la domestique disparut par la porte de la salle à manger, pendant qu'il ouvrait celle du salon. A sa vue, une jeune femme, très belle, la tête surchargée d'un faix de cheveux fauves, se leva à demi d'un canapé sur lequel elle était étendue et où elle lisait. De stupeur, elle laissa tomber son livre.

— C'est toi !

— C'est moi.

— A cette heure ! Je te croyais au Vaudeville.

— J'en viens.

— Pourquoi n'y es-tu pas resté ?

— La pièce m'ennuyait.

— Le *Procès Veuveuradienc* ?

— Oui.

— Moi, j'ai ri à me tordre la dernière fois que je l'ai vu.

— Ça prouve que nous n'étions pas dans les mêmes dispositions d'esprit.

Elle leva les yeux sur lui.

— C'est vrai, tu as l'air tout décontenancé. Que t'est-il donc arrivé ? Raconte-moi ça.

Elle avait avancé devant elle un siège bas sur lequel il vint s'asseoir.

— Tu as eu quelque chagrin ?

Il ne répondit pas, il paraissait gêné. Ce qu'il avait à dire lui coûtait et il ne trouvait pas le joint pour entamer la conversation. Pour se donner une contenance, il prit la main de Georgette, c'était le nom de la jeune

femme et il la couvrit de baisers. Puis il lui fit des compliments.

Elle le considérait, très étonnée, peu habituée à de pareilles tendresses de sa part. Elle ne put s'empêcher d'exprimer la stupeur que cela lui causait.

—Tu as bien dîné, mon ami ?

—Pourquoi ?

—Parce que tu es tout chose, ce soir.

Il lui prit de nouveau la main, l'attira à lui.

—Ecoute-moi Georgette.

—Je suis tout oreille, comme on dit.

—Je vais te demander ce soir la plus grande preuve d'amour et de confiance qu'un homme puisse réclamer d'une femme.

Elle le regarda, ahurie

—Parle !

—Voici.

Il lui expliqua, avec mille circonlocutions, ce qu'il attendait d'elle. Il voulait qu'elle fût assez habile pour circonvenir un jeune homme du nom de Georges de Fresnières, un très beau garçon du reste ; pour le rendre amoureux d'elle, le compromettre. Elle était assez belle pour tourner toutes les têtes. Elle l'écoutait, bouche béante, avec un ébahissement bien facile à comprendre. Quand il eut fini, elle éclata de rire d'un rire très franc.

—C'est ça que tu appelles une preuve d'amour, toi ?

Il eut un geste décontenancé.

—C'est ça.

Sa gaieté redoubla.

—J'avais bien raison de dire que tu étais tout drôle ce soir.

Il demanda, désappointé :

—Alors, tu refuses ?

—Je ne dis pas cela, mais dis-moi pourquoi cette comédie ?

Il lui expliqua alors son affaire. C'était pour lui une question de vie ou de mort. Elle lui rendrait le plus grand des services. Et sa fortune était au bout, il le lui promettait. D'ailleurs il lui donnerait la marche à suivre, lui dirait ce qu'elle aurait à faire. Elle n'aurait qu'à se laisser guider par lui. Il ne fallait pas, surtout, qu'elle fit savoir qu'elle l'aimait. Puis il lui vanta les qualités physiques de Georges. C'était un charmant garçon qui gagnait beaucoup d'argent. Elle l'écoutait attentivement, très intéressée, très amusée ; puis quand il eut fini, elle lui dit :

—Je ferai tout ce que tu voudras. Tu peux compter sur moi.

Il se jeta éperdument dans ses bras.

—C'est la vie que tu me saches !

## X

Revenons au vieillard que nous avons laissé à demi-mort dans une pièce de l'hôtel de Servas. Au cri poussé par lui Claire s'était précipitée, en proie à une grande émotion. Ce cri de protestation lui était allé au cœur. Que voulait donc dire ce malheureux ? Qui était-il ? D'où venait-il ? Pourquoi l'idée d'être accusé d'un assassinat lui semblait-elle plus horrible dans cette maison qu'ailleurs ?

La jeune fille était fort intriguée. Elle allait demander au blessé des explications, quand elle s'aperçut qu'il venait de s'évanouir de nouveau. Aucun des autres assistants n'avait entendu le mot prononcé par l'inconnu ou remarqué l'intonation qu'il y avait mise. Claire

s'était remise à frictionner le blessé. Elle faisait respirer à l'infortuné les sels les plus violents qu'elle avait à sa disposition, essayant avec un linge fin les gouttes de sang qui venaient perler encore sous les cheveux blancs. Charles et les domestiques, immobiles, la regardaient.

Le valet qui avait couru chercher un médecin revint avec un docteur. Cela fit diversion. Il y eut des saluts échangés, puis le membre de la Faculté, ennuyé d'avoir été interrompu dans son sommeil, s'approcha du blessé, après s'être excusé cérémonieusement d'avoir dérangé Claire, qui ne quittait pas les abords de la couche improvisée. Il prit la main de l'infortuné, lui tâta le pouls, tourna et retourna la tête pour examiner la blessure, puis il se releva et laissa tomber ces paroles :

—Evanouissement prolongé, causé par la perte du sang. Fracture assez grave de la boîte osseuse.

Claire demanda vivement :

—Vous le sauverez, docteur ?

—Nous l'espérons, mademoiselle.

—Oh ! merci.

—On ne dit jamais d'un malade qu'on le sauvera, fit sentencieusement l'homme de l'art, car on ne sait jamais quelles complications peuvent se produire. Vous avez de la charpie, des linges ?

—Voici, docteur.

—Je vais procéder au pansement.

—Est-ce qu'il ne va pas reprendre connaissance ?

—Il y a tout lieu d'espérer que si, mademoiselle... Autrement, je ne répondrais pas de lui.

Un sourire se dessina sur le visage ironique de Charles de Servas. Le docteur n'y prit pas garde et se mit à la besogne. En quelques minutes ce fut fini, très dextrement. La jeune fille avait aidé de son mieux.

—Là maintenant, fit l'homme de l'art, qui s'essuyait les mains à une serviette qu'un domestique lui tendait. Voilà qui est fait, nous allons essayer de lui rendre la vie, à ce brave homme.

Il se tourna vers Charles.

—C'est un de vos parents ?

—Non, monsieur.

—De vos serviteurs ?

—Pas davantage.

Un étonnement se peignit sur le visage du docteur, mais il craignit d'être indiscret et ne continua pas ses interrogations. Il s'adressa à Claire.

—Vous avez des sels, mademoiselle ?

—Voici, monsieur.

Le docteur continua à donner ses soins au blessé, qui se mit enfin à ouvrir les yeux. L'homme de la Faculté eut un geste de satisfaction.

—Vous voyez, mademoiselle, qu'il ne faut jamais désespérer avec la science. Mais qu'on ne le fatigue pas, qu'on le laisse reposer. Et qu'on ne le fasse pas parler sur tout.

—Non, docteur, soyez tranquille, j'y prendrai garde.

—Le médecin se lava les mains à grande eau, très heureux de son succès. Il s'approcha de Charles.

—Vous verrez, monsieur, que tout ira bien.

Le gentilhomme haussa les épaules avec indifférence.

—Pour ce que cela m'intéresse !

Mais au même moment, ayant tourné la tête vers l'inconnu, il vit les yeux de celui-ci grands ouverts, fixés sur lui, avec une expression de douleur. Il baissa ses regards, troublé malgré lui. Le médecin, un peu froissé de la réponse qui lui avait été faite, du peu de cas qu'on faisait de ses services, demanda :

—Mais quel est donc cet homme ? Quel genre d'accident ?

—Nous n'en savons rien.

—Comment ?

—C'est un rôdeur qui s'était introduit dans le château pour voler sans doute et qui sera tombé.

Le docteur fit une nouvelle grimace.

—Et c'est pour ça ? . . .

Il allait dire : C'est pour ça qu'on m'a dérangé ? Mais il se contint ; toutefois son exclamation n'avait pas échappé à Charles.

—Soyez tranquille, monsieur, dit celui-ci, vous serez payé comme si c'était un de nos amis ou de nos serviteurs.

Le médecin esquissa un sourire.

—Je n'en doute pas, monsieur, et ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire. Je m'étonnais seulement de l'empressement avec lequel on s'était mis à soigner un gredin qui a sans doute pénétré chez vous pour vous assassiner.

L'œil du vieillard fixa le docteur. Il flamboyait. En même temps la bouche du malheureux s'ouvrit, mais aucun son perceptible n'en put sortir. Il s'agitait d'une façon étrange sur sa couche. Claire l'examinait avec une surprise croissante. Charles répondit au médecin :

—Nous tenions à le conserver, quand ce ne serait que pour avoir de lui le nom de ses complices.

—C'est juste. Vous avez fait prévenir le commissaire ?

—Pas encore.

—Il faut le faire avertir le plus tôt possible. On conduira le blessé à l'hôpital, où il sera surveillé et soigné jusqu'à ce que son état permette de le transférer à Mazas. D'ici là il aura peut-être pu donner des indications pour faire prendre ses complices.

—Dès que le jour sera levé, dit Charles, on prévient le commissaire de police.

L'angoisse du vieillard, en entendant cette conversa-

tion, faite pourtant à demi-voix, était devenu horrible, inexprimable. Il s'était dressé à demi sur son oreiller, effrayant dans ses bandelettes. De la main, il essayait d'arracher de sa gorge des mots qui ne pouvaient pas sortir. Claire le contemplait avec une sorte d'épouvante. Le médecin et Charles se tournèrent vers lui.

—Qu'a-t-il donc ? demanda ce dernier.

—Il veut parler, il a peur, il a peut-être entendu ce que nous avons dit, répondit le médecin.

Puis il alla vers l'homme :

—Allons, calmez-vous, mon ami. Il ne vous faut pas d'émotion.

Le blessé tourna ses yeux vers Claire, comme pour l'appeler, pour dire que c'était à elle qu'il voulait parler. La jeune fille se pencha à son oreille. Quelques secondes se passèrent dans un silence profond. La sœur de Charles releva la tête en proie à une émotion dont elle n'était pas maîtresse. Elle se tourna vers son frère.

—Il ne faut pas envoyer chercher la justice, dit-elle, cet homme est innocent, et il arriverait les plus grands malheurs.

Le jeune homme eut un sourire.

—C'est ce qu'il vient de te dire ?

—Oui, et il ne ment pas, mon frère. je te l'assure !

—Voyez-vous, le gredin ! murmura le docteur.

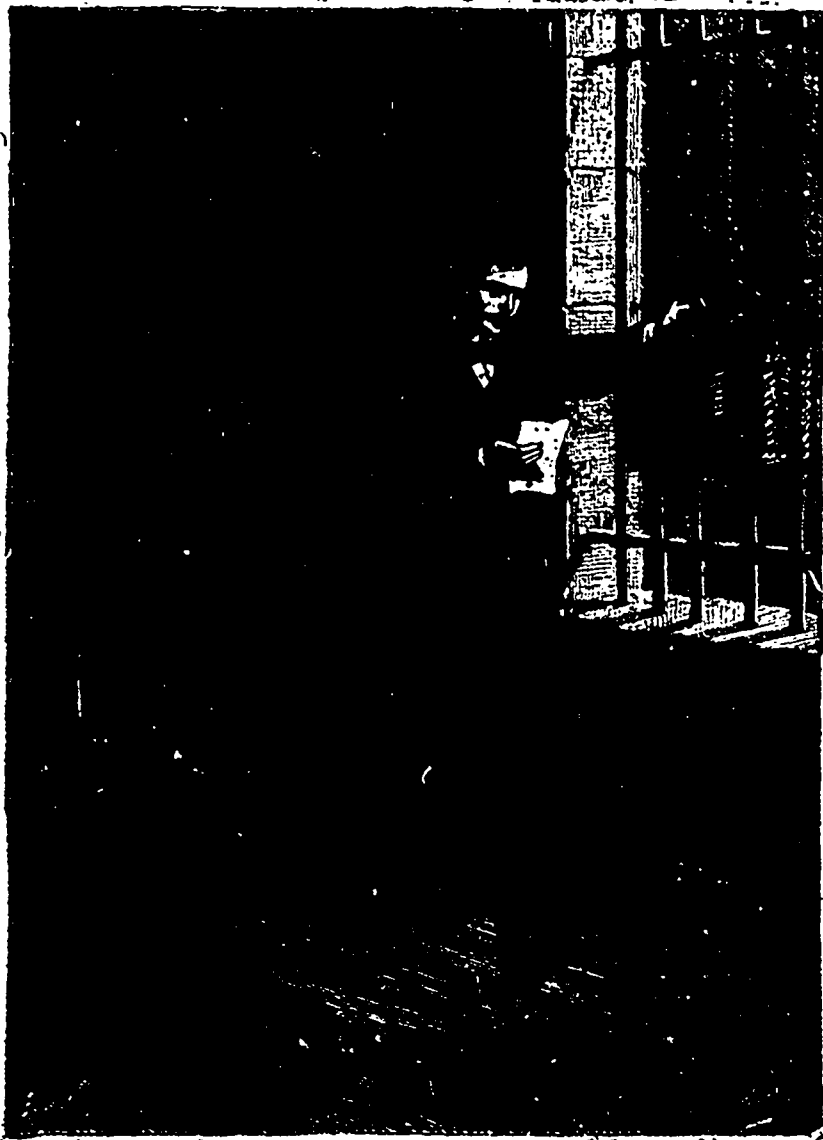
Claire riposta vivement.

—Ce n'est pas un gredin, sa voix m'a remuée. C'est un honnête homme, et j'en avais déjà le pressentiment. Il nous expliquera tout plus tard, quand il le

pourra, mais son arrestation apporterait du douleur et la honte dans notre maison.

—Dans la sienne surtout, riposta Charles du même ton ironique.

—Je t'en supplie, mon frère, poursuivit la jeune fille, laisse-moi faire. Qu'on tienne l'aventure secrète, qu'on ne le dénonce pas. Je le soignerai, je le panserai, et s'il est coupable ensuite, si ses explications ne sont pas claires, il sera toujours temps de le livrer ; il n'y a pas eu de crime commis.



Il y trouva d'abord un billet de la comtesse.



—Et l'escalade ? et les complices ?

—Il nous dira tout. C'est un cri qui nous a sauvés. Si c'est lui qui l'a poussé ?

—En tombant peut-être, involontairement.

Le médecin se tourna vers la jeune fille.

—Ne vous laissez pas, mademoiselle, emporter par votre bon cœur. Les coquins ont toujours mille ruses dans leur sac, et si celui-ci s'est introduit nuitamment chez vous, il ne mérite aucun ménagement, aucune pitié, croyez m'en ! Et si j'étais à la place de M. de Servès, j'aurais déjà des agents à toutes les issues de mon hôtel.

—Soyez tranquille, docteur, fit Charles, avant une heure, il sera entre les mains de la justice.

—Le blessé qui avait entendu ces mots, se dressa d'un bond sur son lit, comme s'il avait été poussé par un ressort. Toute sa face pâlie, livide, suait la terreur.

—Non, non, s'écria-t-il, vous ne permettrez pas cela. Au nom de Daniel de Servès votre père disparu, vous ne livrez pas un malheureux ! La justice de Dieu s'appesantirait sur cette maison !

Le jeune homme jeta sur le vieillard des regards effarés. Cette voix avait fait vibrer en lui toutes les fibres de son cœur. Quel était donc cet homme ? Que voulait-il dire ? Comment savait-il l'histoire de la disparition de son père ? Il se tourna, très ému, vers le médecin et les domestiques.

—Que personne ne parle, dit-il, de ce qui s'est passé ici. Je réponds de cet homme !

A peine avait-il achevé ces mots qu'un mouvement se produisit vers la porte d'entrée. On entendit le pas de plusieurs hommes ; une servante entra, essoufflée.

—Le commissaire et des agents. . .

Tout le monde se regarda, effaré, et une anxiété poignante tomba sur tous les personnages présents.

## XI

Le commissaire se présenta. Il était accompagné d'un des domestiques de la maison qui avait voulu faire du zèle et qui avait couru le prévenir sans ordre. Il jeta un coup d'œil dans la pièce, ôta son chapeau et demanda :

—M. Charles de Servès.

Le jeune homme s'avança.

—C'est moi, monsieur.

Le fonctionnaire salua de nouveau.

—J'ai été prévenu, dit-il, qu'un crime ou plutôt une tentative de crime a été commise chez vous cette nuit.

—Vous avez été mal renseigné, monsieur, répondit Charles.

—Cependant, interrompit l'homme de loi, je vois là un lit dressé, un homme blessé.

—Claire fit un mouvement vers le vieillard comme pour le défendre.

—Cet homme a été victime d'un accident, répondit Charles.

—C'est un de vos serviteurs ?

Le jeune homme inclina la tête.

—Vous savez son nom ?

Charles de Servès ne répondit pas. Il y eut un moment d'anxiété terrible. Le silence était si grand qu'on entendait battre le balancier de la pendule dans la salle à manger. Le commissaire était perplexe. Il flairait quelque chose et ses soupçons croissaient de seconde en seconde. Il poursuivit d'un air un peu ironique.

—Peut-être avez-vous oublié ce nom, monsieur. Vous avez beaucoup de domestiques.

—Je l'ai oublié, en effet.

—Vous me permettez au moins de le lui demander.

—Faites ce qu'il vous plaira.

Le magistrat fit un pas vers le lit. Claire se précipita devant lui.

—Vous allez tuer cet homme, monsieur, le médecin a défendu de le faire parler.

—En même temps, la jeune fille adressait au docteur un regard plein de supplication.

—C'est vrai, dit celui-ci, un interrogatoire en ce moment pourrait être fort dangereux.

Le fonctionnaire promena autour de lui des regards méfiants. Tout le monde semblait s'entendre pour le tromper. Pourquoi ? Dans quel but ?

—Il faut pourtant, balbutia-t-il embarrassé, que je fasse mon devoir.

Charles fit dignement :

—Cet homme est chez moi, sous ma sauvegarde.

—J'ai le droit de savoir son nom.

—On le lui demandera quand on pourra l'interroger sans danger.

—Mais quelqu'un de ses camarades doit le connaître.

Il promena son regard autour de lui. Tous les visages restèrent mornes.

—Cet homme, dit Charles, n'est entré chez moi que d'aujourd'hui. Personne ne peut savoir qui il est.

Le commissaire sentait la colère le gagner.

—Enfin, monsieur, fit-il avec un commencement d'énerverment, j'ai le droit de savoir qui est cet homme, d'apprendre ce qui s'est passé ici cette nuit. Si on s'est moqué de moi, en venant me raconter un crime imaginaire, ou si l'on veut se moquer de la justice, en cherchant à dissimuler, j'ignore pour quel motif, un crime réel. Puisqu'on ne veut pas me répondre, je vais me retirer, mais mon enquête n'en restera pas là et je saurai ce qui s'est passé.

Et le fonctionnaire, mettant son chapeau, allait s'éloigner. Charles s'avança vers lui.

—Personne, monsieur, lui dit-il, n'a pensé à se moquer de vous ou de la justice. Il est vrai que nous avons été réveillés cette nuit par un cri terrible poussé au pied de notre maison. Il est vrai que tout le monde est descendu, croyant à un crime, qu'on a trouvé cet homme blessé sans que nous puissions encore nous expliquer sa présence dans notre jardin à cette heure ; mais il nous a promis à ce sujet des explications qui doivent nous satisfaire, et ma sœur, qui l'a soigné, à laquelle il a parlé tout bas, m'a supplié de le garder et de lui permettre de le sauver. Il ne peut pas, dans tous les cas, être dangereux tant qu'il sera couché, et qu'il lui sera défendu de remuer et de parler. Dès qu'il sera possible de l'interroger, je vous ferai prévenir, et vous pourrez alors vous livrer avec fruit à une enquête. S'il nous a trompés, il n'y aura gagné que d'être soigné ici au lieu de l'être à l'hôpital. Dans tous les cas, il est à vous dès aujourd'hui et je réponds de lui ! Il sera aussi bien gardé ici que dans une prison. Les quelques paroles qu'il a pu prononcer m'ont surpris. Il semble y avoir dans l'existence de ce malheureux un mystère que je tiens autant que vous, plus que vous peut-être, à voir éclairci.

Pendant tout le temps que le jeune homme avait parlé, le vieillard ne l'avait pas quitté des yeux et son regard fixé sur lui, avait semblé s'animer d'une joie profonde. Le commissaire avait paru réfléchir un moment.

—Soit, monsieur, répondit-il.

Puis se ravisant :

—Il a peut-être sur lui des papiers, il ne doit pas craindre de les montrer si c'est un honnête homme.

L'inconnu fit un signe à Claire qui se pencha sur lui.

—Il me dit qu'il a des papiers, monsieur le commissaire, dit la jeune fille, mais il ne peut les montrer qu'à vous seul.

Et la sœur de Charles, fouillant dans le paletot du blessé, en retira un portefeuille. Le fonctionnaire s'en empara vivement, parcourut attentivement quelques pièces sur papier timbré, où se voyaient de larges cachets, puis il les rendit.

—Ces papiers sont en règle, déclare-t-il, et je ne vois aucun inconvénient à laisser cet homme ici, à condition que vous engagiez à me le livrer à première requisition.

—Je m'y engage dit Charles.

—Et, dès qu'il pourra parler, je viendrai l'interroger.

—Ma porte vous sera toujours ouverte.

—En attendant, je vais, avec mes agents, si vous me le permettez, examiner les traces d'affraction qu'il peut y avoir dans le jardin.

—Faites, monsieur, dit M. de Serves.

Le commissaire salua tout le monde et s'éloigna. Quand il fut disparu, il se fit dans la pièce quelque minutes de silence solennel. Charles paraissait absorbé par ses réflexions. Pourquoi cet homme n'avait-il pas voulu montrer ses papiers qu'au commissaire ? Pourquoi lui cachait-il son nom à lui et à sa sœur ? Qu'avait-il dit à Claire pour que la jeune fille prit avec tant de chaleur sa défense ? Le médecin vint à ce moment prendre congé.

—Dieu veuille, dit-il au jeune homme en manière d'adieu, que vous ne vous repentiez pas de votre mansuétude et que vous n'ayez pas affaire à un adroit gremlin !

Charles ne répondit pas. Les domestiques sortaient aussi un à un. Le vieillard avait fermé les yeux et semblait dormir.

M. de Serves s'approcha de sa sœur.

—Quel est cet homme ?

—Je n'en sais rien, mais il est innocent, je le sens, je le jure et je veux le sauver.

—Pourquoi se cache-il de nous ? Pourquoi le trouvions-nous toujours sur nos pas comme s'il avait voulu veiller sur nous ?

—Je n'en sais rien, répondit Claire, mais mon cœur bat quand je m'approche de lui, quand ma main le touche.

—C'est bien étrange, murmura Charles, puis il ajouta en s'éloignant :

—Je saurai qui il est, je le saurai !

## XII

Georges de Fresnières était sorti du Vaudeville dans un état d'exaltation plus facile à comprendre qu'à décrire. Rien ne s'opposait plus à son bonheur. Il était aimé de Claire, accepté par le frère, devenu le fiancé officiel, pour ainsi dire. C'est à peine s'il avait fait attention aux regards sournois, méchants, qu'André Roustan lui avait jetés, quand il l'avait vu préférer à lui. Le jeune homme habitait un modeste appartement situé aux environs du palais, à proximité de ses affaires, rue de la Monnaie. Il s'y rendit à pied, quand le spectacle fut fini, quand il eut adressé à Claire un dernier sourire, et l'eut accompagnée jusqu'à sa voiture. Tout à son bonheur, il s'endormit sans aucun pressentiment funeste, bercé par des rêves radieux.

Georges de Fresnières, nous l'avons dit, était avocat. Il y avait deux ans, à peine qu'il avait prononcé sa première plaidoirie, et les clients affluaient déjà chez lui, mais il ne comptait pas pourtant faire sa carrière de barreau. Ses aspirations l'appelaient ailleurs. Son éloquence semblait faite pour les hauteurs de la tribune. L'esprit libéral, il sentait son cerveau plein de vérités qu'il voulait dire aux hommes, répandre dans une enceinte plus vaste et plus sonore que celle du palais. Il rêvait de devenir député et il avait déjà un noyau d'amis qui lui avaient promis de l'appuyer, de le soutenir, de lui faire obtenir un des arrondissements importants de province.

Le lendemain de la soirée passée au Vaudeville, s'il n'avait écouté que son cœur, il eût couru aussitôt son réveil à l'hôtel de Serves, mais il avait ses devoirs de la journée à remplir. A partir de neuf heures, jusqu'au moment du déjeuner sommaire qu'il prenait avant d'aller au palais, il recevait ses clients. Ce matin-là, une dame attendait dans la petite pièce attenante à son cabinet. Quand elle le vit paraître, elle se leva vivement.

—Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, avec quelle impatience je vous attendais !

Il eut un sursaut étonné.

—Oui, madame ?

—Oui, on m'a vanté votre talent merveilleux et vous seul pouvez me sauver !

Il ouvrit la porte de son cabinet, non sans paraître un peu stupéfait de ce début.

—Entrez, madame !

La jeune femme s'avança. Elle était merveilleusement belle, mise très luxueusement, quoique simplement. En passant devant le jeune avocat, elle lui lança un regard qui l'eût fait tressaillir, s'il n'eût eu le cœur tout plein de l'image de Claire. Il entra derrière la cliente, ferma la porte et lui présenta un siège.

—Veuillez vous asseoir, madame, et m'expliquer en quoi je vous vous être utile.

Il prit place devant son bureau. L'inconnue approcha son siège du sien, si près qu'il sentait son souffle, un souffle ardent, parfumé, puis elle commença à parler avec volubilité.

—Je suis d'origine étrangère, monsieur. Je me nomme la comtesse Georgette de Crémom. J'avais une fortune considérable que mon mari est en train de manger au jeu.

Tout en parlant la jeune femme ne quittait pas des yeux son interlocuteur, et Georges de Fresnières se sentait mal à l'aise, sans qu'il sût pourquoi, sous cette pluie d'ouillades enflammées. Il dit très froidement :

—Vous voulez faire un procès ?

—Je le désirerais.

—Une séparation de biens ?

—De corps et de biens, monsieur

—Où avez-vous été mariés ?

—Au château de mon mari dans l'Anjou

—Il y a longtemps que vous habitez la France ?

—Je ne l'ai pas quittée depuis quinze ans. C'est en France que mon mari m'a connue, épousée.

—Il n'est pas Français, votre mari ?

—Il s'est fait naturaliser pour m'épouser. C'est une condition que j'avais mise à notre mariage.

—Il était riche ?

—Toute la fortune vient de moi.

—Votre mariage a été un mariage d'amour ?

—De mon côté, oui, monsieur, je l'adorais.

Elle mit une main toute frémissante sur le bras de l'avocat.

—Si vous saviez comme nous fûmes heureux, les premiers jours, je le trouvais beau, brave. Je ne pouvais pas vivre une minute sans lui. J'ai le cœur aimant, inflammable. J'avais donné à cet homme tous les trésors de mon cœur.

Elle s'était rapprochée insensiblement du jeune homme. Elle lui parlait presque bouche à bouche, l'air exalté.

—Il vous ressemblait un peu, poursuivit-elle, il avait la douceur de vos yeux, bien que sa taille et son visage fussent moins distingués. Lui, il semblait m'aimer les premiers jours, mais je m'aperçus bientôt que c'était ma fortune seule qu'il convoitait. Bref, il est devenu si hideux depuis quelques années, au moral comme au physique, que je l'exècre autant que je l'aimais autrefois.

Au fur et à mesure qu'elle approchait sa chaise, George reculait son fauteuil. Il avait pris une mine glacée, presque choqué des manières de cette étrange cliente, gêné de la fixité du regard qu'elle faisait peser sur lui.

—Pour entamer un procès, demanda-t-il, vous avez des griefs ?

—Oh ! monsieur, si j'ai des griefs ! Tous les griefs qu'une femme peut avoir contre un mari. Le mien est un monstre. Il est joueur, débauché, mon argent fond entre ses mains. S'il avait pendant deux années encore la gestion de ma fortune, je finirais sur la paille.

Elle appuya plus fortement sa main sur le bras de Georges.

—Vous seul, monsieur, pouvez me sauver. Je vous en supplie, ne m'abandonnez pas !

Et ses yeux imploraient le jeune homme. Elle était si belle ainsi, toute son âme dehors, pour ainsi dire, la figure éclairée par le reflet des yeux, que l'avocat tressaillit malgré lui. Il se recula encore.

—Tous ces griefs, madame, dit-il, vous pouvez les prouver ?

—Si je puis les prouver ?

—Sous quel régime êtes-vous mariée ?

Georgette regarda le jeune homme avec un certain embarras. Georges précisa.

—Est-ce sous le régime dotal ou sous le régime de la communauté ?

L'ami d'André Roustan perdit un peu de son aplomb à cette question. Elle ne savait pas trop ce que son interlocuteur voulait dire. Elle réfléchit quelques secondes, puis elle répondit à tout hasard.

—Sous le régime de la communauté.

—La séparation sera plus difficile.

—Avec votre talent !

—Ce n'est pas le talent de l'avocat, à supposer qu'il ait du talent, qui pèse d'un grand poids dans les affaires de ce genre, ce sont les faits. D'ailleurs, il est probable que votre mari se défendra.

Elle s'écria vivement :

—Je l'en défie bien !

—Les maris trouvent toujours moyen de se défendre, répondit en souriant Georges de Fresnières. Il ne faut donc aborder le procès qu'armé de pied en cap. Articulez vos griefs. Réunissons-en les preuves, j'examinerai le tout et je vous dirai si je puis me charger de la cause.

Le jeune homme s'était levé. Elle se leva aussi. Elle se pencha vers son cou.

—Oh ! oui, vous vous en chargerez, vous ne m'abandonnez pas !

Il se dégagea doucement.

—Je ne vous promets rien encore. Il faut que je sois fixé avant sur la nature de la cause.

—Vous me demanderez ce que vous voudrez. Je suis riche encore.

—Je n'ai jamais obéi à une question d'argent.

Il salua profondément et conduisit la comtesse à la porte de son cabinet.

—Et quand pourrai-je vous revoir ?

—Tous les matins, de neuf à dix heures, et tous les soirs, de cinq à sept.

—Je reviendrai.

Georgette inclina la tête et sortit dignement. Elle était outrée.

—Ours, va ! cria-t-elle quand elle fut dehors.

Rue Pierre Charron, Roustan l'attendait avec impatience.

—Eh bien ! s'écria-t-il en la voyant. As-tu fait un premier pas ?

—Oui, en arrière.

Et elle raconta son entrevue avec des gestes furieux.

—Avait-on vu un nigaud pareil ! Elle était assez belle, pourtant, pour être remarquée, pour faire impression.

Roustan sourit de cette explosion.

—Ne te désespère pas, va, nous arriverons.

—N'empêche que ce soit un fier crétin !

Et de rage, elle jeta son chapeau à la volée à travers la chambre.

### XIII

Les avocats sont habitués à recevoir tant de visites excentriques, surtout des visites féminines, que c'est à peine si celle de la prétendue Georgette de Crémone préoccupa Georges de Fresnières. Au bout d'une demi-heure, quand il eut entendu le récit d'autres infortunes conjugales ou financières, il n'y pensa plus. Il était persuadé du reste, qu'il ne la reverrait plus. Sa surprise fut donc grande quand il la retrouva chez lui au sortir du palais. A son entrée, elle se leva et montrant une liasse de papiers qu'elle tira de son sein :

—J'ai les pièces, monsieur.

Il la salua légèrement, la fit passer devant lui dans son cabinet.

—Entrez, madame.

Elle avait changé de toilette et sa nouvelle mise lui allait mieux encore que celle du matin, faisant ressortir davantage l'éclat de sa chair, l'élégance de sa taille. Elle avait la physionomie plus calme, plus reposée. Pas d'exaltation de geste et de regard comme dans sa visite précédente. La première tactique ne lui ayant pas réussi, elle en avait changé. Elle avait le visage fier, un peu hautain.

Georges de Fresnières était tout décontenancé. Est-ce qu'il se serait trompé ? Est-ce qu'il avait affaire à une vraie grande dame ? Est-ce que le procès était sérieux ? Il s'inclina plus profondément qu'en entrant, lorsqu'elle passa devant lui pour pénétrer dans son cabinet. Il lui offrit avec empressement un de ses meilleurs fauteuils. Elle souriait malicieusement sous sa voilette. Elle lui tendit son paquet de papiers, qu'il défit et parcourut rapidement.

Il y avait le contrat de mariage de la comtesse, car

Georgette avait été réellement mariée. Elle avait épousé le comte de Crémone, une sorte d'aventurier dont le titre était plus ou moins authentique, vivant de jeu et de rapines, et qui avait tout à coup disparu de la circulation sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

D'un coup d'œil, Georges avait saisi le cas, modifié ses impressions du matin. La jeune femme semblait attendre sa décision avec l'anxiété qu'elle aurait eue à attendre l'arrêt d'un juge. Elle levait vers lui des yeux suppliants, un peu humides.

— N'est-ce pas, monsieur, balbutia-t-elle, que c'est affreux ?

— Cet homme est un monstre ! déclara l'avocat.

— Oh ! vous me défendez, supplia-t-elle, vous prendrez en main ma cause. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous !

Et au lieu d'appuyer ses mains, comme le matin, sur le bras de Georges, elle les tendait vers lui comme si elle avait imploré une divinité. De vraies larmes maintenant roulaient dans ses yeux et elles étincelaient comme des diamants. Elle était ainsi cent fois plus belle, mais Georges ne la voyait même pas, ne songeait point à sa beauté, n'envisageant que son uniforme.

— Je n'ai jamais refusé mon appui, dit-il, aux personnes vraiment dignes d'intérêt. Vous habitez Paris, madame ?

— J'y ai seulement un pied-à-terre. Mon véritable domicile est le château de Crémone, près de Saint-Gobain.

— Votre mari habite avec vous ?

— Il y vient si rarement, et d'ailleurs ses visites sont si peu agréables pour moi que je préfère qu'il me les épargne.

— Je le comprends.

Elle poursuivit :

— Mon mari est d'origine hispano-américaine. Il est né dans l'Amérique du sud. Il a été élevé dans les durs travaux de ces régions encore à demi sauvages, chassant le buffle, domptant les chevaux, brûlé par le soleil et les alcools. Il parle à peine le français, malgré son séjour prolongé en France. Il est brutal, très fort à toutes les armes, très dangereux. Il voyage beaucoup. Il va de Paris à Mexico presque incessamment. Je ne le vois guère que lorsqu'il a besoin d'argent. Il vient alors m'extorquer par des menaces les derniers débris de ma fortune. Il ne me reste plus guère que le château dont je vous parle et les quelques terres qui l'environnent. Je suis bien malheureuse, monsieur, bien malheureuse !

La comtesse jeta à l'avocat un dernier regard plein de supplication et se leva.

— Ainsi, monsieur, ajouta-t-elle, vous consentez à vous charger de ma cause ?

— De grand cœur, madame. Je vais étudier plus attentivement le dossier que vous voulez bien me confier, puis nous fixerons ensemble le jour où il conviendra d'introduire l'instance.

Il s'était levé aussi pour reconduire la visiteuse et restait courbé, l'air souriant.

— Je rentre au château de Crémone, dit la comtesse ; mais, au moindre mot de vous, j'accourrai.

Elle donna l'adresse exacte de la propriété, puis elle s'inclina et sortit. Sur le seuil de la porte, un éclair de triomphe brilla dans son regard.

— Cette fois, murmura-t-elle, Roustan sera content de moi, je le tiens bien !

Georges de Fresnières se mit en effet, à partir de ce jour, à étudier l'affaire avec ardeur, tout en ne négli-

geant pas ses visites amoureuses à l'hôtel de Serves. Son amour pour Claire, qu'il avait cru arrivé aux dernières limites, croissait pourtant encore de jour en jour. Il n'avait rien su de l'incident qui s'était passé chez Charles, et que, sur l'ordre de celui-ci, on avait tenu secret.

Nous reviendrons plus tard sur les suites qu'il devait produire, mais nous allons auparavant raconter les événements qui devaient résulter des rapports de Georges de Fresnières avec l'aventurière que lui avait dépêchée son rival. Le jeune avocat, nous l'avons dit, trompé par les manières de la comtesse, par le récit qu'elle avait fait de ses infortunes et des prétendus griefs de son mari, avait pris la cause fort à cœur. Il avait même sa plaidoirie toute préparée d'avance, quand il écrivit à la comtesse qu'il avait besoin d'avoir avec elle une dernière entrevue et la pria de venir le voir aussitôt qu'elle le pourrait.

Georgette répondit courrier par courrier qu'elle était trop souffrante pour voyager, qu'elle se voyait, à son grand regret, obligée de retarder le procès, s'il ne pouvait pas disposer d'une journée pour venir la voir. Georges fut très contrarié de cette réponse. Il était fort ennuyé d'être obligé de quitter Paris, même un jour sans voir celle qu'il aimait. Mais il se décida néanmoins à partir. Le devoir avant tout ! Il étudia l'itinéraire des chemins de fer et s'assura qu'en partant de bonne heure, il pourrait être de retour assez tôt pour rendre une visite dans la soirée à l'hôtel de Serves. Il avertit la comtesse qu'il se rendrait chez elle le dimanche suivant.

Il partit, en effet, au jour fixé. A la gare, il aperçut Roustan en costume de chasse, et cette vue, il ne sut pourquoi, lui fit une mauvaise impression, lui sembla d'un mauvais augure. Il lui avait semblé que son ancien rival l'avait regardé d'un air singulier. Il secoua cette préoccupation. Le jeune financier n'avait plus reparu à l'hôtel de Serves. Charles lui-même ne le voyait plus. Il est probable qu'il avait déjà oublié Claire et cherché des consolations dans un autre amour.

Roustan, du reste, s'éloigna de lui, affecta de ne pas le voir. Il fit de même et alla prendre son billet. Il y avait peu de voyageurs à ce train matinal et les vastes salles de la gare du Nord étaient presque vides, sonores, éclairées à peine par un jour brumeux, très bas. Il passa dans la salle d'attente. Roustan s'y trouvait, assis dans un coin, son fusil entre les jambes. Il ne tourna même pas la tête quand il se présenta et ne parut pas faire attention à lui. Il s'était trompé.

André ne pensait même plus peut-être à ses anciens projets de mariage. La porte s'ouvrit. On appela les voyageurs. Il passa sur le quai. Il vit Roustan monter dans un compartiment et il s'installa dans un autre. Un coup de sifflet strident fit résonner la toiture de verre, puis le train s'ébranla, se mit en marche. Georges de Fresnières partait où son triste destin l'appelait.

## XIV

Roustan descendit à Chauny, Georges de Fresnières poursuivit sa route jusqu'à la Fère, puis il prit une voiture qui le conduisit au château de Crémone. Le château était situé derrière un petit village du nom de Bertaucourt, sur la lisière de la forêt de Saint Gobain, au milieu de ce riche pays picard, semé d'usines, où verdoient les champs de betteraves à côté des vastes plaines dorées de blé mûr. Notre ami avait suivi l'itinéraire que sa

cliente lui avait minutieusement indiqué. Par Chauny, André avait gagné Saint-Gobain, puis le château, où il était arrivé trois quarts d'heure environ avant son rival. Georgette, enveloppée d'une grande mante blanche, couverte d'une épaisse couche de poudre de riz qui la rendait pâle, les lèvres blêmes, sans carmin, avait réellement l'air d'être fort souffrante. Elle s'était levée de bonne heure et elle attendait toute fiévreuse. La figure à la vitre, où des gouttes d'eau ruisselaient comme des larmes, elle regardait, l'âme rêveuse.

Mais tout à coup un sursaut brusque l'arracha à sa rêverie. Dans une voiture découverte, menée à grand trot, elle venait d'apercevoir le visage pâle, aux yeux étincelants et sinistres, de son dominateur. Un domestique tenait le portail ouvert. L'équipage s'engouffra dans la cour.

Roustan sauta vivement à terre, jeta son fouet et les rênes au valet, lui dit quelques mots, et l'homme repartit aussitôt avec le véhicule. Quelques secondes après, elle entendait le pas rapide de son amant résonner sur les marches de l'escalier. Son cœur battait violemment. La porte du petit salon où elle se tenait s'ouvrit. André entra. Au premier mot qu'il lui dit, elle fut fixée, elle sut qu'elle n'avait plus de délai à attendre.

— Il est dans le train, dit-il, il me suit. Tout est-il prêt ?

— Joseph a dû tout préparer, mon ami.

Roustan s'assura que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés. Puis il regarda sa montre.

— Nous avons trois quarts d'heure devant nous environ.

Il remarqua le tressaillement de Georgette.

— Mais qu'as-tu donc ? demanda-t-il. Serais-tu réellement souffrante ?

Elle répondit évasivement. Il la regarda bien en face son regard dur entrant dans ses yeux.

— Ne va pas me trahir ?

Elle répondit doucement :

— Je ne te trahirai pas, mon ami.

Il reprit :

— Mais si tu trembles ainsi, si tu as cet air d'enterrement, tu vas tout compromettre. Est-ce que tu voudrais reculer, maintenant, au dernier moment ?

Elle murmura faiblement :

— J'ai peur !

Roustan haussa les épaules.

— Peur ? Et de quoi ? Tu es ma femme. Je suis ton mari. Je surprends un amant chez toi, j'ai le droit de faire justice.

— Ce n'est pas un amant, tu le sais bien.

— Qui le sait d'autre que nous ?

Il lui prit les deux mains.

— Allons, Georgette, pas d'enfantillage, je t'en prie ! Tu sais le rôle que tu dois jouer. Il n'est pas difficile. Songe qu'il y va pour moi, pour nous deux, de notre fortune et de notre vie, car je ne survivrai pas à ma ruine, tu le sais. Je t'ai aimé, je t'aime encore. C'est moi qui t'ai faite ce que tu es. Tu n'avais rien. Tu mourrais de misère. Je t'ai découverte. Je t'ai donné l'aisance et même le luxe. J'ai enchâssés dans l'or les perles de tes dents, les diamants de tes yeux. Cette existence sera la tienne toujours et tu seras libre. Je ne te demanderai rien en échange, pas même ton amour, s'il ne te reste plus dans le cœur aucune affection pour moi.

Il s'était presque mis à genoux devant elle. Elle le releva. Elle avait des larmes dans les yeux.

— Tu sais bien que je t'aime, dit-elle, que je t'aimerai toujours !

Il eut un geste de joie, le mouvement de l'oiseau de proie qui sent dans ses serres le contact soyeux et doux des plumes de sa victime.

— Du courage, alors ! s'écria-t-il, ne tremble pas ! Sois forte !

La croyant ainsi réconfortée, il acheva de lui donner ses instructions. Il avait à peine terminé qu'un roulement de voiture, suivi presque aussitôt d'un coup de sonnette, se fit entendre. Il courut à la fenêtre, regarda, puis il revint à Georgette, l'air joyeux.

— C'est lui !

Et il disparut vivement, Georges de Fresnières venait, en effet, de descendre de voiture, à la porte du château. En chemin il avait demandé des renseignements sur la châtelaine chez laquelle il se rendait. Le conducteur ne la connaissait pas. Il avait seulement entendu parler d'elle. Il savait qu'elle habitait Paris.

Quant à la propriété, elle était restée très longtemps inhabitée ; elle avait été acquise récemment par un monsieur qui se faisait appeler le comte de Crémona. On ne l'avait encore jamais vu dans le pays. Les domestiques, que l'on avait interrogés, avaient dit qu'il voyageait. On croyait que c'était un étranger. Arrivé à la porte, Georges paya le conducteur, puis il sonna. Un domestique se présenta.

— Madame la comtesse de Crémona ? demanda l'avocat.

— Mme la comtesse est très souffrante. Elle ne reçoit personne.

— Elle me recevra. Elle m'attend.

Le portier dévisagea le nouveau venu.

— Est-ce vous qui êtes l'avocat qui vient de Paris ?

— C'est moi.

— Dans ce cas, j'ai ordre de vous introduire. Veuillez me suivre.

Et le valet se dirigea vers l'habitation. La demeure sembla affreusement triste à Georges de Fresnières. La cour n'était pas encore entièrement débarrassée des mauvaises herbes qui l'avaient envahie. Les volets de la plupart des fenêtres étaient fermés. La maison avait l'air d'une maison abandonnée.

Le jeune homme fut pris d'un sinistre pressentiment. Mais le domestique était déjà parvenu au sommet du perron et il ouvrit la porte l'invitant à le suivre. L'avocat entra.

Dans l'intérieure du château, la solitude était plus frappante encore. Le domestique monta deux étages, suivi du visiteur ; puis parvenu là, il ouvrit une porte, annonça M. Georges de Fresnières et s'effaça pour laisser passer l'arrivant. Le jeune homme aperçut, dans la lumière qui pénétrait la pièce une forme blanche sur une chaise longue. C'était la comtesse. Il s'avança, tout incliné.

## XV

Georgette était maintenant redevenue maîtresse d'elle-même. La vue de Roustan, ses promesses, l'amour qu'il semblait avoir encore pour elle l'avaient remise. Le sort en était jeté. Elle était décidée à aller jusqu'au bout, à jouer le mieux possible le rôle odieux qu'elle avait accepté. Comme la plupart des femmes, l'aventurière était une merveilleuse comédienne. En entendant annoncer celui qu'elle devait perdre, la comtesse se souleva à demi. Un sourire bienveillant erra sur ses lèvres pâles, mais le feu de ses yeux semblait éteint.

— Ah ! c'est vous, dit-elle, mon cher avocat, avec quelle impatience je vous attendais !

Elle fit de la main un geste de bienvenue.

— Approchez, approchez, ma voix est faible

Georges, qui était resté sur le seuil de la porte par discrétion, s'avança la main tendue pour prendre celle que lui offrait la comtesse.

— Vous êtes encore souffrante, madame ?

— Depuis quelques jours je vais un peu mieux, je vous remercie. Et il m'est encore interdit de sortir, surtout de voyager. C'est pour cela que j'ai dû vous arracher à vos nombreuses occupations. Je vous prie de m'en excuser.

— C'est moi, madame, répondit-il galamment, qui ai à vous demander pardon de ne pas m'être rendu plus tôt près de vous, j'espère que votre maladie ne sera pas grave.

— C'est une maladie de langueur occasionnée par les souffrances que j'ai eu à subir.

Tout en causant, il s'était assis près du canapé et tirait des papiers d'une volumineuse serviette qu'il avait apportée.

— J'ai examiné avec soin, commença-t-il, toutes les pièces que vous m'avez remises.

— Eh bien ? interrogea-t-elle avec une pointe d'inquiétude bien jouée.

— Pour moi, je n'en doute pas, le bon droit est de notre côté et nous gagnerons notre procès.

Elle joignit les mains.

— Oh ! que vous me faites plaisir !

Il poursuivit avec feu :

— Je me charge de votre cause et je ferai un tel tableau des infamies dont vous avez été victime ! . . .

Elle l'interrompit.

— Oui, je compte beaucoup sur votre talent, dont on m'a fait le plus grand éloge.

Elle avait fait un mouvement comme pour s'éloigner de lui. Elle se sentait mal à l'aise. Georges riposta.

— Ne parlons pas de mon talent, je vous prie ! Le talent sert aux bonnes causes, mais il est inutile dans les mauvaises. Ici c'est la cause qui portera l'avocat.

— Quelle époque voulez-vous fixer pour entamer le procès ? Vous êtes bien décidée à le faire ?

— Plus que jamais !

— Les tribunaux vont rentrer. Nous pourrions lancer la première assignation dès le commencement de la session.

— Le plus tôt sera le meilleur.

— Votre mari est-il en France ?

— Il y a trois ans que je n'ai pas reçu de ses nouvelles.

— Il faudrait avant tout savoir où il est, où il demeure.

— Je me charge d'avoir ce renseignement.

A ce moment, un coup de sonnette violent se fit entendre au dehors. Elle se leva à demi, toute pâle, effrayée.

— Qu'est-ce que cela ? Je n'attends personne.

Instinctivement, Georges s'était levé aussi, avait reculé sa chaise. Elle bondit du canapé à la fenêtre. Puis elle revint à l'avocat, effarée.

— Mon mari !

Georges avait fait un mouvement pour se retirer. Elle reprit avec volubilité :

— Nous sommes perdus s'il vous trouve là.

— Pourquoi ?

Elle leva les bras au ciel.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Mais, madame, je lui expliquerais.

— Il ne voudra rien entendre, rien comprendre. C'est un sauvage, je vous l'ai dit. Puis, je ne veux pas qu'il sache que vous êtes venue que j'ai pris un avocat que je veux faire un procès.

Elle allait et venait par la pièce, affolée, comme si elle avait la tête perdue. Georges commençait à être pris d'une angoisse. Il n'avait pas peur mais le visage épouvanté de la comtesse l'inquiétait. Celle-ci reprit plus terrifiée.

— J'entends des pas dans l'escalier, il monte, que faire ?

— Je ne vois qu'un moyen fit Georges, qui avait conservé un peu de sang-froid, c'est de tout lui dire.

Elle riposta.

— Il vous tuerait avant que vous ayez pu prononcer un mot.

Elle semblait chercher quelque chose des yeux. Elle indiqua la porte du cabinet.

— Non, il vaut mieux vous cacher. Entrez là ! Ce ne sera pas long.

L'avocat voulut protester. Elle se jeta à son cou.

— Je vous en supplie ! C'est pour moi ! C'est la vie que vous me sauvez. J'emmenai mon mari dans une autre pièce. Un domestique viendra vous prendre et vous sera fortir sans qu'il vous ait vu.

On entendait des éclats de voix rude dans les couloirs. C'était le prétendu comte qui sermonnait les domestiques.

— Mais s'il me surprend, s'il se doute, balbutia Georges.

— Il ne vous verra pas, je m'en charge !

Elle poussait le jeune homme vers le cabinet. Celui-ci hésitait, ne savait trop que faire, trouvait l'aventure extraordinaire, mais il y avait dans les yeux de la comtesse une telle épouvante, dans ses gestes une telle supplication qu'il se laissa faire. Il passa dans le cabinet. Vivement Georgette ferma la porte, mit un verrou, puis elle revint au milieu de la pièce. Il était temps. Le comte entra dans la chambre.

## XVI

La pièce dans laquelle venait de pénétrer Georges de Fresnières était une sorte de rotonde, située dans une des tourelles du château. La fenêtre était fermée d'une de ces épaisses grilles treillagées que l'on voit encore aux ouvertures des anciennes constructions et qui lui donnait l'aspect d'une véritable prison. Le jeune avocat fut pris, se voyant enfermé, d'un serrement de cœur inexplicable. Il fut aussitôt arraché à ses réflexions par le bruit qui se faisait dans la chambre. Il y avait des piétinements et comme les sons d'une lutte, puis des éclats de voix parvenaient jusqu'à lui. Il prêta l'oreille.

— Je vous dis, madame, criaît un organe rude, qu'il y avait quelqu'un ici, avec vous !

— Je vous jure, mon ami !

— Pourquoi ne venez-vous pas à ma rencontre ?

— Je n'avais pas entendu. Je sommeillais à demi. Je suis souffrante, affaissée. Ayez pitié de moi !

Le mari reprit, mordant, cruel :

— Je savais bien que je vous surprendrais !

— Sur ce que j'ai de plus cher ! protesta-t-elle.

— Laissez-moi passer !

Le bruit des pas se rapprochait. Georges devina que le mari venait vers sa cachette. Qu'allait-il faire ? Il



prit vivement son parti. Il allait tout dire, tout avouer. Il ne pouvait pas rester dans cette situation fautive. Il attendit. Dans la chambre maintenant il y avait comme des efforts, les craquements, les froissements d'étoffes d'une lutte, que dominait par intervalles un cri affolé de femme effrayée.

—Je vous dis, reprit l'organe mâle, qu'il y a quelqu'un là !

—Mais non, mon ami. Sur la tête de ma mère !

—Pourquoi ne me laissez-vous pas entrer ?

—Ce serait douter de ma parole, me faire une injure que je ne vous pardonnerai jamais.

L'homme eut un ricanement.

—C'est vrai, je ne veux pas vous insulter. Nous nous voyons si peu.

Georges entendit comme un soupir de soulagement. Il respira à son tour, mais à ce moment une idée étrange venait de naître en lui. Il se figurait avoir entendu quelque part ce timbre de voix. L'intonation était grossie, mais le fond même de l'organe l'avait frappé. Après tout, il pouvait avoir rencontré le comte de Crénona dans Paris et l'avoir entendu parler sans savoir que c'était lui. On se trouve si souvent en relation d'un moment avec des gens dont on ne sait, dont on ne saura jamais le nom ! La discussion semblait avoir cessé, mais une phrase qui parvint jusqu'au jeune avocat le fit tressaillir dans toutes ses moelles.

—Je n'ouvrirai pas le cabinet, dit l'homme, par respect pour vous, mais je ferai ce qu'a fait autrefois un amant de ma nation, qui avait des doutes comme moi. Je la ferai murer !

Georges entendit un cri d'effroi et faillit crier lui-même.

—Vous voyez bien, reprit le mari, que vous avez peur, qu'il y a quelqu'un !

L'avocat allait frapper à la porte, se montrer, quand une voix, la voix de la femme, lui parvint par les interstices de la porte.

—Ne bougez pas ! ne craignez rien ! Je vous sauverai !

Puis il n'entendit plus rien. Le mari semblait sorti, ainsi que la comtesse. Georges avait des frissons par tout le corps. Une sueur froide l'inondait. Dans quel guépier était-il venu se fourrer là ? Il pensa à Claire, à son amour, il lui sembla tout à coup que la flamme de cet amour, qui éclairait toute sa vie, venait de s'éteindre. Il avait peur. Le silence qui s'était fait subitement l'effrayait plus que les cris qui venaient de frapper ses oreilles.

Il alla vers la fenêtre. A travers les barreaux, il vit les rayons de soleil, qui avaient réussi à percer les nuages et qui tombaient en nappes d'or sur le sommet des arbres qui verdoyaient. Des alouettes montaient avec des zigzags d'ailes dans le ciel. Il les enviait, il enviait leur insouciance, leur liberté. Puis il revint à la porte, essaya de l'ouvrir. Elle ne bougea pas. Elle était fermée extérieurement. Il revint dans la pièce, s'assit. Combien de temps allait-il rester là ? Son inquiétude était devenue de l'anxiété. Une heure se passa, puis deux. Personne ne venait le délivrer. Toute la maison semblait morte. Un silence sourd l'entourait.

Toutefois l'espérance ne l'avait pas abandonné encore. Il se disait que c'était impossible que la comtesse oubliât là. Elle avait dû chercher à éloigner son mari et elle viendrait le délivrer dès qu'elle aurait un moment de liberté. Il en serait quitte pour une après-midi de solitude. Ce qui le tourmentait le plus pour le moment

c'était la faim, il était parti à jeun et il sentait son estomac le tirailler terriblement. Il devait être l'heure du déjeuner.

A ce moment, un bruit à la fenêtre attira son attention. C'était comme le froissement de quelque chose le long du mur. Il y courut. Il vit un panier se balancer en rasant les barreaux comme s'il descendait du toit. Il s'en empara, et, comme il ne pouvait pas le faire entrer par le grillage trop étroit, il prit un à un les objets qu'il contenait. Il y trouva d'abord un billet de la comtesse lui recommandant de manger avec appétit et d'être sans inquiétude. Son mari devait partir le soir même. Sa colère semblait apaisée et il ne songeait plus au cabinet. Il les verrait partir tous les deux en voiture, mais il ne devait pas en concevoir de crainte. Elle allait seulement le conduire à La Fère et elle reviendrait aussitôt. Avec ce billet, le panier contenait tout ce qu'il fallait pour un copieux déjeuner.

Georges de Fresnières installa une table tant bien que mal et mangea. Puis, pour prendre patience, il se mit à relire les papiers qu'il avait dans sa serviette. Il avait quelques cigares. Il les fuma coup sur coup, bien qu'il ne fût pas un grand fumeur. Comme la nuit commençait à tomber, il s'installa à la fenêtre et admira le paysage environnant. Il était rassuré maintenant et n'avait plus d'appréhensions. La nuit venue, il serait délivré et pourrait reprendre le chemin de Paris.

Il faisait presque nuit. Le soleil était couché quand le portail, avec un grincement sinistre, tourna sur ses gonds. Une voiture entra dans la cour. C'était sans doute la voiture annoncée. Le mari allait partir. Il serait libre ! En effet, il vit bientôt deux ombres se mouvoir, une ombre masculine et une ombre féminine, dont il lui était impossible de distinguer les traits, car il les devinait plutôt qu'il ne les apercevait. Il entendit un claquement de fouet, un battement de fer de cheval, deux ou trois hennissements, puis un roulement rapide. Le véhicule venait de s'éloigner. Le portail se referma. Georges n'avait plus sans doute que quelques instants à attendre. Il prit patience. Il n'avait plus rien à fumer, il n'avait plus de lumière. Il ne pouvait plus rien voir dans la campagne, ensevelie dans une ombre profonde. Il chercha les restes de son déjeuner et mangea. Une heure se passa, puis deux, puis trois, puis toute la nuit. La voiture n'était pas revenue et il attendait toujours.

Alors seulement, une grande terreur le prit. Il avait été cruellement trompé, trahi. Dans quel but ? Quel ennemi ? Il pensa aussitôt à Roustan. Cette voix qu'il avait cru reconnaître. Puis il l'avait aperçu le matin dans le même train. Ah ! le misérable ! Il commença à redouter tous les malheurs et il se jeta sur son lit avec des larmes d'angoisse dans les yeux, mordant de rage son oreiller et ses draps. Qu'allait devenir Claire et la reverrait-il jamais ?

## XVII

Un mois s'était écoulé depuis la disparition de Georges de Fresnières. Cette disparition mystérieuse avait fait grand bruit au palais, puis dans le monde parisien, où le jeune avocat comptait beaucoup d'amis et de connaissances. Toute la presse avait brodé là-dessus des variations plus ou moins heureuses. Bref, vu la notoriété du sequestré, cette histoire avait fait, pendant huit jours, un bruit énorme. On devine l'émoi qu'elle avait jeté dans l'hôtel de Servas.

Charles avait caché avec soin les journaux à sa sœur, mais il n'avait pas empêché la jeune fille d'être fort inquiète de ne plus voir George. Elle ne doutait pas de son amour, mais elle redoutait qu'il ne fût arrivé au jeune homme quelque malheur. Charles ne lui parlait pas de lui, et quand elle l'interrogeait à son sujet, il évitait de répondre. Cette attitude augmentait encore terriblement ses angoisses.

Toutes ces préoccupations avaient un peu fait oublier, même par Claire, le vieillard trouvé blessé dans l'hôtel et son aventure. Après être resté huit jours entre la vie et la mort, l'inconnu avait enfin pu reprendre possession de lui-même, et ses blessures avaient commencé à se cicatriser. Dans les premiers jours Claire l'avait peu quitté, mais depuis qu'elle avait commencé à craindre pour son amour, elle ne le voyait plus que rarement, car elle restait enfermée dans sa chambre, passant tout son temps à pleurer.

Le commissaire de police avait mené rapidement son enquête, et tous les soupçons qui avaient d'abord pesé sur le blessé s'étaient dissipés. Un des rôdeurs, arrêté quelque jours après la tentative criminelle, avait raconté tout ce qui s'était passé. Il s'était plaint beaucoup de l'imprudencé du mulâtre et de la sotte idée qu'il avait eue d'introduire avec lui dans le jardin ce vieillard, dont les cris avaient fait manquer une superbe affaire.

De plus, le magistrat avait dit à Charles que les papiers trouvés sur le blessé étaient en règle, et que cet infortuné lui paraissait être un très honnête homme. Il avait servi son pays avec honneur et était décoré de la médaille militaire. C'était un ancien zouave, nommé Jacques Bernard.

Cette révélation avait fort surpris Charles de Serves, qui se rappelait avoir connu autrefois un ancien soldat de ce nom, qui avait été serviteur chez sa mère, au Mexique. Il se promettait d'interroger là-dessus le vieillard et de tâcher d'éclaircir ce nouveau mystère, mais les événements qui survinrent donnèrent à ses pensées un autre cours.

Le blessé était resté dans un des communs de l'hôtel ; il était soigné par un domestique de confiance, mais Charles l'avait presque oublié. Claire elle-même, nous l'avons vu, toute à sa douleur, s'en préoccupait à peine. Et l'inconnu pourtant ne pouvait, lui, détourner ses pensées des deux jeunes gens. Il en parlait sans cesse. Il paraissait souffrir de ne pas les voir. Il aurait voulu se lever, aller et venir dans l'hôtel pour s'informer, car, par une clairvoyance surnaturelle, il avait deviné que la douleur s'était abattue sur cette demeure.

Cependant, à l'intérieur de l'hôtel, les événements se précipitaient. Un matin, le *Figaro* avait publié une dernière note sur l'affaire de Fresnières dans laquelle la sœur de Charles était presque nommée. "L'escapade du jeune avocat, y était-il dit, paraissait d'autant plus criminelle qu'il était question, depuis quelques jours, d'un très riche mariage. On lui avait accordé la main, qu'il avait sollicitée, d'une des jeunes filles les plus remarquées de la haute société parisienne, Melle C. de S..."

En lisant ce perfide entrefilet, Charles avait été pris d'un accès de rage folle. Il faisait des projets de vengeance terribles. Il allait faire rechercher Georges de Fresnières, le provoquer, le tuer. La douleur de sa sœur l'affolait. Il avait demandé son coupé pour se rendre au journal et faire publier une rectification quand on lui avait annoncé :

—M. André Roustan !

Il y eut un mouvement de surprise. Il n'avait pas vu celui-ci depuis la scène du Vaudeville. Il commença de l'introduire. André paraissait grave. Il avait une tenue solennelle de témoin, la redingote boutonnée. Il tendit sa main à Charles.

Je n'ai pas l'habitude d'abandonner mes amis dans le malheur. J'ai appris par les journaux la conduite de ce misérable. On s'en occupe beaucoup. Le nom de ta sœur a été malheureusement mêlé à l'affaire. Je l'ai vu presque imprimé en toutes lettres dans le *Figaro* de ce matin. Voilà la pauvre fille horriblement compromise.

Charles releva fièrement la tête.

—Je la défendrai. Et malheur ! . . .

Roustan répondit :

—Je ne doute pas de ton courage, mais malheureusement, il n'empêchera pas le monde de parler

Le frère de Claire prit son front à deux mains avec un geste d'angoisse.

—Que faire ? Ah ! cet homme je le tuerais.

—Ce n'est pas encore cela qui sauvera la réputation de ta sœur. Claire sait-elle quelque chose ?

—Elle ne se doute de rien, elle sait seulement qu'elle ne voit plus Georges et cela suffit à la désoler

Il y eut entre les deux amis quelques minutes de silence, puis Roustan prit hypocritement les mains de Charles.

—Tu sais, Charles, comme nous avons été liés. Tu sais quelle affection j'ai pour toi et tout ce qui te touche. Je suis disposé à tous les sacrifices pour te tirer de ce mauvais pas.

Charles ému, pressa les mains d'André.

—Je n'en doute pas, cher ami, et je te remercie, mais je ne vois guère le moyen . . .

—Si ta sœur n'avait pas pour moi une répugnance trop forte . . .

Le frère fit un mouvement

—Que veux-tu dire ? Tu consentirais encore après ce qui s'est passé ?

—C'est l'offre que je venais te faire.

Le jeune homme avait des larmes dans les yeux.

—Oh ! mon ami !

—Cela coupe court à tous les commentaires, poursuivit Roustan. On fait publier que les journaux ont fait erreur en parlant d'un mariage probable de M. Georges de Fresnières avec Melle C. de S. . . , Melle C. de S. était déjà fiancée à M. André Roustan. On annoncerait en même temps la date de la signature du contrat. Et je me charge, moi, de faire taire les mauvaises langues et d'empêcher les vipères de siffler.

Charles ne savait comment remercier son ami.

—C'est la vie que tu nous sauves, à tous les deux, plus que la vie, l'honneur !

—Je suis trop heureux de vous être utile. Puis mon sacrifice sera doux, car je n'ai jamais cessé d'aimer Claire, tu le sais.

—Oui, oui, fit vivement Charles.

—Il ne s'agit plus maintenant que d'obtenir son consentement.

Le jeune homme fit avec conviction :

—Je m'en charge ! Elle devra s'estimer trop heureuse.

—Parle-lui le plus tôt possible.

—A l'instant même.

—Je viendrai à cinq heures chercher la réponse. Nous aurons le temps de rédiger la note et de la porter au *Figaro*.

Les deux amis se serrèrent chaleureusement la main, puis Charles sonna.

—Prévenez ma sœur que j'ai besoin de lui parler, dit-il à la domestique qui se présenta, et demandez-lui si elle peut me recevoir.

Puis il se mit à marcher à grand pas dans le cabinet, l'air agité.

Il pensait à l'accueil que Claire allait faire à sa proposition. Mais il faudrait bien qu'elle acceptât. Il n'y avait pour lui, comme pour Roustan, pas d'autre solution. Au bout de quelques minutes la domestique entra.

—Mademoiselle attend monsieur, dit-elle.

Charles fit un geste de décision et se dirigea rapidement vers l'appartement de Claire.

### XVIII

L'appartement de Claire était sur le même étage que celui de son frère, au premier ; il occupait l'aile droite du château. La jeune fille était levée depuis longtemps déjà, car elle ne dormait plus et les nuits la fatiguaient. Elle avait hâte de voir le jour luire à travers les persiennes et les rideaux, car il lui semblait que chaque journée qui se levait lui apporterait des nouvelles. Car elle avait passé dans des doutes cruels le mois qui venait de s'écouler depuis la séquestration de Georges. Elle n'avait pas voulu sortir de l'hôtel, elle était restée constamment seule, rongée par sa douleur, penchée des heures entières dans la serre, sur ces chères fleurs, qui la rapprochaient, lui semblaient-elle, de ceux qui lui avaient donné le jour et qui avaient d'en haut la mission de la protéger. Elle les implorait constamment. Parfois, à travers les vitres, et quand elle était au point le plus fervent de sa prière, elle apercevait tout à coup dans la cour l'œil du vieillard fixé sur elle.

L'inconnu commençait, en effet, à sortir. On le roula, l'après-midi, dans une allée du jardin et il demandait toujours à être transporté près de la serre. Claire, qui était un peu superstitieuse, ressentait une impression étrange.

Elle n'osait plus aller voir le vieillard. Elle se bornait à demander de ses nouvelles et à recommander de lui donner tout ce dont il aurait besoin. Du reste, elle ne descendait plus de son appartement, même pour se promener dans le jardin. Elle ne mangeait plus et sa faiblesse était extrême.

Le matin où Charles l'avait fait prévenir qu'il avait à lui parler, elle se tenait dans son petit boudoir, plus affaissée encore que de coutume, vêtue d'un peignoir blanc, moins blanc que ses joues, les yeux fiévreux et fatigués. La demande de son frère l'avait agitée. Venait-il lui parler de lui ? Aurait-il appris enfin quelque chose ? Elle était debout quand il entra, toute secouée de frissons. Elle se jeta à son cou avec un cri d'espoir.

—Tu as des nouvelles ?

Mais le visage de Charles était sombre. Elle défaillit presque et une larme vint à ses doux yeux.

—Ah ! mon Dieu !

Le jeune homme la retint dans ses bras et la déposa sur le canapé.

—Écoute-moi, Claire, sois raisonnable.

Elle devint plus pâle encore. Ses bras se levèrent dans un mouvement de douleur tragique.

—Tu viens m'apprendre un malheur ? Georges est mort.

—M. de Fresnières n'est pas mort, répondit Georges gravement, mais il vaudrait mieux pour lui et pour nous qu'il le fût.

Elle ouvrit des yeux épouvantés et porta les mains à son cœur, comme si elle venait de sentir qu'il se brisait.

—Que veux-tu dire ?

—Cet homme est un misérable auquel tu ne dois plus penser, dit le frère.

Et il lui raconta, au risque de la tuer, ce qu'on lui avait appris, ce qu'on venait de lui confirmer, ce que disait de lui et d'elle tous les journaux. Elle s'affaissa, comme frappée à mort ; puis, comme il allait sonner pour avoir du secours, elle se redressa vivement.

—Tout cela est faux ! cria-t-elle avec énergie. Georges ne m'a pas trahie. Je crois en Georges !

Charles essaya de la calmer, puis il lui expliqua les faits, lui donna des détails. Il n'y avait plus malheureusement à douter. Ce n'étaient pas des présomptions qu'il venait lui raconter. Il y avait longtemps qu'il savait tout, mais il avait toujours hésité devant cet aveu terrible. Il avait cru qu'il ne serait jamais obligé de le faire, mais maintenant il n'y avait plus à reculer. Il avait dû tout dire. C'était un devoir pour lui. Il avait à sauvegarder son honneur, que cette aventure menaçait de compromettre. Et il la venait terriblement quand l'occasion s'en présenterait. M. de Fresnières payerait cher son infamie. Il lâchait tous ces mots, toutes ces phrases par saccades, comme secoué d'une colère sourde.

Claire était toute frémissante, déchirée par une angoisse mortelle. Elle savait que son frère ne lui ferait pas de mal sans motif sérieux. Elle ne doutait pas du grand amour qu'il avait pour elle. Elle n'ignorait pas non plus qu'il n'était pas homme à se laisser tromper à ce point par les apparences. Il n'était pas méchant, et quand il parlait de M. de Fresnières, ses yeux avaient des lueurs mauvaises et son front blême paraissait cruel. Il fallait donc qu'il y eût dans tout cela quelque chose de vrai, de réel.

Pour la première fois, le soupçon venait d'entrer dans son âme, tranchant et froid comme l'acier, et de la déchirer. Elle n'osait plus chercher à le défendre. Elle se contentait de souffrir en silence. Des sanglots sourds sortaient de sa poitrine. Son chagrin était si profond qu'elle ne pouvait pas pleurer. Avoir été trompée ainsi, et par lui !

Charles, non plus, ne parlait pas. Il se promenait dans la pièce avec agitation, souffrant toutes les tortures de sa sœur, les poings crispés, le cerveau plein de pensées de vengeance. Par moments, ces mots s'échappaient de ses lèvres, serrées par la colère :

—Et que faire maintenant ? Que faire ?

Claire ferma les yeux.

—Pour moi, la vie est finie !

Charles soupira.

—Hélas ! elle ne l'est pas. Il y a le monde maintenant qui te demande un nouveau sacrifice.

Elle dressa la tête.

—Un nouveau sacrifice ?

—Tu ne peux pas rester sous le coup de cette trahison.

—Que veux-tu dire ?

—Un homme généreux, un ami que nous avons méconnu, veut bien, malgré tout ce qui s'est passé, sauver ta réputation naufragée. Il est venu ce matin même, avant que le scandale eût parcouru tout son chemin, me

renouveler la demande qu'il m'avait déjà faite, me demander ta main.

Claire se leva d'un bond.

—Ma main ? . . Me marier ? . . Jamais !

—Il le faut ! Pour toi, pour moi, pour le nom que nous portons, c'est nécessaire, maintenant. . .

Et il lui expliqua longuement les raisons que lui avait donnée Roustan et qu'il avait reconnues justes. Elle l'écouta avec attention, parut frappée, puis elle déclara :

—Je ferai ce qu'il faut pour sauver ta dignité et la mienne, celle de notre maison.

Il la baisa sur le front.

—Je n'espérais pas moins de ta sagesse. Et je t'en remercie pour ceux qui sont là-haut. Avec le temps tu oublieras. Et tu verras que Roustan n'est pas un mauvais homme. Et il t'aime comme un fou.

Elle demanda :

—C'est M. Roustan que j'épouse ?

—C'est M. Roustan.

Elle ne fit aucun mouvement. Elle paraissait résignée à tout. Une pensée fixe semblait veiller dans son cerveau. Avant de s'en aller, le frère demanda encore.

—Quelle date fixerons-nous pour la signature du contrat ?

—Le plus tôt possible.

Et Charles s'éloigna. Quand elle fût seule, elle se traîna, chancelante, demi-morte, jusqu'à la fenêtre. Le vieillard était assis en face dans son fauteuil. Son premier regard tomba sur lui. Lui, il avait depuis longtemps les yeux levés sur la pièce comme s'il avait deviné ce qui s'y passait, comme s'il avait pris part au douloureux sacrifice qui venait de s'y accomplir. Son regard était empreint d'une grande tristesse, mais, quand il croisa celui de la jeune fille, il s'alluma soudain comme une étoile qui parvient à percer les nuages, et Claire se sentit reconfortée par cette lueur. On eût dit que c'était un espoir qui venait de rayonner là tout à coup.

## XIX

C'est surtout depuis qu'il était presque guéri, depuis que la raison était rentrée dans son crâne fracassé, que le vieillard recueilli dans l'hôtel de Servas avait commencé à souffrir, car la douleur morale avait fait place chez lui à la douleur physique. Ainsi que nous l'avons dit, on s'était peu inquiété de lui depuis que la disparition de Georges de Fresnières avait répandu dans la maison la désolation et la tristesse. Claire n'avait en tête que son amour brisé, et Charles ne songeait qu'à venger l'outrage fait à sa sœur. Il passait tout son temps à rechercher l'avocat, à demander sur lui des renseignements. Il avait appris ce que Roustan lui avait dit et ce que les journaux avaient publié. M. de Fresnières était parti avec une cliente qui était venue deux fois chez lui et dont les beaux yeux l'avait affolé. Cette cliente, on la connaissait dans Paris. Charles l'avait vue plus d'une fois et avait même remarqué sa beauté. Elle portait le titre de comtesse et on la disait mariée à un étranger qui avait disparu depuis. Georges avait dû aller cacher au loin avec elle son criminel amour, mais on ne les retrouvait l'un et l'autre dans aucune des stations à la mode. Nul ne les avait vus, nul n'avait entendu parler d'eux. Nous savons où était l'avocat. Nous savons pourquoi on ne pouvait le rencontrer nulle part ni apprendre de ses nouvelles. Nous dirons pourquoi on ne voyait plus également la comtesse de Crémone.

En quittant le château abandonné où Georges de Fresnières restait enfermé, Roustan avait emmené Georgette avec lui. Ils avaient voyagé ensemble jusqu'à Ternier, puis là ils s'étaient séparés. Pendant qu'André retournait vers Paris, son amie se dirigeait sur l'Allemagne, à Berlin. Elle avait ordre d'y rester jusqu'à ce qu'elle reçut un mot de Roustan l'autorisant à délivrer le malheureux qu'on tenait enfermé. Le jeune homme espérait en effet, à l'aide de ses agissements ultérieurs, pouvoir activer assez son mariage avec Claire pour qu'il ne s'écoulât pas plus d'un mois. Dès que l'union était conclue et qu'il n'y avait plus rien à craindre du côté de Georges, il envoyait une dépêche à la comtesse, et celle-ci accourait à Crémone, faisait briser la porte du cachot de Georges de Fresnières et lui jouait une scène de désolation et de larmes.

Impossible d'échapper à son mari. Le misérable l'avait emmenée avec lui malgré elle, l'avait retenue de force près de lui. Et ce n'était qu'hier soir qu'elle avait pu s'enfuir. Elle avait risqué sa vie pour venir le délivrer. Il devait être sur ses traces. Et il la tuerait, elle le sentait, quand il verrait la prison vide, mais elle ne tenait plus à l'existence. Et, échevelée, la figure inondée de larmes, elle suppliait le jeune homme de fuir, de fuir au plus vite. Georges, qui ne devait avoir qu'un désir en tête : revoir Claire, sautait dans le premier train en partance et arrivait à Paris juste pour apprendre que sa fiancée avait épousé Roustan et était partie pour l'Italie avec lui.

Tel était le plan de Roustan. Nous verrons tout à l'heure comment il aboutit. Revenons d'abord au vieillard délaissé par Charles et par Claire. L'infortuné s'était aperçu, dès les premiers jours de sa convalescence, que le deuil était entré dans la maison hospitalière qui l'avait reçu, mais de quelle nature était ce deuil ? Il l'ignorait. Maintenant qu'il n'avait plus l'inquiétude d'être pris pour un vagabond, pour un criminel et la crainte d'être arrêté comme tel, maintenant qu'on le connaissait pour Jacques Bernard, l'ancien zouave dont il avait pris les papiers, toute sa pensée s'était concentrée sur le motif qui faisait pleurer Claire et rendait Charles tout pâle et tout fiévreux.

Si les deux jeunes gens ne faisaient guère attention à lui, il ne perdait de vue aucun de leurs mouvements. Son regard, constamment levé sur les fenêtres de l'hôtel, les suivait pour ainsi dire pas à pas. Il ne s'occupait que d'eux, ne pensait qu'à eux. La personne qui le soignait le trouvait étrange par moments ; elle en avait presque peur. Cette fixité de pensée lui paraissait extraordinaire. Elle avait d'abord attribué les allures du vieillard à un sentiment de profonde reconnaissance qui emplissait son cœur pour ceux qui l'avaient sauvé, mais il y avait dans l'expression de sa physionomie plus que du remerciement. On y lisait de l'affection et presque un véritable amour.

Le matin où avait eu lieu la scène que nous avons racontée entre Charles et Claire, le blessé, qui commençait à marcher, était dans le jardin. Il n'avait pas cessé de passer et de repasser devant les fenêtres du boudoir de la jeune fille. Il avait eu l'intuition qu'il s'agissait quelque question grave ce jour-là. Il avait vu passer devant lui, la figure satisfaite, l'œil brillant de lueurs triomphantes, le visiteur matinal qui n'était autre qu'André Roustan, et la physionomie de cet homme lui avait fait une impression étrange, indéfinissable.

Après le départ de cet homme, à la fenêtre du cabinet,

la figure de Charles lui était apparue, sous les rideaux soulevés, livide, tendue d'angoisse, avec des frémisses de colère passant sur les joues. Puis, le jeune homme était sorti, se dirigeant vers l'appartement de sa sœur. Il l'avait vu traverser les couloirs à pas rapides, puis, après son entretien avec Claire, celle-ci était restée rêveuse, la figure appuyée à la vitre de la fenêtre, les traits convulsés par la douleur, avec des larmes tombant sur ses joues par grains rapides comme une pluie d'orage.

A la vue de cette douleur tragique, le pauvre homme avait senti son cœur se briser dans sa poitrine, et il avait pleuré aussi silencieusement. C'est à ce moment que ses regards s'étaient croisés avec ceux de la jeune fille. Il s'était hâté de quitter le jardin et de rentrer dans la pièce qui lui servait de résidence pour qu'on ne le vit pas pleurer et qu'on ne s'étonnât point de son chagrin, mais il souffrait terriblement. Que se passait-il donc ? Oh ! s'il avait pu le connaître ! être utile à quelque chose. Mais qui interroger ?

Dans l'après-midi de ce jour, néanmoins, un bruit circula, commença à se faire jour. Il était question d'un mariage pour mademoiselle, un mariage contre son goût, auquel elle était contrainte on ne savait par suite de quelles circonstances, mais ce qu'on n'ignorait pas, c'est que la pauvre jeune fille pleurait toutes les larmes de son corps. Toutes ces nouvelles augmentaient les tortures cruelles du vieillard. On souffrait autour de lui, et il n'y pouvait rien, rien ! Il ne lui était même pas permis de s'informer des causes de ces douleurs et de les partager. Jamais situation plus poignante peut-être ne s'était présentée.

Le lendemain, dès le matin, de grandes allées et venues de domestiques indiquèrent que quelque événement extraordinaire se préparait. Le visiteur matinal était revenu dans la soirée, animé, comme le matin, d'une joie méchante. Le vieillard se hâta de se lever, d'aller se mettre aux aguets dans le jardin. Il vit un domestique se diriger vers la porte de sortie, tout affairé. Il courut à lui :

— Joseph !

Le valet fit :

— Ah ! c'est vous ? Déjà levé ? Ça va tout à fait bien alors ?

— Tout à fait.

— Tant mieux ! tant mieux ! dit Joseph qui voulait passer.

Il ajouta :

— Je suis très pressé.

— Un mot seulement, fit le vieillard. Que prépare-t-on donc dans l'hôtel ?

— Vous ne savez pas ? C'est ce soir qu'on signe le contrat.

Et Joseph disparut rapidement. Le vieil inconnu était resté à la même place hébété. Ce soir ! C'est ce soir qu'allait se conclure cette union qui allait peut-être faire le malheur de toute sa vie, à elle !

Il continua à se promener dans le jardin, l'air préoccupé, méditant ; puis dans l'après-midi, quand il eut vu sortir Charles, il prit son courage à deux mains et demanda à parler à Mlle Claire. On lui répondit que mademoiselle ne recevait pas, mais il insista tellement, et avec un tel air suppliant, que la jeune fille consentit à le voir.

Il commença par la remercier chaudement de ses soins, qui lui avaient sauvé la vie, par essayer de lui

peindre toute la reconnaissance qu'il en ressentait, puis il lui dit qu'il avait appris son prochain mariage et qu'il avait tenu à être un des premiers à l'en féliciter. Et, en prononçant ces mots, il la regarda fixement, de ce regard attendri et magnétique qui avait si souvent fait impression sur la jeune fille. Il vit une larme briller dans les yeux de cette dernière. Il n'y put tenir. Tout son cœur creva.

— Tenez, mademoiselle, s'écria-t-il, pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais je vois, je sens depuis longtemps que vous êtes toute triste, et je souffre cruellement, moi qui donnerais ma vie pour vous rendre heureuse. Apprenez-moi ce qui vous fait de la peine, dites-moi ce que je puis faire pour vous. Disposez de moi en toute assurance et en toute confiance. Vous ne trouverez personne dans toute votre maison plus dévoué que moi.

Elle secoua doucement la tête.

— Je vous remercie, mon ami, de votre bonne volonté. Mais ni vous, ni personne ne pouvez apporter de consolation à ma souffrance.

— On vous contraint à épouser quelqu'un que vous n'aimez pas.

— Personne ne me contraint, c'est mon devoir qui m'y oblige. C'est de mon propre gré que j'épouse M. Roustan.

A ce nom, le vieillard fit un bond terrible. Ses yeux s'écarquillèrent comme devant une menaçante vision.

— Roustan, s'écria-t-il, vous avez dit Roustan ?

Claire le regarda avec stupeur.

— Mais oui. Vous le connaissez, M. Roustan ?

— Si je le connais ! bégaya l'inconnu.

Puis, voyant que son émotion allait le trahir, il fit de violents efforts pour rester calme.

— C'est bien Roustan, le fils du banquier.

— Son père, en effet, était banquier, murmura Claire.

— Boulevard Sébastopol ?

— Boulevard Sébastopol.

L'inconnu tremblait de tous ses membres. Il était devenu livide comme un cadavre. Il n'y avait pas à douter. C'était bien lui ! C'était bien le fils de cet homme tué par lui qui allait épouser sa fille à lui ! Son crime n'était donc pas encore assez expié ? Que fallait-il de plus au destin ?

Cette dernière épreuve l'anéantissait. Des gouttes de sueur sourdaient à ses tempes. Ce mariage était impossible. Il fallait l'empêcher à tout prix, à tout prix ! Mais comment ? Que pouvait-il, lui, pauvre misérable ? Il lui faudrait donc se faire connaître, avouer ? Dire devant eux ? Oh ! non, non, il n'y pouvait pas songer sans frémir. Il sentait la tache de sang chaud reparaître et fumer sur ses mains. Leur apprendre qu'ils étaient les enfants d'un assassin ! Et s'ils ne croyaient pas au récit qu'il leur ferait, à son innocence relative ? S'ils allaient avoir des doutes, comme la justice ?

Puis Roustan voudrait venger son père. Il le dénoncerait, et c'est devant eux, sous leurs yeux, qu'il serait repris, remmené chargé de chaînes. Que faire ? Que dire ? Le malheureux souffrait toutes les angoisses.

Quant à Claire, elle le contemplait, en proie à une surprise croissante. Elle lisait sur sa figure ravagée toutes ses émotions. Elle voyait son œil, tout plein d'une épouvante tragique. Comment la nouvelle de son mariage pouvait-elle secouer ainsi cet homme qui lui était inconnu ? Elle ne savait que penser, que dire aussi. Elle avait presque peur. Elle attendait que l'homme s'expliquât. Mais celui-ci ne prononçait plus un mot, comme

assommé, comme mort. Ce fut elle qui rompit la première ce silence qui lui pesait.

— Expliquez-moi, monsieur, bégaya-t-elle.

— Rien, je ne puis rien vous expliquer ! répliqua-t-il brusquement.

Puis il ajouta d'une voix rude :

— Ce Roustan, pourquoi l'épousez-vous ? Vous l'aimez donc ?

Elle le fixa sans répondre. Et il lut dans son regard toute sa stupeur devant cette question qu'il lui faisait, cette question saugrenue venant d'un étranger que cela ne regardait pas. Il vit qu'elle allait se retirer, le laisser seul, comme un vieux fou qu'il devait paraître à cette jeune fille. Il eut un geste de douleur et d'angoisse.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, pardonnez-moi, c'est le désir de vous être utile, de vous savoir heureuse seul qui me guide ! Je voudrais vous apporter tout le bonheur qui vous est dû. Je ne voudrais pas vous voir triste. Je ne voudrais pas qu'une larme vint au bord de vos cils pendant tout le reste de votre vie.

Et, en disant ces mots, il s'était mis à genoux. Et tout son être semblait fondre dans un amour infini. Claire se sentit émue malgré elle. Son œil cessa d'être indifférent et presque dur. Elle était remuée jusqu'au plus profond de l'âme, sans savoir pourquoi, sans s'expliquer.

Quel magnétisme se dégageait-il donc de ce vieillard qui pût la troubler ainsi ?

Elle n'avait plus envie de s'éloigner, de ne plus répondre. Elle était comme reconfortée. L'espoir était presque revenu en elle. Oh ! oui, elle le sentait bien, elle le voyait bien, c'était pour son bien, pour son bonheur que cet homme parlait, s'occupait d'elle.

Qui était donc cet homme ? Elle avait beau chercher, se rappeler. Elle ne devinait pas. Son père ? Il était mort en mer, bien mort, car s'il n'avait pas péri, ne serait-il pas depuis longtemps revenu vers eux ?

L'inconnu semblait deviner ce qui se passait dans l'âme de son enfant. Il voyait que la jeune fille touchée par une grâce surnaturelle, n'avait plus de défiance contre lui.

— Je vous en prie, mademoiselle, dit-il, en mettant dans sa voix tout ce qu'elle pouvait contenir de séduction, laissez-moi vous interroger sans me rien demander, sans chercher à savoir. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous n'avez pas de défenseur plus ardent que moi, c'est qu'il n'y a pas sur la terre un homme qui

désire plus que moi votre bonheur, un bonheur, dont il voudrait, même au prix de tout son sang, éloigner jusqu'au moindre nuage. C'est qu'il n'y a pas d'homme plus malheureux que moi depuis que je vous vois triste et chagrine. Chacun de vos sanglots a eu un écho dans mon cœur, chacune de vos larmes a fait rouler des pleurs sur mes joues. Dites-moi pourquoi vous souffrez. Dites-moi pourquoi vous êtes malheureuse. Racontez-moi vos chagrins. Moi seul, peut-être, pourrai les faire cesser.

— Mais je ne suis pas malheureuse, bégaya Claire.

Mais, en disant ces mots, elle éclata malgré elle. Et sa tête roula machinalement, sans force, sur le sein du vieillard. Celui-ci, affolé, hors de lui, la saisit avec transport, la couvrit sans réflexion de baisers éperdus, but ses larmes, et s'écria, comme illuminé :

— Oh ! oui, je la ferai cesser cette douleur, je sécherai la source de ses pleurs !

Il se sentait inondé d'une joie infinie en la sentant enfin près de lui, enfouie dans ses bras comme un enfant dans les bras de son père. Il lui semblait qu'elle l'avait reconnu, qu'elle l'aimait, puisqu'elle se jetait en lui. Il l'interrogea timidement, tendrement, avec des intonations si douces, quelle en avait oublié Roustan, son prochain mariage, et qu'elle semblait voir devant elle, près d'elle, la figure aimée de Georges de Fresnières.

Elle raconta tout, son amour pour Georges, la dispa-



A la vue de cette douleur tragique, le pauvre homme avait senti son cœur se briser.



rition étrange, mystérieuse de celui-ci, les bruits qui couraient et que son frère lui avait rapportés, l'offre faite par M. Roustan de l'épouser néanmoins, malgré tout. Elle aurait voulu ne pas se marier du tout, mais son frère lui avait démontré la nécessité où elle était pour elle, pour lui, pour la dignité de leur nom, d'accueillir favorablement la demande qui leur était faite. Et elle voyait son frère si malheureux qu'elle n'avait pas eu la force de lui résister. Elle avait accepté.

—Et vous n'aimez pas M. Roustan ? demanda le vieillard.

—Et je ne l'aimerai jamais.

—Et vous aimez M. de Fresnières ?

—Je l'aime encore. Je l'aimerai toujours malgré...

L'inconnu la regarda fixement, puis il lui dit à brûle-pourpoint :

—Le croyez-vous coupable ?

Elle répondit vivement.

—Non, non. Oh ! non.

—Malgré les apparences ?

—Malgré tout. Toujours je le défendrai.

—Vous croyez qu'il vous aime ?

—J'en suis sûre ?

—Qu'il ne vous a pas trahie ?

Elle fit d'un air exalté :

—Non, non ! Un soupçon m'était venu d'abord ; mais ce soupçon s'est vite effacé. Je l'ai revu en moi. J'ai entendu sa voix parler à mon âme comme s'il était là, près de moi. Et je suis certaine qu'il ne m'a pas oubliée.

Le vieillard semblait réfléchir profondément.

—Comment, d'ailleurs, murmura-t-il, comme inconsciemment, la face en extase devant elle, comment pourrait-on vous oublier ?

Puis il demanda :

—A quoi attribuez-vous le silence de M. de Fresnières ?

—Je ne sais pas.

—Comment vous expliquez-vous qu'il ait disparu tout à coup, sans vous donner de ses nouvelles ?

—Je ne m'explique pas. Je n'y comprends rien. Il lui sera arrivé malheur.

—Que fait-il, M. de Fresnières ?

—Il est avocat.

—Combien y a-t-il de temps que vous ne l'avez vu ?

—Près d'un mois.

Claire le fixa de nouveau. Plus la conversation se prolongeait, plus les allures du vieillard, ses paroles, lui paraissaient extraordinaires. Qui était donc cet homme ? Un ami, à coup sûr. Mais d'où venait son étrange affection ? Voilà ce que Claire ne s'expliquait pas, ne pouvait pas comprendre.

L'inconnu parut se rendre compte de l'étonnement que son attitude devait causer à son interlocutrice. Il dit encore :

—Ne voyez dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis, mademoiselle, que mon désir profond, ardent, de vous servir, de vous être agréable, que mon envie de donner pour vous ma vie, mon sang...

Il y avait tant de chaleur dans ses paroles que l'étonnement de la jeune fille augmenta encore.

—Je n'en doute pas, monsieur, dit-elle, mais apprenez-moi d'où vient cet intérêt que vous me portez ?

—Ne m'avez-vous pas sauvé ? N'est-ce pas vous qui, lorsqu'on allait m'emmener péle-mêle avec des criminels ?

—Mais avant cela, dit Claire, avant je vous ai vu.

—Vous m'avez remarqué ? s'écria l'inconnu avec joie.

—Je vous avais observé souvent, et j'avais lu dans vos yeux fixés sur moi.

—Toute la joie que j'avais à vous contempler heureuse, riche ?

—Oui, oui, c'est bien cela. Vous me connaissiez donc ?

—Vous, non.

—Quelqu'un des miens ! Mon père peut-être ?

Il fit vivement.

—Oui, votre père, c'est cela.

—Vous l'avez vu ? Vous l'avez connu ?

—J'ai été son ami le plus intime.

—Oh ! je comprends tout maintenant ! Parlez-moi de lui ! Vous ne savez pas comme vous me rendrez heureuse !

—Vous l'avez bien aimé ?

—Et je l'aime encore ! J'aime sa mémoire. Son souvenir est resté en nous, si bon, si doux. C'est à peine si je l'ai entrevu, moi. J'étais si petite encore quand il est parti pour ne plus revenir. Mais ma mère m'a tant parlé de lui !

Des larmes étaient venues aux yeux du vieillard, des larmes de joie et d'attendrissement. Il faisait des efforts surhumains pour les refouler, pour ne pas se trahir. Une envie folle le prenait d'ouvrir ses bras, d'en entourer sa fille, et de l'embrasser ouvertement à la face, tu ciel, en criant ce qu'il était ! Il ne savait pas comment il y résistait.

—Elle l'aimait bien, votre mère ? bégaya-t-il, la voix toute tremblante, à peine perceptible.

—Il était si brave, si honnête ! Tout le monde l'estimait et l'aimait, répondit-elle.

Le vieillard frissonna. Son œil s'éclairait. Sa bouche s'ouvrit pour tout dire. La phrase de sa fille le rappela à la réalité de sa situation. Il eut un tressaillement brusque. Non, non ! Il ne fallait pas se livrer ! On bénissait sa mémoire, se mémoire d'honnête homme. Il fallait laisser sa mémoire intacte.

Il s'arracha à l'émotion qui le gagnait, essuya à la dérobée ses yeux, d'un revers de manche, puis s'éloigna un peu.

—Je l'aurais tant aimé, murmura Claire.

—Lui aussi, fit-il ; il aurait été si heureux de vous voir, grande, belle, comme vous voilà, de vous serrer dans ses bras, d'entendre son nom sortir de votre bouche, béni par elle, la destinée ne l'a pas voulu. Il aurait tout fait, lui, pour vous éviter une larme, un chagrin. C'est sa pensée qui m'a inspiré le désir de vous être utile. Je vais savoir des nouvelles de M. de Fresnières, moi ; je vais savoir s'il est encore digne de vous ; si on ne l'a pas calomnié et s'il ne lui est pas arrivé malheur. Et je vous le rendrai, moi !

Claire soupira.

—Oh ! si Dieu le voulait !

—Ne vous désolez pas. Je veux que vous soyez heureuse, complètement heureuse ! Et vous le serez. Et tu le seras, ajouta-t-il d'une voix si basse qu'elle ne l'entendit pas.

Mais ses yeux parlaient. Elle lui tendit la main, vaincue, troublée jusqu'au fond de l'âme.

—Vous êtes un brave homme, dit-elle. Vous avez aimé mon père. C'est une recommandation suffisante, et j'ai foi en vous ! Vous m'avez rendu l'espérance.

Le vieillard saisit avec un transport indicible le petits doigts si doux et si souples de l'enfant. Il les pressa sur son cœur ; puis, n'y tenant plus, il les couvrit de baisers ardents.

Sa joie semblait revenue maintenant. Elle souriait, et c'était à lui qu'elle le devait. C'était lui qui lui avait

apporté cette consolation ! Il ne se sentait plus. Il comprit qu'il allait se trahir, se perdre. Il laissa aller la main qu'on lui avait abandonnée, et s'éloigna rapidement, sans dire un mot de plus. Il suffoquait. Il n'était plus maître de lui.

—Adieu, murmura-t-il encore, et espérez ! espère !

Puis il disparut. Claire le regarda partir tout interdite. Elle murmura :

—Oh ! je saurai qui est cet homme. Je le saurai !

Elle était stupéfaite du pouvoir que la voix de cet inconnu avait sur elle, de l'émotion que ses paroles lui avaient causée, du charme qui se dégageait de toute sa personne, charme sous lequel elle était encore. Elle comprenait que cet homme ne pouvait pas lui être indifférent. Elle se sentait prise pour lui d'une affection étrange, qui n'avait rien de comparable au sentiment qu'elle éprouvait pour Georges de Fresnières, mais qui n'était pas moins violente et moins douce.

Comme elle l'avait dit, elle avait en lui, en sa parole une confiance qu'elle ne s'expliquait pas. Elle était convaincue, comme si elle l'avait cru doué d'un pouvoir surnaturel, qu'il allait lui rendre Georges, l'amour de Georges, sa vie, son bonheur. Oh ! oui, elle était sûre, il allait sauver son amour !

Elle se laissa glisser à genoux. Elle l'implora comme on implore un dieu. Elle l'aimait et elle l'invoquait.

## XX

Quand il eut quitté Claire, le vieillard vit tomber l'espèce d'exaltation qui l'avait soutenue en sa présence. Il se trouva face à face avec la réalité. Comment tiendrait-il la promesse qu'il venait de faire ; comment lui rendrait-il Georges de Fresnières, toujours amoureux, toujours digne d'elle ? Il était persuadé que le jeune homme ne pouvait pas avoir trahi sa fiancée, avoir cessé de l'aimer. Claire lui paraissait à lui si belle, si audessus de toutes les autres femmes qu'il lui semblait impossible qu'on songeât à l'abandonner. Il y avait là-dessous quelque mystère, quelque drame, quelque crime peut-être.

Sans connaître André Roustan, sans savoir s'il ne valait pas mieux que son père, il avait contre lui une défiance instinctive. Il l'avait vu traverser le jardin. Il se le rappelait maintenant. Il se souvenait de sa figure et il trouvait qu'elle avait quelque chose de la fausseté, de la dureté de son père.

Cet homme ferait le malheur de Claire. Il ne devait pas aimer celle qu'il voulait épouser. C'était par intérêt qu'il cherchait à faire ce mariage. Et tous les moyens avaient dû lui paraître bons pour arriver à son but.

Telle était l'idée qui dominait notre ami, et c'est sur cette idée qu'il se mit en route. Il fallait sauver l'avenir, le bonheur de Claire. Il alla d'abord rue de la Monnaie, au domicile de Georges. Il interrogea la concierge.

—M. Georges de Fresnières ? dit celle-ci. Voilà près d'un mois qu'il est absent.

—Et sait-on où il est allé ?

—Pas moi, toujours.

—Il ne vous a laissé aucun ordre pour lui faire parvenir ses lettres, si quelque affaire urgente ? . . .

—Aucun. Puisque je vous dis qu'il ne nous a pas même prévenus.

—C'est singulier, murmura l'inconnu décontenancé.

La portière poursuivit :

—Pensez-vous ! Un avocat. Et qui avait de la besogne encore ! Toutes ses affaires sont restées en plan. Il n'a pas même averti ses clients !

—Et s'il lui était arrivé malheur ! fit notre ami.

—Ah ! oui, malheur ! s'écria la portière. Je croirais plutôt ce que disent les journaux. Dame, il est jeune, n'est-ce pas ?

Le vieillard se rapprocha, le cœur serré. Il était devenu tout pâle.

—Et que disent-ils, les journaux ? bégaya-t-il ?

—Dame ! ils disent qu'il y a quelque femme sous roche.

Notre héros chancelait.

—Une femme ? Qui peut vous faire supposer ? . . .

La concierge le regarda.

—Vous êtes un ami de M. de Fresnières, vous ?

—Un ami. Oui.

—Vous lui portez de l'intérêt ?

—Le plus grand intérêt !

—Je vais vous dire ce que je n'ai révélé encore à personne. Vous me paraissez un homme sage, raisonnable.

Le vieillard se rapprocha.

—Parlez, madame, dit-il tout frémissant.

—Je connais la femme avec laquelle M. de Fresnières est parti. Je l'ai vue. Je lui ai parlé.

—Ah ! murmura le vieillard.

—Je l'ai vue d'aussi près que je vous vois. Une femme superbe. Toute jeune. La première fois qu'elle s'est présentée, elle m'a demandé des renseignements sur M. de Fresnières, sur ses affaires. Elle venait, disait-elle, pour un procès, mais, en me quittant, elle m'a glissé un louis dans la main. Il n'y a que les hommes ou les femmes qui aiment qui sèment les pièces d'or de cette façon. Je ne m'y suis pas trompée. D'ailleurs elle avait l'air trop émue. Si ça avait été une simple cliente.

—Et cette femme ? demanda l'inconnu qui souffrait toutes les angoisses, vous la connaissez ? Elle vous a dit son nom ?

—Je ne me suis pas permis de le lui demander.

—Et elle était jeune, belle, dites-vous ?

—Oh ! monsieur, belle comme je n'en ai pas vu encore ! Et une toilette !

Chaque détail donné par la portière faisait à notre héros l'effet d'un coup de poignard qu'on lui aurait enfoncé dans le cœur. Il voyait Claire abandonnée, délaissée. Plus d'espoir de lui ramener Georges ! Georges était loin, ne songeait pas à elle !

Une haine montait en lui contre le jeune homme, contre ce misérable qui avait pu préférer à sa fille il ne savait quelle coureuse de grand chemin. Il défaillait. Ses traits étaient tellement altérés que la concierge en fit la remarque.

—Mais qu'avez-vous, monsieur ?

—Rien, rien, s'empressa-t-il de répondre.

—Vous êtes peut-être un parent de M. de Fresnières ? Il murmura sourdement, machinalement.

—Oui.

—Son père, peut-être, s'écria la portière. Ah ! mon Dieu !

Ce cri rappela à lui l'inconnu. Il se secoua, retrouva ses forces, son énergie.

—Non, madame, dit-il, je ne suis pas le père de M. de Fresnières, rassurez-vous.

Puis, incapable de soutenir la conversation plus longtemps, il salua la femme et s'éloigna. En chemin, il réfléchit. Le malheur de Claire était complet, sans remède. Il ne pouvait rien pour elle, rien, rien ! Comme elle allait souffrir !

Qu'allait-il lui dire ? Lui apprendre tout, c'était la

faire souffrir, la tuer peut-être. Lui mentir, c'était laisser dans son cœur le germe d'un amour qui n'y pouvait plus fleurir maintenant. Quelle raison donner pour empêcher le mariage avec Roustan ? Il n'en avait plus. Et pourtant ce mariage était impossible, tout à fait impossible. Il lui semblait qu'il serait maudit du ciel. Une tache sanglante séparait les deux familles. La fille de l'assassin avec le fils de l'assassiné ! Non, non, il n'y fallait pas songer. Mais comment l'empêcher ? Il faudrait donc tout dire ? avouer ?

Le vieillard accablé, perdu, souhaitant la mort, revenait vers l'hôtel de Servas du pas le plus lent qu'il pouvait. L'entrevue qu'il allait avoir avec Claire l'épouvantait d'avance. Quelle douleur il allait lui causer, quelles larmes il allait lui voir répandre, douleur qu'il n'avait pas le droit d'apaiser, larmes qu'il ne pourrait pas essuyer lui-même. Jamais situation plus épouvantable peut-être ne s'était produite.

Lui, le père, lui qui aurait voulu faire ses enfants si heureux, il allait mettre le désespoir dans le cœur de sa fille qu'il aurait voulu voir la plus aimée, la plus heureuse de toutes les femmes ! Car il ne pouvait plus chercher à la tromper maintenant. Il ne pouvait plus lui faire la tête de mensonges. Il ne pouvait plus lui dire que Georges de Fresnières n'était pas coupable, qu'il lui était arrivé malheur.

Il croyait, lui-même maintenant, à la culpabilité de Georges. Comment eût-il pu en être autrement ? Après les renseignements qu'il avait eus de cette femme, qui n'avait aucun intérêt à lui mentir, avait-il le droit de douter encore ? Georges était jeune. Il avait succombé à un moment d'entraînement.

Il désespérait peut-être d'obtenir Claire, qu'il savait courtisée aussi par André Roustan. Ce dernier était plus riche que lui ; il était l'ami du frère : tous les atouts paraissaient être dans sa main. Il avait eu un accès de découragement et s'était livré à un autre amour pour déraciner de son cœur son amour pour Claire.

Pourquoi le vieillard n'avait-il pas su cela plus tôt ? Il l'aurait soutenu, lui ; il aurait ramené dans son cœur la fiancée. Mais, maintenant, il était trop tard. Tout était fini, consommé. En songeant ainsi, sans s'en rendre compte, il avait fait du chemin. Il leva les yeux, la grille de l'hôtel de Servas était devant lui. Il frissonna. Claire était là. Elle l'attendait avec impatience. Qu'allait-il lui dire ?

Un moment, il eut l'intention de s'éloigner, de fuir, de lui laisser encore ses illusions ; mais pouvait-il se résoudre à ne plus la revoir ? Et l'autre mariage ? Il fit un effort sur lui-même, leva les yeux au ciel et sembla l'implorer et lui demander ce qu'il devait faire.

La nuit tombait.

Le vieillard restait là, immobile, n'osant pas faire un pas en avant. Il fut arraché à ses réflexions par le bruit que fit la grille en s'ouvrant. Quelqu'un allait sortir. Qui ?

Il eut un moment l'espoir que ce serait Claire, mais il vit Charles descendre seul, sauter dans sa voiture. Il n'eut que le temps de se jeter de côté pour éviter d'être écrasé, comme le premier jour où nous l'avons présenté à nos lecteurs, plaqué contre les barreaux comme une cariatide. Charles l'avait aperçu, mais il ne faisait plus attention à lui maintenant. C'était à peine s'il répondait par un signe de tête aux saluts qu'il lui adressait.

Charles, plus indifférent, plus préoccupé, moins tendre,

n'avait pas eu, à la vue de l'inconnu, les sensations mystérieuses de sa sœur. C'était par condescendance pour ce qu'il appelait les manies charitables de celle-ci qu'il avait laissé soigner et qu'il conservait encore chez lui l'homme qu'il continuait à considérer comme un vieux vagabond, un vieux mendiant quelconque. Il ne s'en préoccupait pas et faisait à peine attention à lui.

Quand la voiture fut disparue, notre héros prit enfin son courage à deux mains. Claire était seule. C'était le moment. Il fallait en finir ! Il se dirigea vers la petite porte, sonna et entra. Il traversa la cour, se dirigea vers le perron et aperçut la femme de chambre de Claire dans la salle à manger, où elle aidait les autres domestiques à desservir. Le dîner venait de finir. Il lui fit un signe. Elle s'approcha.

—Je voudrais parler à Mlle Claire, dit-il d'une voix tremblante ?

La servante le regarda très surprise.

—Ce soir ?

—Ce soir, si c'est possible. Veuillez avoir l'obligeance de la prévenir.

La domestique secoua la tête.

—Je crains bien que ce ne soit inutile, dit-elle. Mademoiselle est un peu fatiguée ce soir. Elle vient de remonter dans sa chambre.

—Dites-lui, je vous en prie, que j'ai le plus grand besoin de la voir.

La femme de chambre esquissa un geste indifférent.

—Je vais toujours faire la commission, dit-elle, et elle disparut.

Le vieillard resta devant le perron, attendant. Les autres domestiques continuaient à desservir. Il les voyait aller et venir par la fenêtre ouverte, dans la pièce éclairée. Il saisissait des exclamations, des éclats de rire qui lui semblaient étranges dans cette maison triste.

La porte s'ouvrit enfin. La soubrette parut.

—Montez, monsieur, dit-elle.

Il la suivit. La chambre de Claire était ouverte et la jeune fille l'attendait sur le seuil. Dès qu'elle l'aperçut, elle fit signe à la domestique de la laisser ; puis, quand celle-ci se fut éloignée, elle l'interrogea du regard, d'un regard si éloquent, si triste, qu'il sentait des larmes monter à ses paupières.

—Plus d'espoir, mademoiselle, bégaya-t-il.

Et sa voix tremblait tellement. Il était si ému, si malheureux lui-même que la jeune fille fit un mouvement pour se précipiter vers lui. Elle avait craint qu'il ne se trouvât mal.

Elle avait eu de son côté un cri d'angoisse, et ses yeux s'étaient voilés. Elle rentra vivement dans sa chambre et le fit entrer derrière elle. Là, elle lui indiqua un siège, et il s'y laissa tomber, épuisé, sans force. Elle l'interrogea aussitôt.

—Vous l'avez vu ?

Il secoua négativement la tête.

—Vous avez eu de ses nouvelles ?

Il balbutia.

—Oui !

D'un air si triste, si découragé qu'elle leva les bras au ciel, dans un mouvement d'angoisse.

—Et il m'a trahie, abandonnée, il ne m'aime plus.

Il fit vivement :

—Je ne puis pas dire cela, mademoiselle, je n'ai pas de raison pour le dire.

—Je vous en prie, fit-elle violemment, ne me cachez

rien. Ce n'est pas le moment de chercher à m'abuser. Vous voyez ce que je souffre. Qu'avez-vous appris ? Georges n'est pas mort. Il ne lui est pas arrivé malheur. Il est parti de son plein gré, m'abandonnant à mon triste sort.

— Toutes les apparences le disent, mademoiselle.

Elle murmura faiblement :

— Mon Dieu !

Puis elle porta la main à son cœur, et notre héros vit sa tête vaciller sur ses épaules. Il eut un geste d'épou-

vante horrible. Il la crut morte. Il se jeta à genoux, lui prit les mains, les serra dans les siennes. Et il poussait des cris inarticulés, des cris qu'il ne comprenait pas lui-même, qui sortaient de sa bouche au hasard.

— Claire, Claire, ma fille ! reviens à toi ! Je ne veux pas que tu meures. Je te sauverai, moi, je te sauverai !

Il fut surpris dans cette posture et dans cet émoi par les domestiques accourus au bruit. Il les regardait d'un air effaré, et ceux-ci n'étaient pas moins stupéfaits que lui.

Il se releva.

— Mademoiselle, bégaya-t-il. Mademoiselle vient de se trouver mal.

Il ne savait plus ce qu'il faisait, ni ce qu'il disait. Il lisait sur le visage des serviteurs toute la stupeur qu'avaient dû leur causer ses singulières allures. Claire était toujours sans connaissance, blanche comme les dentelles qui l'entouraient. Il cria, hors de lui.

— Il faut la sauver ! Aidez-moi !

La femme de chambre avait déjà couru chercher des sels, du vinaigre. Et elle s'était assise près de mademoiselle, lui donnant des soins. Lui s'était reculé. Il restait à quelque pas, hébété, stupide, regardant, avec des prières machinales dans la gorge.

Le vent s'était levé brusquement. Une brise fraîche entra dans la pièce. Au loin, on entendait des roulements sourds de tonnerre. Un éclair entra rapide, illumina tout, faisant paraître le visage de Claire plus livide.

Notre ami ne savait plus que faire, que dire. Il souffrait tellement que la sueur ruisselait par tout son corps. Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Il avait oublié que les domestiques le regardaient, l'observaient. Il n'y avait plus là pour lui que Claire, Claire inanimée. Quand elle remua enfin, quand ses yeux s'ouvrirent, il poussa un cri de joie et tendit les bras vers son enfant.

— Ma fille ! ma fille ! balbutia-t-il, vivante !

Puis, remarquant l'étonnement des serviteurs qui l'entouraient, il leur dit :

— Elle a été si bonne pour moi. Je l'aime comme mon enfant.

Claire était restée un moment comme étourdie, puis la pensée lui était revenue. Elle s'était rappelé. Elle congédia les domestiques.

— Laissez-nous, dit-elle.

Tous s'éloignèrent, interloqués. Le vieillard vint reprendre sa place à ses pieds.

— Pardonnez-moi, bégaya-t-elle, la peur que je vous ai causée. C'est si terrible ! Et je souffre tant !

— Vous l'aimiez donc bien !

— Je lui avais donné mon cœur depuis longtemps !

Il eut un geste de fureur involontaire.

— Le misérable !

— Il n'y aura plus pour moi de bonheur sur terre maintenant.

Notre ami caressa sa main qu'elle lui abandonna.

— Vous l'oubliez, dit-il.

Elle secoua la tête.

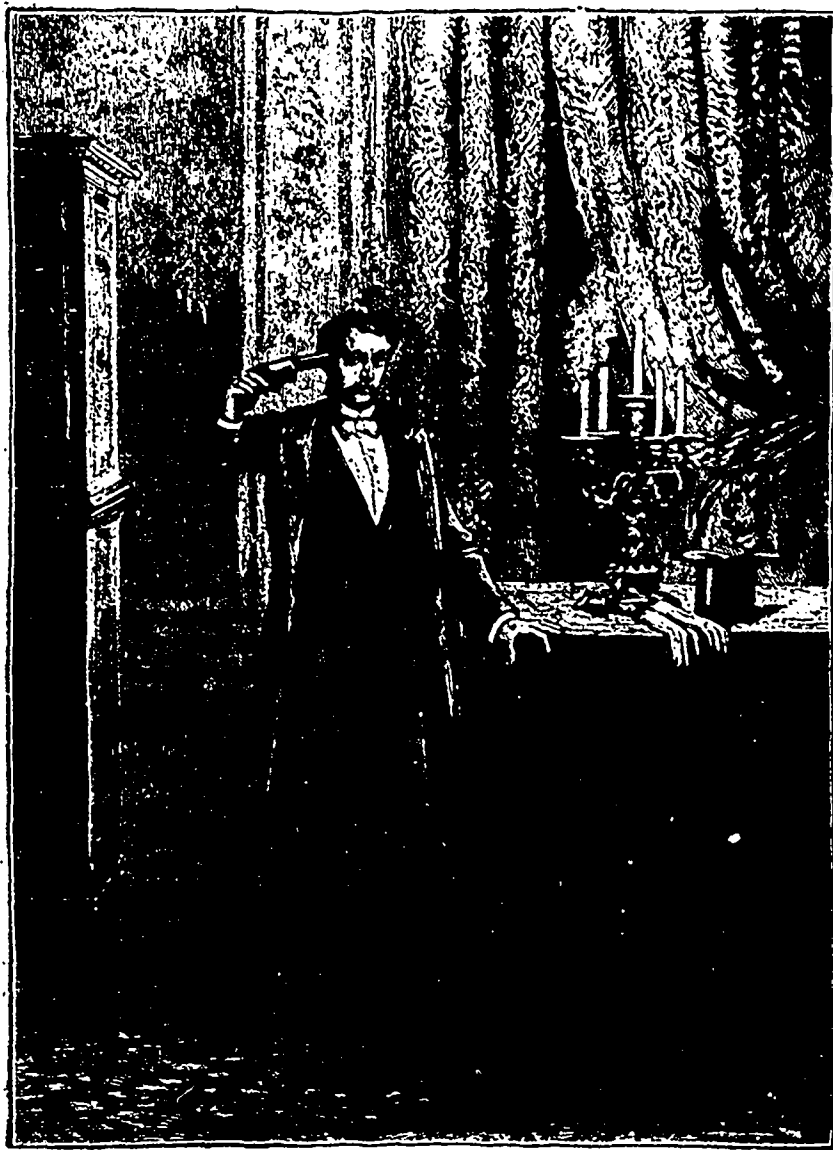
— Jamais ! jamais, je le sens bien.

Ma vie n'est-elle pas finie désormais ? Ne vais-je pas épouser un homme que je n'aime pas, qui m'est odieux ? Si je pouvais seulement passer le reste de mes jours seule, dans la retraite, ma douleur serait moins vive, la vie me paraîtrait moins affreuse. Et je ne puis plus échapper maintenant à ce dernier sacrifice.

Il l'écoutait, le cœur déchiré. Il tressaillit brusquement.

— Ce dernier chagrin, du moins, je puis vous l'éviter. Elle leva les yeux sur lui vivement.

— Vous ?



En sortant de l'hôtel de Servas, André Roustan était rentré chez lui et s'était brûlé la cervelle.

—Moi.  
 —Vous pouvez m'empêcher d'épouser M. Roustan ?  
 —Je le puis.  
 —Oh ! je vous bénirai !  
 —Je donnerais ma vie pour vous éviter une larme.  
 —Mais pourquoi ? Que vous ai-je fait ?  
 —Ne m'avez-vous pas sauvé ?  
 —C'est une raison que vous m'avez déjà dite ; mais il y a autre chose que vous ne voulez pas m'avouer.  
 —Non, rien, je vous le jure !  
 —Ce dévouement, cet amour que vous semblez me témoigner.

Il se releva tout à coup. L'attendrissement le gagnait.  
 —Non, non, rien dit-il, ne vous faites pas des idées !  
 —Ainsi, reprit-elle, vous empêcherez mon mariage avec M. Roustan ?

—Cela, je vous le jure !  
 —Comment ?  
 —C'est mon secret ! Adieu et comptez sur moi !

Il prit sa main une dernière fois, la baisa et sortit rapidement. Comme lors de leur première entrevue, il sentait qu'il ne serait plus maître de lui. Quand il fut dehors, il fit un geste énergique.

—Oui, oui, s'écria-t-il, je la sauverai à tout prix ! D'ailleurs, le ciel maudirait un pareil mariage !

## XXI

Le contrat devait se signer à dix heures, sans grande cérémonie, entre intimes. Un dîner d'une vingtaine de couverts devait précéder cette formalité. Pour la première fois depuis longtemps l'hôtel fut brillamment illuminé dès que tomba la nuit. Des cordons de gaz couraient au-dessus de la grille. Des plantes grasses, des fleurs, entouraient le perron que l'on avait couvert d'un tapis descendant jusque dans la cour.

Malgré cette apparence de fête, l'habitation était silencieuse et semblait profondément triste. Claire, réfugiée dans sa chambre, écoutait faire tous les préparatifs dans les mêmes dispositions d'esprit que le condamné à mort qui entend monter son échafaud. Elle était profondément triste, plus pâle que la robe blanche que la femme de chambre venait de passer sur ses épaules, plus pâle que les fleurs piquées dans sa coiffure. Son âme semblait brisée, elle laissait aller et venir autour d'elle sans paraître comprendre et voir ce qui se faisait ; quand la domestique lui parlait elle ne répondait pas, l'esprit ailleurs. Oh ! le triste soir qui se préparait ! La terrible existence qui se levait pour elle !

Elle pensait ce qu'aurait été cette fin de journée si elle avait mis sa toilette pour Georges de Fresnières au lieu de la revêtir pour Roustan. Elle aurait été si gaie, si alerte. Bien qu'elle s'en défendit, le nom de Georges sonnait encore en elle, la remuait tout entière. Et pourtant, c'était à lui qu'elle devait tous ses malheurs, mais elle persistait à ne pas le croire coupable. Elle le défendait encore en elle-même. Oh ! si elle avait pu, par l'aide d'une fée bienfaisante, produire ce changement que Roustan devint Georges de Fresnières. Mais pouvait-elle arrêter son esprit même un instant à cette absurdité.

Elle n'avait plus revu le vieillard. Celui-ci l'avait sans doute oubliée aussi, ou bien il avait été impuissant à tenir sa promesse. Rien ne pouvait plus la sauver maintenant. Tout l'abandonnait. Elle allait devenir Mme Roustan.

Il lui faudrait sourire à cet homme quand tout son esprit était plein de l'autre.

Oh ! pourquoi n'était-elle pas morte ? Pourquoi n'avait-elle pas eu le courage de mourir ? C'était l'espoir déposé dans son cœur par l'inconnu qui l'avait arrêtée dans ses projets. Mais celui-ci s'était joué d'elle sans doute, puisqu'il l'avait abandonnée au moment critique. Elle ne devait donc plus croire à rien, ne plus compter sur rien ?

Six heures ! un premier roulement de voiture se fit entendre.

Elle frissonna et alla regarder à la fenêtre.  
 Elle avait reconnu l'équipage. C'était lui !  
 Elle se renfonça vivement pour ne pas l'apercevoir. Elle voulait le voir le plus tard possible, pour ne pas faire fuir d'elle la douce vision de Georges. Elle serait assez tôt à cet homme, et pour assez longtemps !

C'était André Roustan, en effet, qui montait le perron.

Il était pâle aussi, bien qu'il se redressât d'un air triomphant.

On eût vu un frémissement imperceptible agiter ses nerfs, et son regard, fixe, brûlant, avait une expression satanique.

Charles s'était précipité pour le recevoir.  
 Les deux amis se serrèrent cordialement la main.

André s'empressa de demander des nouvelles de Claire.

—Elle n'est pas descendue encore, répondit le frère, mais je vais la faire demander.

On passa dans le salon.  
 Coup sur coup d'autres voitures entrèrent, les premiers invités se présentèrent. Claire descendit enfin, pure et virginale dans sa toilette claire, l'air mourant d'une victime que l'on mène au supplice.

Il y eut pourtant à sa vue des cris d'admiration.  
 On ne l'avait jamais trouvée si belle malgré sa pâleur que l'on attribuait à une émotion bien naturelle.

Roustan s'était précipité pour lui baiser la main.  
 Leurs deux regards se croisèrent, regard effarouché du passereau qui sent l'oiseau de proie et le regard faux du vautour qui tient sa victime dans ses serres.

Personne n'y prit garde.  
 On causait maintenant, les laissant à eux-mêmes.  
 André essaya de peindre à sa fiancée le bonheur qui l'inondait, qui le troublait.

Avec quelle impatience il avait attendu ce jour !  
 Il avait cruellement souffert autrefois de son indifférence, de son hostilité même.

Elle ne l'écoutait pas.  
 La porte s'ouvrit à deux battants.  
 Le maître d'hôtel annonça que l'on était servi, et tout le monde passa dans la salle à manger.

Le dîner s'écoula sans incidents. On commença seulement à remarquer la tristesse croissante de Claire et à s'en étonner.

Roustan seul paraissait ne pas s'en inquiéter outre mesure.

La joie pétillait sur son visage osseux et dur.  
 Cette union, c'était pour lui le port, le salut. Et il y touchait. Il venait d'y jeter l'ancre. Il semblait avoir oublié, maintenant qu'il était au but, toutes les difficultés, tous les dangers de voyage, les coups de tempêtes faisant craquer les mâtures et les paquets d'eau venant en hurlant noyer le pont.

Quand il serait marié, quand il aurait la femme et la dot, il braverait toutes les fureurs de Georges de Fresnières. Il n'était pas homme à s'inquiéter d'un petit

avocat que sa mésaventure tiendrait cloîtré et tout honteux.

A dix heures précises le notaire s'installa à sa table au fond du salon, prépara ses papiers et fit la lecture du contrat, puis il tendit la plume à Claire.

La jeune fille, toute tremblante, avec des lueurs blanches dansant devant les yeux, un fléchissement de jambes qui la faisait chanceler, s'approcha, plus morte que vive.

Elle tenait déjà la plume d'or, aux barbes piquées de diamants, quand la porte du salon s'ouvrit tout à coup, et une voix forte, pleine, annonça :

—M. Daniel de Serves.

Tout le monde se retourna, effaré.

Charles avait fait un bond de stupeur.

Claire avait laissé échapper sa plume, et le notaire restait bouche béante, attendant.

Quant à Roustan, il avait senti comme un frisson froid passer entre ses épaules.

Il flairait un danger dans cette apparition inattendue.

Cependant Charles et Claire avaient dévisagé le nouveau venu, qui s'avancait calme et grave, sans paraître troublé, au milieu de la stupéfaction et presque de la terreur de tout le monde.

Ils avaient reconnu aussitôt le vieillard recueilli chez eux, soigné par eux.

Charles allait se lever, mais l'arrivant, de la main lui fit signe de rester à sa place.

Il avait dans le regard une telle autorité que le jeune homme obéit sans hésiter.

Le vieillard, qui portait l'habit et la cravate blanche, qui avait fait tailler sa barbe et ses cheveux, qu'il avait très blancs, et sur le visage duquel s'étendait encore la pâleur de ses jours de maladie, avait l'aspect noble et vénérable.

Les invités le regardaient de tous leurs yeux.

Mal au courant de l'histoire de la maison de Serves, ils ne comprenaient rien à ce qui se passait.

D'où arrivait ce revenant ?

Comment n'avait-il pas été prévenu du mariage, si c'était un parent de la jeune fille qui eût quelque droit de l'être ?

Sans se préoccuper de tous les commentaires qui naissent dans les esprits avant de se chuchoter à l'oreille Daniel de Serves, nous allons désormais lui donner son nom, avait pris le milieu du salon, devant le notaire.

—Oui, déclara-t-il, je suis Daniel de Serves, le père de Charles et de Claire, et je me décide aujourd'hui à sortir de mon néant, à me faire connaître à tous pour sauver ma fille, pour l'arracher à un mariage qui ne saurait être que funeste.

Roustan était devenu livide.

Il s'agitait sur son siège et voulait se lever.

Daniel fit un geste.

—Restez, monsieur. Il n'y a dans mes paroles rien qui vous touche personnellement. Mais il existe entre nos deux familles une tache sanglante qui doit les séparer pour toujours.

Charles écoutait comme sous l'empire d'un rêve.

Il aurait voulu parler et il ne le pouvait pas, faire un mouvement, et il semblait cloué à sa place.

Quant à Claire, il serait impossible d'analyser ce qui se passait en elle. Il y avait de la joie, la joie d'être délivrée enfin d'un mariage odieux, de voir descendre du ciel le sauveur inespéré qu'elle avait invoqué, et de la peur en même temps, une sorte de peur superstitieuse.

Les dernières paroles du vieillard avaient répandu dans le salon une sorte d'épouvante.

Les mots *tache sanglante* venaient d'évoquer tout à coup devant André et devant les membres de sa famille qui savaient son histoire, le spectre de son père assassiné.

Charles put enfin bégayer, au milieu de l'émoi général :

—Pourquoi ne pas vous être fait reconnaître plus tôt, mon père ?

Le vieillard répondit :

—Je vais te le dire.

Puis, se tournant vers André Roustan, immobile, interdît :

—C'est moi, déclara-t-il, qui ai tué votre père !

Un cri d'horreur s'éleva dans le salon.

Sans prendre garde à l'espèce de terreur tragique que cette révélation avait produite autour de lui, Daniel de Serves fit le récit de la mort de son ancien ami, le banquier Roustan, récit que nos lecteurs connaissent, puis il ajouta :

—Après ce meurtre involontaire, je me précipitai hors du cabinet, affolé, perdu, ne sachant plus ce que je faisais, ayant devant les yeux l'image de cette tête fracassée, les narines pleines d'odeurs de sang. Je fuyais au hasard, sans savoir où j'allais, sentant la justice tout Paris derrière moi ; puis quand je me vis pris, le souvenir de ma femme et de mes enfants me revint. Ils mourraient de honte, s'ils apprenaient jamais... J'eus peur de ne pouvoir pas me défendre, de n'être pas cru, et je refusai de me faire connaître, et pendant qu'au Mexique on me croyait mort, péri dans un naufrage, à Paris, j'étais condamné sans qu'on sût mon nom.

Charles et Claire écoutaient, ravis et épouvantés à la fois.

Les autres assistants avaient peine aussi à cacher l'émotion qui les poignait.

Quant à Roustan, il restait sombre, sans faire un mouvement, sans prononcer un mot.

On ne sait quelles pensées sinistres hantaient son cerveau. Pour lui, c'était l'éroulement.

Plus d'espoir maintenant.

Les traînées de sang dont le vieillard avait parlé semblaient creuser entre lui et Claire un abîme profond qu'il ne pourrait jamais franchir.

Il croyait voir cet abîme s'élargir de minute en minute, et il en avait le vertige. On le regardait avec une sorte de curiosité, mais il ne faisait attention à rien. Il pensait à sa vie finie, et par moments un sourire pâle, gouaillieur, cynique, errait sur ses lèvres blanches.

Il savait ce qui lui restait à faire désormais, et il l'exécuterait sans faiblir. Il ne voulait pas lutter plus longtemps. Il était vaincu.

Ce mariage, la dernière planche de salut qui lui restait, lui échappant, il se laisserait aller : il sombrerait.

Au milieu du grand silence qui s'était fait, Charles demanda la voix frémissante :

—Vous avez été condamné, mon père ?

—A vingt ans de travaux forcés.

—Que vous avez faits ?

—Je me suis évadé.

Il se fit un nouveau mouvement d'attention dans le salon, puis le vieillard reprit :

—Ce secret, je voulais le garder en moi, mourir avec lui. Je croyais bien que nul ne saurait jamais, surtout vous deux, que l'homme de qui vous tenez la vie avait été condamné et flétri par les lois de son pays.



—Mais vous n'étiez pas coupable. . . .  
 —Pouvais-je le prouver ? Puis-je le prouver encore ?  
 Il faudrait ce reçu, ce maudit reçu.  
 Ici, Claire se leva, très pâle.  
 —Ce reçu, mon père, je crois le posséder.  
 Le vieillard eut un sursaut de joie indicible.  
 —Toi ?  
 —Je l'ai retrouvé il y a longtemps dans une de mes boîtes à ouvrage, et je l'ai conservé sans savoir s'il pourrait un jour m'être utile. Je n'avais pu lire la signature, mais vous la reconnaîtrez.  
 —Va le chercher, ma fille, va, dit le vieillard, dont le cœur palpitait étrangement.  
 Claire s'éloigna vivement, puis elle revint un moment après avec un papier froissé et jauni.  
 Daniel y jeta aussitôt les yeux.  
 —Oui, c'est bien cela !  
 Il le tendit à Roustan.  
 —C'est bien là dit le jeune homme, la griffe de mon père.  
 Daniel fit un geste large.  
 —Vous voyez que je ne mens pas. Tout est vrai. J'ai sans doute assez expié, et Dieu a eu enfin pitié de moi.  
 Charles et Claire se jetèrent dans ses bras.  
 Tous les trois pleuraient. Le vieillard leva les yeux au ciel.  
 —Ce moment de joie efface bien des tourments, mais je n'espérais plus avoir jamais le bonheur de vous embrasser. Il me suffirait de vivre près de vous, dans votre atmosphère, et je m'y serais résigné si la nouvelle de ce mariage ne m'avait obligé à me faire connaître, j'aurais cru, en effet, attirer sur vos têtes la vengeance d'en haut, si je l'avais laissé s'accomplir. Pour moi, j'étais décidé à tout supporter, mais elle, pouvais-je la voir malheureuse, voir couler ses larmes ?  
 Il attira de nouveau près de lui la jeune fille, et la couvrit de caresses et de baisers.  
 —C'est elle qui m'a sauvé, bégayait-il, quand on avait voulu me prendre ici, m'arrêter. Comprenez-vous ma situation ? On m'accusait, moi, moi !  
 La voix lui manquait.  
 —Maintenant, vous ne nous quitterez plus, père, dit Charles. Nous ferons reviser votre procès. Aujourd'hui, vous pourrez vous défendre, et on vous croira. Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt, ne pas vous être fait reconnaître ?  
 —J'avais peur ! Si tu savais quel effroi la justice m'a laissé !  
 —Mais comment nous as-tu retrouvés ?  
 —Après mon évasion, (je ne m'évadais que pour vous,) je suis allé au Mexique. Là, j'ai retrouvé un ancien serviteur qui m'a reconnu, qui m'a appris ce que vous étiez devenus et m'a prêté ses papiers pour venir en France.  
 —Jacques ?  
 —Oui.  
 Un nouveau silence se fit.  
 Le notaire, abasourdi par tous ces événements, avait replié ses papiers.  
 André Roustan se leva.  
 Il semblait impassible, mais on voyait des frissons nerveux courir sous sa peau.  
 —C'est moi seul, commença-t-il, qui dois porter le poids du crime de mon père. Je ne veux pas que personne soit puni avec moi.  
 Il se tourna vers Claire.  
 —Je vous ai fait bien du mal, mademoiselle, en

essayant de vous imposer un amour que vous ne partagiez pas et en vous faisant soupçonner, accuser celui que vous aimiez ; mais je vais vous le rendre, plus aimant que jamais et toujours digne de vous.  
 Un cri partit des lèvres de la jeune fille.  
 —Vous savez où est M. de Fresnières ?  
 —Je le sais, et vous le reverrez demain.  
 Il avait à peine achevé ces paroles, que la porte du salon s'ouvrit et le domestique annonça :  
 —M. Georges de Fresnières !  
 Tous les regards se portèrent du côté de la porte.  
 Claire chancelait.  
 Georges de Fresnières s'avança.  
 Il était en habit, très pâle.  
 —Vous êtes surpris, commença-t-il, de me voir ici, ce soir ? Mais je tenais à me disculper. J'ai appris les bruits que l'on a fait courir sur moi, et qu'un misérable ! . . .  
 Il regarda Roustan.  
 Celui-ci ne sourcilla pas.  
 —Le misérable, c'est moi, dit-il.  
 Georges fit un geste de menace.  
 —Quoi, vous avouez ?  
 —Je venais de tout raconter quand vous êtes entré. Je me retire. Je vous cède la place.  
 Je vous rends le bonheur que j'avais essayé de vous ravir. Il y a une fatalité plus haute que nous qui pèse sur moi et qui m'écrase. Un mot seulement . . .  
 —Parlez, monsieur !  
 —Comment êtes-vous sorti ?  
 —Je me suis évadé.  
 —Ce n'est pas elle qui m'a trahi, qui vous a fait fuir ?  
 —Non, je vous le jure, je me suis échappé seul !  
 —Bien. Et maintenant, pardonnez-moi comme on pardonne à ceux qui vont mourir !  
 Et, avant que personne ait pu dire un mot, André Roustan avait quitté le salon.  
 Georges leva les yeux, et ses yeux tombèrent sur Claire, dont les bras semblaient s'ouvrir pour l'appeler.  
 Il se précipita à ses pieds.  
 —Oh ! je vous aime, je vous aime ! s'écria-t-il. Avez-vous douté de moi ?  
 —Dans le fond du cœur, jamais ! Charles vous le dira.  
 Daniel de Serves leva la main sur eux comme pour les bénir.  
 Une larme de joie brillait enfin dans ses yeux qui avaient versé tant de pleurs amers.  
 —Mes enfants sont heureux, murmura-t-il, et je puis me mêler à leur joie, goûter le bonheur de les voir satisfaits !  
 . . . . .  
 Quelques mois après, Claire de Serves était devenue Mme de Fresnières.  
 Daniel de Serves, dont le procès avait été révisé, vivait auprès d'eux, réhabilité, bien heureux, ayant tout oublié.  
 Charles n'avait pas voulu non plus les abandonner.  
 D'ailleurs une partie de sa fortune personnelle avait été engloutie dans le désastre de son ami Roustan, et il menait maintenant une existence calme et tranquille, en attendant qu'il se mariât.  
 En sortant de l'hôtel de Serves, André Roustan était rentré chez lui et s'était brûlé la cervelle.  
 On avait su seulement alors qu'il était ruiné, et il laissait derrière lui bien des désastres et des misères.  
 Quant à Georgette, comtesse de Crémone, elle était restée en Allemagne. Elle n'avait pas osé revenir en France.  
 FIN.